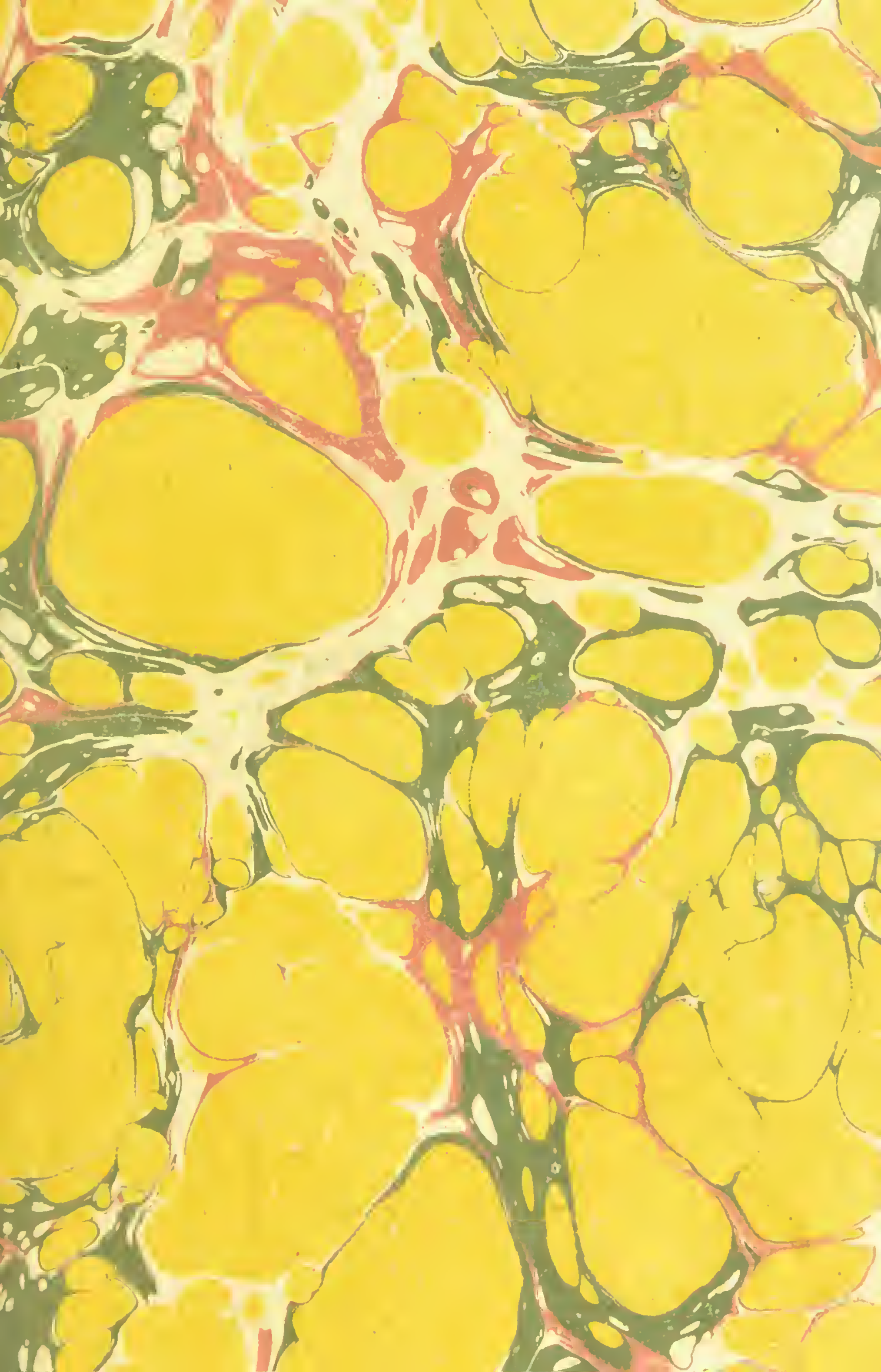


VOULOIR POUVOIR.
John Wingfield Larking.



SAVARY, Claude Étienne

LETTRES
SUR
L'ÉGYPTE.
TOME PREMIER.

Ouvrages de l'Auteur, *qui se trouvent chez le même Libraire.*

Le Coran, traduit de l'Arabe, précédé de la Vie de Mahomet. 2 vol. *in*-8°. mêmes papier et caractères que le présent Ouvrage, prix 9 fr.
Le même, *papier fin*, 12 fr.
Les Amours d'Anas-Eloujoud et de Ouardi, Roman, traduit de l'Arabe, *in*-8°. prix, 75 c.imes

Ces ouvrages, qui complettent les Œuvres de l'Auteur, *ont été tirés, ainsi que les* Lettres sur l'Egypte et la Grèce, *à* 50 *exemplaires seulement,* sur papier grand raisin vélin. *Il n'en reste plus qu'un très-petit nombre. Le prix des six volumes cartonnés par Bradel, est de 72 francs. Tous les exemplaires sont numérotés.*

LETTRES SUR L'ÉGYPTE,

Où l'on offre le parallèle des mœurs anciennes et modernes de ses habitans; où l'on décrit l'état, le commerce, l'agriculture, le gouvernement et la religion du pays; la descente de S. Louis à Damiette, tirée de Joinville et des Auteurs Arabes; et l'histoire intéressante d'Ali Bey et de ses successeurs.

PAR M. SAVARY.

NOUVELLE EDITION,
Ornée de Cartes Géographiques,
Et augmentée d'une Table alphabétique des matières.

TOME PREMIER.

PRIX des quatre volumes brochés, ... 12 fr.
Les mêmes *papier fin*. 18 fr.

A PARIS,
Chez BLEUET jeune, Libraire, place de l'Ecole, maison du café Manoury, n°. 45.

AN VII. (1798).



NOTICE

Sur la Vie, le Caractère et les Ouvrages de l'Auteur.

(...) SAVARY, Auteur de ces Lettres, naquit à Vitré en Bretagne, et fit ses études à Rennes avec distinction. Sans nous arrêter aux premières années de sa vie, nous ferons seulement remarquer qu'il se distingua de bonne heure par une imagination brillante et féconde, et par une sensibilité rare. Ce fut en 1776, alors âgé de 26 ans, qu'il partit pour l'Egypte, où il séjourna pendant près de trois ans. Doué par la nature d'une ame ardente, l'impression que fit sur lui le spectacle des mœurs Orientales fut si vive, le charme qu'il éprouva fut si puissant, qu'on ne peut lire, sans une espèce de séduction, les lettres particulières qu'il écrivoit à un de ses amis intimes, et qui sont les mêmes qui ont servi, avec d'autres

recherches ultérieures, à la rédaction de son voyage. Les trois années de son séjour en Egypte furent consacrées à reconnoître les monumens antiques, à étudier les mœurs des Egyptiens et la langue Arabe. M. Savary ne se borna pas seulement à pouvoir entendre les ouvrages des Savans et à bien posséder la grammaire de cette langue, il prit encore le moyen le plus propre de la parler correctement et avec facilité : ce fut de débiter souvent des contes amusans dans un cercle d'Arabes rassemblés, et de profiter de leurs remarques, soit pour l'accent, soit pour le choix des termes. Il s'occupa aussi avec ardeur de la traduction du Coran, ouvrage regardé comme le chef d'œuvre de la langue Arabe, feconde en grands écrivains, et qui ne nous étoit encore connu que par la traduction informe de du Ryer, qui, ayant substitué ses idées et ses phrases à la magnificence des images, aux expressions figurées de l'original, ne fit, de ce recueil de morale divisé en versets rimés, rempli d'idées grandes et pittoresques, qu'un discours suivi, et une rapsodie platte et ennuyeuse. Un

pareil livre ne pouvoit nous être transmis avec fidélité et avec son caractère propre, que par un homme qui eut long-temps vécu parmi les Arabes, qui eût fait une étude particulière de leurs mœurs et de leur langue, et qui eut consulté les docteurs mahométans sur les difficultés qu'il rencontreroit dans son travail. M. Savary avoit rempli toutes ces conditions. Aussi la traduction qu'il nous a laissé de cet Ouvrage curieux est-elle aussi fidèle qu'élégante. « J'ai imité, dit-il (1), autant » qu'il a dépendu de moi la concision, l'énergie, » l'élévation du style de l'original ; et pour que » l'image soit ressemblante au modèle, j'ai » traduit verset pour verset ». La vie de Mahomet, qui lui sert de préliminaire, est écrite avec autant d'impartialité que de philosophie ; peut-être n'existe-t-il point de peinture plus vraie et plus sage du grand caractère de cet Apôtre guerrier, de ses loix religieuses, et de sa politique profonde. Les Auteurs Arabes, et sur-tout le savant Abul

(1) Préface du Coran.

feda, lui en ont fourni les matériaux : aussi l'homme qu'il représente ne ressemble-t-il pas à celui que Prideaux, Boulainvilliers et Turpin nous ont voulu faire connoître.

Le succès qu'eût cet Ouvrage ne fit qu'animer M. Savari d'un nouveau zèle ; il fit paroître, en 1785, le premier volume de ses Lettres sur l'Egypte. La brillante fécondité de cette partie de l'Afrique, la richesse de ses productions, la magnificence antique de ses monumens trouvèrent alors un écrivain digne de les décrire avec les sentimens profonds que ces grands objets doivent inspirer ; les deux derniers volumes suivirent de près, et cet ouvrage fut bientôt traduit en diverses langues.

Vers la fin de 1786, M. Savary reprit avec son activité ordinaire, un ouvrage qu'il avoit entrepris en Egypte : c'étoit une Grammaire et un Dictionnaire de langue Arabe, à l'usage des voyageurs et des négociants du Levant. Un fait attesté par son compagnon de voyage, fait voir combien cette langue lui étoit familière. Durant son séjour à Candie, il eut un entretien de plus de deux heures

avec un Prince de la Mecque qui voyageoit en Grèce ; ce prince fut si charmé du jeune étranger, qu'il déclara n'avoir jamais entendu aucun Européen s'exprimer en Arabe avec autant de facilité et d'élégance.

La vie continuellement sédentaire que mena M. Savary, depuis la fin de 1786, et pendant le cours de l'hiver suivant, jointe à une application vive et soutenue, mina sensiblement sa santé, et donna lieu à une obstruction de foye. Il profita du printemps qu'il alla passer à la campagne, soit pour se délasser, soit pour faire des remèdes. Son rétablissement fut l'époque de nouveaux travaux ; il se livra tout entier à la rédaction de son voyage dans les îles de l'Archipel, et sur-tout dans l'île de Candie, où il avoit fait un séjour d'une année et demie. On peut à peine s'imaginer avec qu'elle ardente activité s'occupa pendant plusieurs mois cette ame de feu, aigrie par quelques contrariétés et par des critiques antérieures de ses ouvrages. L'obstruction de foye se renouvella avec les symptômes d'une hydropisie commençante ; les secours les mieux

administrés ne purent le sauver du progrès du mal qui tenoit à un délabrement visible des viscères. C'est dans cet état qu'il s'est rendu à Paris, vers le commencement de 1788. L'heureux effet des remèdes entretenoit d'abord quelque lueur d'espoir ; mais bientôt après les symptômes alarmans se sont déclarés, et il est mort le 4 février 1788, en conservant jusqu'au dernier moment sa présence d'esprit et sa tranquillité courageuse. Pourroit-on ne point donner des regrets à la mort prématurée d'un voyageur, qui a fait autant preuve de courage et de talens que d'une ame élevée ; et, qui, dans le recueillement de la retraite, a fini par succomber à l'excès de son application et de son amour pour l'étude : tel a été M. Savary.

Il eut le temps, avant de mourir, de surveiller presqu'en entier l'impression de ses Lettres sur la Grèce, qui servent de suite à celles sur l'Egypte. La critique, quelque sévère qu'elle soit, ne refusera pas à ce voyageur un avantage bien rare, celui de joindre un sentiment exquis à la relation des faits observés,

et de peindre avec la plus éloquente énergie les sensations qu'il a éprouvées. Veut-on connoître son caractère, qu'on lise ses ouvrages ; jamais Auteur ne s'est plus franchement livré, en écrivant, aux élans généreux d'une ame vertueuse et sensible : il a été le même dans sa vie privée que dans ses écrits. Nul manège pour l'intrigue, une aversion naturelle pour tout artifice, et une passion extrême pour l'indépendance. Son amitié a toujours été affectueuse et pleine d'égards, et il a senti vivement le prix des soins consolans qu'il recevoit dans sa dernière maladie. Dans le moment même où tout espoir étoit perdu, il a parlé à ses amis attendris, avec une touchante sérénité : « Il ne faut point vous affliger, leur a-t-il dit, et quand je ne serai plus, ce n'est qu'en vous réjouissant qu'il vous faut rappeller ma mémoire ».

On a publié depuis sa mort un petit roman traduit de l'Arabe, intitulé : Les Amours d'*Anas-Eloujoud* et de *Ouardi*, dans lequel on reconnoît facilement la plume élégante de l'auteur. Il avoit recueilli dans ses voyages

d'Egypte, plusieurs contes de ce genre, qu'il s'étoit d'abord exercé de traduire pour se rendre cette langue familière, et dont il devoit publier un jour un recueil complet. On a trouvé dans ses manuscrits les fragmens de ces traductions, auxquels il n'avoit pu mettre la dernière main. On regrettera, sans doute, après la lecture de celui-ci, qu'il avoit entièrement terminé, que sa mort prématurée l'ait empêché de publier en notre langue cette intéressante collection.

PRÉFACE.

LES voyages sont l'école la plus instructive de l'homme. C'est en voyageant qu'il peut apprendre à connoître ses semblables ; c'est en vivant avec différens peuples, en étudiant leurs mœurs, leur religion, leur gouvernement, qu'il a un terme de comparaison pour juger des mœurs, de la religion, du gouvernement de son pays. Environné des préjugés de l'éducation, soumis à la loi de l'habitude, tant qu'il ne quittera point sa terre natale, il ne verra les autres nations qu'à travers un verre opaque, qui changeant à ses yeux leurs formes et leurs cou-

leurs, lui en fera porter des jugemens faux. Il s'étonnera de leurs erreurs, quand lui-même payera tribut à des erreurs aussi frappantes; il rira du ridicule de leurs usages, quand lui-même sera l'esclave d'usages non moins extravagans.

Mais après qu'il aura examiné avec une attention réfléchie, les mœurs et le génie des peuples divers, après qu'il aura calculé jusqu'à quel point l'éducation, les loix, le climat influent sur leurs qualités physiques et morales, la sphère de ses idées s'étendra, la réflexion l'affranchira du joug des préjugés, et brisera les liens dont la coutume avoit enchaîné sa raison. C'est alors que, tournant ses regards vers sa patrie, le bandeau tombera de ses yeux, les erreurs qu'il y avoit puisées

s'évanouiront, et il la verra sous un jour différent.

Avant de commencer ses voyages, il importe qu'il ait une connoissance profonde de la géographie et de l'histoire. L'une lui marquera la place qui servit de théâtre aux grands événemens; l'autre les retracera dans sa mémoire. Eclairé de ce double flambeau, s'il parcourt les contrées orientales, où sont arrivées les révolutions étonnantes qui ont plus d'une fois changé la face de la terre, il verra tous les objets s'animer devant ses pas. Les marbres, les ruines, les montagnes parleront à son esprit, et à son cœur. Ici, sous des ronces, il lira ces mots, dont la patrie honora les mânes d'un héros : *Sta, viator, heroem calcas.* Ce rocher, qui pend en précipice sur l'abyme des mers, lui rappellera le

sort funeste de l'amante désespérée, qui mérita par la chaleur et la sublimité de ses vers le nom de dixième Muse. Ces décombres, tristes restes de deux fameuses républiques, lui retraceront l'homme ennobli par l'amour de la liberté, son ame aggrandie, toutes les facultés de son corps et de son esprit perfectionnées. Combien de comparaisons, de ce qui étoit alors, avec ce qui est de nos jours, s'offriront à sa pensée ! Quelle chaîne immense d'événemens à parcourir ! Il se contentera de marquer les grands traits, et de présenter au Lecteur des rapprochemens rapides, où le passé et le présent réunis par des points lumineux, se toucheront sans se confondre.

A la vue des monumens superbes que l'Egypte possède encore, il pensera quel dût être un peuple dont les ouvrages

seuls d'entre ceux des nations anciennes, ont bravé les ravages du temps; quel dût être un Peuple qui sembloit ne travailler que pour l'immortalité, et chez lequel Orphée, Homère, Hérodote, Platon, allèrent puiser les connoissances dont ils enrichirent leur patrie. Il regrettera que les efforts des savans n'ayent pu lever le voile des hiéroglyphes si nombreux dans cette riche contrée. L'intelligence de ces caractères éclaireroit l'histoire ancienne, et jetteroit peut-être un rayon de lumière à travers les ténèbres qui couvrent les premiers âges du monde.

Devenu citoyen de l'univers, il s'élèvera au-dessus de la partialité et de l'opinion; et en décrivant les villes, les pays, il remettra à la vérité le soin de conduire ses pinceaux. Mais qu'il

évite de se placer, comme tant d'autres voyageurs, sur le devant de ses tableaux, de s'entourer de clarté, et de laisser dans l'ombre le reste des personnages. Qu'il se montre sans affectation, ou pour l'intelligence du sujet, ou pour donner du poids aux faits qu'il expose. Telles sont les connoissances que doit au moins posséder celui qui veut voyager avec fruit. Tels sont les principes dont il doit être pénétré.

Aux lumières, et au génie de l'observation, il faut qu'il joigne encore cette sensibilité vive, profonde, pénétrante, qui seule fait voir et écrire avec intérêt. S'il n'a point été attendri à l'aspect du lieu où le grand Pompée fut assassiné en débarquant près de Peluse; si les merveilles de l'Egypte ne l'ont point frappé d'étonnement et d'admiration,

s'il n'a pas gémi sur les débris augustes d'Alexandrie, et sur la perte de 400,000 volumes dévorés par les flammes, si le feu de l'enthousiasme n'a point embrâsé son cœur près des ruines de Troie, de Sparte et d'Athènes, qu'il se garde d'écrire, la nature ne l'avoit pas formé pour transmettre à ses semblables les grandes impressions que doivent produire les grands objets.

Je crois avoir senti ce qu'il faut pour rendre un voyage intéressant, mais c'est au Public à juger si j'aurai su le mettre en pratique. Si le Lecteur en parcourant ces Lettres m'accompagne avec plaisir, si la vérité des descriptions le frappe, si les détails géographiques et historiques l'instruisent, si les faits mémorables que je rappelle à son souvenir lui paroissent placés dans le cadre

qui leur convient, si le parallèle des mœurs anciennes et modernes lui semble tracé par le jugement et la réflexion, j'aurai réussi au gré de mes vœux, et les fatigues, les dangers, les travaux que j'ai essuyés, seront pour moi un sujet de consolation.

LETTRES SUR L'ÉGYPTE.

LETTRE PREMIÈRE.

A M. L. M.

Alexandrie, le 24 juillet 1777.

MON silence, Monsieur, excite vos plaintes. Vous réclamez mes promesses. « Où sont, dites-» vous, les portraits des mœurs orientales que » j'attendois de votre goût pour l'observation ? » Quoi ! depuis trois ans vous parcourez l'E-» gypte, et vous ne m'avez pas écrit un mot » d'un pays célébre entre tous les pays de la » terre » ?

Tels sont vos reproches. Rappelez-vous les conseils que vous me donnâtes en quittant Paris ; vous y trouverez ma justification. « Jeune » homme, vous allez dans une terre étrangère ; » vous verrez des hommes nouveaux. Observez

» l'influence du climat, l'empire de la religion,
» la loi impérieuse des usages antiques, et l'action que le despotisme exerce continuellement
» sur les foibles humains, et vous y trouverez
» l'histoire de leurs vices et de leurs vertus;
» pour faciliter cette étude, apprenez les langues de l'Orient; conversez avec les Grecs,
» les Turcs, les Arabes; vivez avec eux. Pour
» les voir tels qu'ils sont, laissez en France vos
» préjugés. Tâchez de peindre d'après nature
» les peuples que vous verrez. Que le Turc ressemble à lui-même, et n'allez pas représenter
» Paris au grand Caire ».

Tels furent les préceptes que me dicta votre sagesse. Votre raison me les fit croire; votre amitié me les rendit chers, et ils sont restés gravés dans ma mémoire. Trois années de voyages, de peines et de travaux, ont été consacrées au desir de les mettre en pratique. En vous écrivant plutôt, je vous aurois moins obéi.

Il me paroît convenable de vous entretenir d'abord des limites de l'Egypte, et des révolutions que le temps et les travaux des hommes y ont occasionné. La carte qui accompagne cette lettre, vous servira de guide. A l'autorité des anciens, aux découvertes du père Sicard, de Pokoke, de Nieburh, de Danville, j'ai joint

mes observations. Ce dernier géographe, dont la critique savante sait distinguer le vrai parmi les contradictions nombreuses des voyageurs, m'a souvent été d'un grand secours. Je ne le quitte que dans les lieux où il falloit absolument avoir vu pour ne pas s'égarer.

L'Egypte est bornée au nord par la Méditerranée, au midi par une chaîne de montagnes qui la séparent de la Nubie; la mer rouge et l'isthme de Suès la terminent à l'orient : elle a pour limites au couchant les déserts de la Lybie, au milieu desquels étoit bâti le Temple de Jupiter Ammon. Sa plus grande longueur se prend depuis Syenne, située sous le Tropique du Cancer, jusqu'au cap *Burlos*, qui, formant la pointe la plus avancée du Delta, termine presque le 32 degré de latitude. Cette distance donne environ deux cents vingt-cinq lieues.

Sa plus grande largeur est de soixante-huit lieues, en tirant une ligne droite des ruines de Peluse à la tour des Arabes, autrefois nommée *Taposiris*. Cette mesure s'accorde avec celle des anciens (1) qui donnoient cinquante-quatre

(1) Diodore de Sicile et Strabon donnent à la base du Delta qui s'étendoit depuis Peluse jusqu'à Canope, aujourd'hui *Alboukir*, 1300 stades, que l'on peut évaluer à 54 lieues. Ajoutez ensuite quatorze lieues depuis Canope jusqu'à la tour des Arabes, vous aurez 68 lieues. Hérodote compte

lieues au Delta, depuis Peluse jusqu'à Canope, et quatorze depuis Canope jusqu'à Taposiris.

On divise l'Égypte en haute et en basse. La première n'est qu'une longue vallée, qui commence à Syenne, et finit au grand Caire. Deux chaînes de montagnes qui partent de la dernière cataracte, en forment les vastes contours. Leur direction est du midi au nord, jusqu'à la hauteur du Caire, où se séparant à droite et à gauche, l'une va gagner le mont *Colzoum*; l'autre se termine en collines de sables près d'Alexandrie. La première est composée de rochers hauts et escarpés; la seconde est formée de monticules sabloneux, assis sur une base de pierre calcaire. Au-delà de ces montagnes, sont des déserts qui ont pour bornes la mer rouge à l'orient, et à l'occident l'étendue de l'Afrique: au milieu s'étend cette longue plaine, qui n'a pas plus de neuf lieues dans

---

60 schènes, c'est-à-dire, 80 lieues depuis le mont Casius jusqu'au golphe de Plintiné, où étoit située *Taposiris*. Le mont Casius est 12 lieues à l'orient de Peluse; en retranchant ce nombre du premier, il restera également 68 lieues de Peluse à Taposiris. Il est évident que ces deux Géographes ont mesuré la même étendue de pays en ligne droite, et non en suivant, comme Hérodote, la base du Delta. Car depuis Hérodote jusqu'à leur temps, cette partie de l'Egypte s'étoit déja accrue par l'immense quantité de sable que le Nil entraîne dans son cours; et s'ils avoient suivi le rivage de la mer, ils auroient trouvé une augmentation considérable.

sa plus grande largeur. C'est-là que le Nil promène ses eaux entre deux barrières insurmontables. Tantôt fleuve tranquille, il suit lentement le cours que la nature et l'art lui ont tracé : tantôt torrent impétueux, rougi des sables de l'Ethiopie, il se gonfle, franchit ses bords, domine sur les campagnes, et couvre de ses flots un espace de deux cents lieues. C'est dans cette vallée célèbre que les hommes allumèrent pour la première fois le flambeau des sciences, dont la lumière se répandit dans la Grèce (1), et éclaira successivement le reste de la terre. Cette vallée est toujours aussi féconde que dans les beaux jours de Thèbes ; mais elle est bien moins cultivée, et ses villes fameuses sont renversées dans la poussière. Le despotisme et l'ignorance assis à la place des Lois et des Arts, les y tiennent ensevelies.

La basse Egypte comprend tout le pays qui se trouve entre le Caire, la Méditerranée, l'isthme de Suès et la Lybie. Cette

(1) Hérodote, Strabon et Diodore de Sicile, disent précisément que les Grecs ont puisé la plus grande partie de leurs connoissances en Egypte. C'est delà qu'Orphée et Homère apportèrent la mythologie, et les filles de Danaüs, les mystères de Cérès. C'est-là que leurs philosophes étudièrent l'astronomie, et leurs législateurs la science du gouvernement.

plaine, d'une immense étendue, offre sur ses bords des sables arides, une bande de terres cultivées le long des canaux du fleuve, et au milieu l'île triangulaire, à laquelle les Grecs donnèrent le nom de Delta. Elle est formée par les deux branches du Nil, qui, se séparant à *Batn el bakara, (le ventre de la vache,)* vont se jeter dans la mer au-dessous de Damiette et de Rosette. Cette île, la plus fertile du monde, a beaucoup perdu de son étendue, puisqu'elle avoit autrefois pour limites Canope et Peluse (1). Les ravages des conquérans ayant ruiné le boulevard oriental de l'Egypte, les cultivateurs, trop exposés aux incursions des Arabes, se sont retirés dans l'intérieur du pays. Les canaux qui y portoient les eaux et la fécondité, se sont comblés. La terre cessant d'être arrosée, et continuellement brûlée par l'ardeur du soleil, s'est convertie en sable stérile. Aux lieux où l'on voyoit autrefois de riches campagnes, des villes florissantes (2), sur la branche Pelusiaque, Tanitique et Mendésienne, qui partent toutes trois du canal de Damiette,

---

(1) Strabon, livre 17.

(2) Bubaste, Peluse, Phacuse et toutes les villes qui étoient dans la partie orientale du Delta sont entièrement détruites.

on ne trouve aujourd'hui que quelques misérables hameaux entourés de dattiers et de déserts. Ces canaux, jadis navigables (1), ne sont plus qu'une vaine représentation de ce qu'ils étoient. Ils ne communiquent avec le lac Menzalé, que pendant quelques instans de la crue du Nil. Le reste de l'année, ils sont à sec. En les creusant, en ôtant le limon que le fleuve y dépose, depuis que les Turcs se sont emparés de l'Egypte, on fertiliseroit les campagnes qu'ils traversent, et l'on rendroit au Delta le tiers de sa grandeur.

Maintenant, monsieur, que vous avez une idée générale de l'Égypte, arrêtez vos regards sur ce riche pays, et suivez les changemens qu'il a éprouvés. Au-delà des temps, dont l'histoire nous a conservé l'époque, des peuples descendirent des montagnes qui bordent la cataracte, dans la vallée que le Nil inondoit (2); c'étoit un marais impraticable, couvert de joncs et de roseaux. Après des essais multipliés et souvent funestes, ils découvrirent les plantes qui leur étoient salu-

---

(1) Les branches Pelusiatique, Tanitique et Mendésienne étoient autrefois navigables.

(2) Hérodote, p. 40, Euterpe; Diodore de Sicile, liv. premier, et Strabon, liv. 17, assurent le même fait.

taires; ils distinguèrent le (1) lotus qu'Hérodote appelle le lis du Nil, le roseau que nous nommons la canne à sucre, et qui a conservé dans le pays, le nom primitif de (2) *Cassab* roseau; la colocasse (3), l'oignon,

---

(1) Le lotus est une nymphée particulière à l'Egypte, qui croît dans lés ruisseaux et au bord des lacs. Il y en a de deux espèces, l'une à fleur blanche, et l'autre à fleur bleuâtre. Le calice du lotus s'épanouit comme celui d'une large tulippe, et répand une odeur suave, approchante de celle du lis. La première espèce produit une racine ronde semblable à une pomme de terre. Les habitans des bords du lac *Menzalé* s'en nourrissent. Les ruisseaux des environs de Damiette sont couverts de cette fleur majestueuse qui s'élève d'environ deux pieds au-dessus des eaux. M. Paw assure qu'elle a disparu de l'Egypte, et en donne une description qui ne lui ressemble aucunement, *Recherches sur les Egyptiens et les Chinois, page* 150; mais il n'est pas étonnant que ce savant se soit trompé, puisque la plûpart des voyageurs qui ont parcouru l'Egypte n'ont jamais vu le lotus, qui ne se trouve point sur les grands canaux du Nil, mais dans les ruisseaux qui traversent l'intérieur des terres.

(2) Quelques auteurs ont dit que la canne à sucre avoit été apportée de l'Inde en Egypte. Peut-être n'a-t-on apporté que la manière de la cultiver. Il me semble qu'elle est originaire d'un pays qui produit un grand nombre d'espèces de roseaux, et où elle croît naturellement. Son nom même porte à le croire.

(3) La colocasse est une plante bien connue en botanique. Les habitans de Damiette la cultivent particulièrement. On voit près de cette ville des vastes champs couverts de ses larges feuilles. Sa racine est en forme de cône, et plus grosse que celle du lotus. Elle est d'un goût moins fade que la pomme de terre.

et la féve. Bien des années s'écoulèrent avant qu'ils songeassent à cultiver ces productions indigênes. Le besoin éveilla l'industrie. Celui à qui le hasard ou la réflexion procura quelque heureuse découverte, fut Roi, ou Dieu (1). Osiris apprit aux hommes encore antropophages, à se nourrir de fruits au lieu de la chair humaine. Isis, la même que Cérès, leur enseigna la culture du bled; ils furent élevés au rang des Dieux. Hercule l'Egyptien, le plus ancien des héros qui ont porté ce nom, délivra la Thébaïde des monstres qui la ravageoient. On lui dressa des autels. Tandis que les peuples de la haute Égypte disputoient aux bêtes féroces leurs vastes marais (2), la mer, au rapport des anciens, venoit battre le pied des montagnes où sont bâties les pyramides. Elle s'enfonçoit du côté de la tour des Arabes, bien avant dans la Libye. Elle couvroit une partie de l'isthme de Suès, et tout ce que nous nommons aujourd'hui le Delta formoit un grand golfe. Je passe sur les siècles, et je viens au temps où les Egyptiens, soumis à un culte, à des lois, creu-

---

(1) Diodore de Sicile, p. 24.

(2) Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile qui rapportent à ce sujet le sentiment des Ethiopiens.

sérent des canaux pour donner de l'écoulement aux eaux stagnantes du Nil, opposérent de puissantes digues à ses ravages, et, las d'habiter les antres des rochers, bâtirent des villes sur des tertres élevés par l'art, ou par la nature. Déjà le fleuve étoit contenu. L'habitation des hommes étoit à l'abri de ses débordemens (1). L'expérience avoit appris à les prévoir et à les annoncer. La géométrie mesurant les terreins nouvellement sortis du fleuve, ou diminués par son impétuosité, assuroit les possessions. Une grande ville s'étoit élevée au milieu de la Thébaïde. Plusieurs Rois avoient mis leur gloire à l'embellir. Telle étoit la magnificence de ses monumens publics que les ruines qu'ils ont laissées impriment encore, après plus de quatre mille ans, l'admiration et le respect. Thèbes florissoit depuis des siècles, et Rome n'étoit pas encore. Séparés du reste de l'univers par des déserts, des montagnes, et la mer, les Egyptiens cultivoient paisiblement les arts et les sciences. La constance de leurs travaux étendoit chaque jour les limites de leur empire, soit en défendant par des levées les terres nouvelles, soit en desséchant par

---

(1) Hérodote, p. 40. Euterpe.

des saignées profondes les lieux marécageux (1). Un des rois d'Egypte, prévoyant peut-être ce qui devoit arriver, avoit entrepris de détourner le cours du fleuve. Après avoir erré pendant cent cinquante lieues entre les barrières dont je vous ai parlé, trouvant à droite un obstacle insurmontable, il se précipitoit à gauche, et coulant au midi de Memphis, il se répandoit dans les sables de la Libye. Le Prince lui avoit creusé un lit nouveau à l'orient de Memphis; et opposant à ses eaux une large digue, l'avoit obligé de revenir entre les montagnes, et de se décharger dans le golfe, qui baignoit le rocher où le château du Caire est bâti. Du temps d'Hérodote, on voyoit encore l'ancien lit du fleuve, et la digue qui en fermoit l'entrée. Les Perses l'entretenoient avec le plus grand soin. Au moment où j'écris, ce canal n'est

---

(1) Les prêtres disoient que Menès, le premier Roi d'Egypte, avoit jeté un pont sur le Nil auprès de Memphis. Avant ce Prince, le fleuve franchissant le mont Psammius, couloit au midi de cette ville, et se répandoit dans les déserts de Libye. A cent stades de Memphis, il opposa une digue à son cours, et le força de revenir entre les montagnes. Par ce moyen, le premier lit fut desséché. De nos jours que les Perses sont maîtres de l'Egypte, ils entretiennent à grands frais la digue qui ferme l'ancien canal. Chaque année ils y ajoutent de nouveaux ouvrages, et ont établi des troupes pour veiller à sa conservation. *Hérodote, Euterpe.* p. 55.

point ignoré; on le suit à travers le désert; il passe à l'occident des lacs de Natron. Des bois pétrifiés, des mâts, des antennes, débris des bâtimens qui y naviguoient, en marquent encore la trace. Les Arabes ont conservé à ce canal presque comblé, le nom de *Bahr Bela ma* (1), mer sans eau.

C'est aux travaux du Monarque qui termina ce grand ouvrage que l'Egypte doit le Delta. Le poids énorme des eaux du Nil qui vint se jeter à l'entrée du golfe fit refluer celles de la mer. Les sables, le limon qu'il entraîne, s'y amoncelèrent. L'île du Delta, peu considérable d'abord, sortit de la mer dont elle recula les limites. Elle étoit un don du fleuve. La culture vint la défendre contre ses attaques, en élevant des digues sur ses bords. Du temps de Mœris, qui vivoit cinq cents ans avant la guerre de Troie, le Delta paroissoit encore dans son enfance (2). Huit coudées suffisoient pour l'inonder dans toute son étendue. On le parcouroit en bateau d'une extrêmité à l'autre; et ses villes, construites sur des hauteurs artificielles, ressembloient aux îles de la mer Ægée (3). Lors-

(1) Les Arabes appellent *bahr*, mer, les grands fleuves.

(2) Hérodote, p. 41. Euterpe.

(3) Strabon, liv. 17, p. 1136.

qu'Hérodote vint en Egypte, il falloit quinze coudées pour couvrir toute la basse Egypte; mais alors le Nil débordoit l'espace de deux journées, à droite et à gauche du Delta. Sous l'empire des Romains, seize coudées produisoient le même effet. Pendant la domination des Arabes, les écrivains parlent de dix-sept coudées comme de la hauteur la plus favorable. Aujourd'hui, le terme de dix-huit coudées est celui de l'abondance; mais l'inondation ne s'étend plus dans la basse Egypte: elle s'arrête au grand Caire, et dans les campagnes voisines. Cependant le Nil croît souvent jusqu'à vingt-deux coudées. Le limon amoncelé depuis tant d'années sur l'île sortie de son sein, a produit ce phénomène. L'art y a beaucoup contribué, soit en assurant par des levées les terreins plus exposés à l'action du fleuve, soit en multipliant ses bouches, et en coupant un grand nombre de canaux, qui laissent aux eaux un libre écoulement (1). Depuis mon séjour en Egypte, j'ai fait deux fois le tour du Delta, lors de l'inondation. Je l'ai traversé par le canal de *Menouf*. Le fleuve couloit à pleines rives dans les grandes branches de Rosette,

---

(1) Strabon, livre 17, dit que la branche Bolbitine et Sebennitique ont été creusées de main d'homme.

de Damiette, et dans celles qui traversent l'intérieur du pays; mais il ne débordoit pas sur les terres, excepté dans les lieux bas, où l'on saignoit les digues pour arroser les campagnes couvertes de ris. Voilà donc, dans l'espace de 3284 ans, le Delta élevé de quatorze coudées (1). Il ne faut pas croire, comme quelques voyageurs l'ont prétendu, que cette île continuera de s'élever, et qu'elle deviendra inculte. Elle devoit son accroissement au dépôt annuel du limon que le Nil entraîne; en cessant d'être inondée, elle cessera de croître : car il est démontré que la culture ne suffit pas pour exhausser un terrein.

Le Delta est actuellement dans la situation la plus favorable pour l'agriculture. Baigné à l'orient et à l'occident, par deux fleuves que le Nil forme en se divisant, et qui sont aussi larges et plus profonds que la Loire, coupé de ruisseaux innombrables, il offre l'aspect d'un jardin immense, dont tous les compartimens peuvent être arrosés. Pendant les trois

---

(1) Pour que ce calcul fût de la dernière exactitude, il faudroit savoir si la coudée chez les Grecs, les Romains, les Arabes, est précisément la même mesure; connoître même les variations qu'elle a pu éprouver chez ces différens peuples, etc. ce qui seroit fort difficile à démontrer. Cette précision n'étant pas essentielle au sujet que je traite, je me contente de rapporter les témoignages des écrivains, et les faits.

mois, où la Thébaïde est sous les eaux, il possède des campagnes couvertes de ris, d'orges, de légumes, et de fruits d'hiver. Ce n'est plus comme autrefois, la mer Ægée, avec les Ciclades; ce sont de riches moissons dans la plaine dont l'horison seul borne l'étendue; ce sont des bois de dattiers, d'orangers, de sycomores; ce sont des eaux toujours courantes; c'est une verdure qui change et se renouvelle sans cesse; c'est enfin une abondance qui réjouit la vue et étonne l'imagination. En perdant l'inondation, cette île a gagné chaque année les trois mois pendant lesquels la Thébaïde est sous les eaux. Aussi est-ce la seule partie de l'Egypte, où le même champ donne par an deux récoltes de grains, l'une de ris, l'autre d'orge.

Vous devez bien penser, M., qu'en croissant en hauteur, elle s'est aussi augmentée en longueur. Entre plusieurs faits que l'histoire nous présente, j'en choisirai un seul (1). Sous le règne de Psammetique, les Milésiens abordèrent avec trente vaisseaux à l'embouchure de la branche Bolbitine, aujourd'hui celle de Rosette, et s'y fortifièrent. Ils y bâtirent une une ville qu'ils nommèrent *Metelis*; c'est la

(1) Strabon, l. 17.

même que Faoüé, qui, dans les vocabulaires Cophtes, a conservé le nom de *Messil.* Cette ville, autrefois port de-mer, s'en trouve actuellement éloignée de neuf lieues; c'est l'espace dont le Delta s'est prolongé depuis Psammetique jusqu'à nous.

Homère, le peintre sublime des peuples et des pays; Homère (1), dont les détails géographiques sont le monument le plus précieux en ce genre que nous ait transmis l'antiquité, met ces mots dans la bouche de Ménelas, abordé en Egypte : « Dans la mer orageuse » qui baigne l'Egypte, il est une île nommée » *Pharos.* Sa distance du rivage est celle » qu'un vaisseau, poussé par un vent favo- » rable, peut parcourir en un jour ». Protée, instruisant Ménelas, (2) lui dit : « Le « destin ne permet pas que tu revoies tes » amis, ton palais, et ta terre natale, jusqu'à » ce que tu ne sois retourné sur les bords du » fleuve Egyptus (3), qui tire sa source de » Jupiter, et que tu n'y aie offert des héca-

(1) Odissée, chant IVe.

(2) Odissée, chant IVe.

(3) Le Nil se nomma Egyptus jusqu'au temps ou Nileus, un des successeurs de Mendés, qui fit de grands travaux pour le contenir et arrêter ses ravages, lui donna son nom. *Diodore de Sicile, liv. I.*

» tombes

» tombes aux Dieux immortels.... Il dit, et » cet ordre qui m'obligeoit à traverser une » seconde fois la mer vaste et orageuse qui » sépare le phare du continent Egyptien, brisa » mon cœur de douleur. »

Homère qui avoit voyagé (1) en Egypte, où il avoit appris des prêtres la mythologie dont il fait un si brillant usage dans ses poëmes, nous représente l'île de Pharos, qui forme actuellement le port d'Alexandrie, au moins à vingt lieues du rivage Egyptien, et ce sentiment s'accorde avec celui de la plus haute antiquité.

Quels prodigieux changemens les grands fleuves occasionnent sur la surface du globe! Comme ils repoussent sans cesse la mer en accumulant le sable sur le sable! Comme ils élèvent à leur embouchure, des îles qui deviennent ensuite de grandes portions de continent! C'est ainsi que le Nil a formé presque toute la basse Egypte, et fait sortir des eaux, le Delta qui a quatre-vingt-dix lieues de circonférence. C'est ainsi que le Méandre, repoussant continuellement les flots de la Méditerranée, et comblant peu-à-peu le golfe où il se jette, a mis au milieu des terres,

(1) Diodore de Sicile.

la ville de Milet, qui étoit autrefois un port fameux. C'est ainsi que le Tigre et l'Euphrate, déchaînés des monts Arméniens, entraînant dans leurs cours les sables de la Mésopotamie, remplissent insensiblement le golfe persique.

Vous avez sous les yeux un tableau général de l'Egypte, et des principales révolutions qui y sont arrivées; j'entrerai désormais dans des détails particuliers qui vous intéresseront peut-être davantage. C'est au milieu d'Alexandrie, frappé d'étonnement à la vue des monumens, que les ravages du temps et des conquérans n'ont pu détruire, pleurant sur les débris insensibles des colonnes, des obélisques qui décoroient des places publiques et des temples, que je vous parlerai de la ville d'Alexandre, de l'Alexandrie des Arabes, et des masures auxquelles les Turcs osent donner ce nom pompeux. Les barbares! ils ont étouffé dans leur vaste empire, les arts, les sciences, les villes, les royaumes. Il ne reste que le nom de tant d'ouvrages fameux, que leur ignorance a laissé périr, ou que leur aveugle fanatisme a détruit. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE II.

A. M. L. M.

Alexandrie, le

ALEXANDRIE, Monsieur, mérite d'attirer vos regards. Le rang qu'elle occupa parmi les villes célèbres (1), les savans auxquels elle donna le jour, les monumens qui attestent encore après deux mille ans sa gloire passée, ont des droits à votre curiosité. C'est pour la satisfaire que je parcours depuis trois mois les lieux où elle fut ; c'est en lisant les auteurs Grecs, Latins, Arabes, que j'apprends à la reconnoître, au milieu des ruines qui la couvrent ; c'est en comparant ce qu'ils ont écrit avec les objets qui sont sous mes yeux, que je puis vous en tracer le plan. Avouez qu'il est douloureux de chercher une ville fameuse au milieu de ses propres murailles.

L'Asie-mineure étoit soumise, l'orgueil de

(1) Diodore de Sicile, qui écrivoit à Rome sous Auguste, dit qu'Alexandrie étoit la première ville du monde. Liv. 17.

Tyr humilié. Alexandre marcha vers l'Egypte, écrasée sous le joug des Perses. Il s'en rendit maître sans combat, parce que les peuples, contens de briser leurs fers, le regardèrent comme un libérateur, et lui tendirent les bras. Il falloit pour conserver cette conquête éloignée de ses états, une forteresse avec un port qui pût recevoir des flottes nombreuses. L'Egypte manquoit d'un si précieux avantage; Alexandre le lui procura. Un terrain resserré entre le lac Mareotis, et le beau port que formoit l'île de Pharos (1), lui parut propre à ses desseins. Il y traça l'enceinte d'une grande ville à laquelle il donna son nom, et alla visiter les merveilles de la haute Egypte, tandis que l'ingénieur

(1) Homère, comme je l'ai rapporté, nous représente l'île de Pharos à une journée de navigation du rivage Egyptien, parce qu'alors le lac Mareotis se joignoit à la mer, et y formoit un golphe. Dans l'espace de cinq cens ans écoulés depuis le Poëte jusqu'à la fondation d'Alexandrie, on coupa des canaux dans la basse Egypte; le lac Mareotis, qui étoit la décharge des eaux de la Thébaïde, se retira un peu, et la langue de terre où Alexandre bâtit cette ville, parut. Lorsque César, Strabon, Diodore de Sicile écrivoient, il en baignoit les murs. Du temps des Arabes, il s'en étoit éloigné d'une demi-lieue. Sous l'empire destructeur des Ottomans, il a disparu. Un voyageur qui verroit de nos jours cette partie de l'Egypte et qui n'auroit lu qu'Homère, diroit avec Mme. Dacier, Pope, et plusieurs autres savans, que sa description de Pharos est un pur jeu d'imagination.

Dinocharès travailloit à l'exécution de son plan. Ce voyage dura près d'un an. A son retour, Alexandrie étoit presque achevée (1). Il la peupla en y faisant passer les habitans des villes voisines, et suivit le cours de ses exploits.

Alexandrie avoit une lieue et demie de long sur un tiers de largeur, ce qui donnoit à ses murailles environ quatre lieues de circuit (2). Le lac Mareotis la baignoit au midi, et la Méditerranée au nord. Des rues droites la coupoient parallèlement dans sa longueur. Cette direction laissoit un libre passage au vent de nord, le seul qui porte en Egypte la fraîcheur et la salubrité. Une rue de deux mille pieds de large, commençoit à la porte de la marine et finissoit à la porte de Canope. Des maisons magnifiques, des temples, des édifices publics la décoroient. C'étoit une longue place où l'œil ne pouvoit se lasser d'admirer le marbre, le porphyre, les obélisques qui devoient em-

(1) Quinte-Curce, vie d'Alexandre, livre 4, chapitre 8.

(2) Quinte-Curce leur donne 80 stades, ou 3 lieues et un tiers.

Pline, quinze mille Romains, ou 5 lieues.

Strabon, 76 stades, ou 3 lieues et un huitième.

Diodore de Sicile, 96 stades, ou 4 lieues.

bellir un jour Rome (1) et Constantinople. Cette rue, la plus belle qu'il y ait eu dans l'univers, étoit coupée par une autre égale en largeur (2), ce qui formoit en cet endroit un carré d'une demi-lieue de circonférence. Du milieu de cette grande place on voyoit les deux portes, et les vaisseaux arriver à pleines voiles du nord et du midi.

Un môle d'un mille de long (3) fut jeté du continent à l'île de Pharos, et divisa le grand port en deux. Celui qui est au nord conserva son nom. Une digue tirée de l'île au rocher où l'on bâtit le Phare, le mit à l'abri des vents d'ouest. L'autre fut appelé *Eunoste* ou de bon retour. Le premier se nomme aujourd'hui le port neuf; le second, le port vieux: un pont qui joignoit le môle à la ville, leur servoit de communication. Il étoit élevé sur de hautes colonnes enfoncées dans la mer, et laissoit un libre passage aux navires. Le palais qui commençoit bien avant le promontoire *Lochias*, se prolongeoit presque jusqu'à la digue. Il occupoit plus d'un

(1) Tout le monde sait que les obélisques qui sont à Rome ont été tirés d'Alexandrie.

(2) Diodore de Sicile, Strabon, liv. 17.

(3) Ce môle fut nommé *hepta stadium*, parce qu'il avoit sept stades, ou un mille de long.

quart de la ville (1). Chacun des Ptolémées avoit ajouté à sa magnificence. Il renfermoit dans son enceinte le Musée, asyle des savans, des bosquets, des édifices dignes de la majesté royale, et un temple où le corps d'Alexandre avoit été déposé dans un cercueil d'or (2). L'infâme Séleucus Cibyosactès viola ce monument, enleva le cercueil d'or, et en mit un de verre à sa place. Dans le grand port, on trouvoit la petite île d'Antirhode, où l'on avoit élevé un théâtre et une maison royale. Le port Eunoste en contenoit un petit nommé (3) Kibotos, et creusé de main d'homme: il communiquoit, avec le lac Mareotis, par un canal. Entre ce canal et le palais, on admiroit le temple de Sérapis (4), et celui de Neptune, bâti près de la grande place où se tenoit le marché. Alexandrie s'étendoit encore sur les bords du lac, du côté du midi. Sa partie orientale offroit le gymnase avec des portiques de plus de six cents pieds de

(1) Strabon, liv. 17, dit qu'il en occupoit le tiers.

(2) Perdiccas s'étoit chargé de transporter au temple de Jupiter Ammon le corps d'Alexandre, comme ce prince l'avoit ordonné par son testament. Ptolémée, fils de Lagus, l'ayant enlevé, le fit placer dans le palais d'Alexandrie.

(3) *Kibotos*, le port de l'arche.

(4) Strabon, liv. 17.

long, soutenus par plusieurs rangs de colonnes de marbre. En sortant de la porte de Canope, on rencontroit un cirque spacieux, destiné à la course des chars. Plus loin, le fauxbourg de Nicopolis bordoit le rivage de la mer, et sembloit une seconde Alexandrie. On y avoit construit un superbe amphithéâtre, avec une stade pour la célébration des Quinquennales (1).

Telle est la description que les anciens, et Strabon sur-tout, nous ont laissée d'Alexandrie. Cette ville, dont la fondation remonte 333 ans avant notre Ère, fut soumise successivement aux Ptolémées, aux Romains, et aux Empereurs Grecs (2). Vers le milieu du sixième siècle, Amrou *Ebn el Aas*, général d'Omar, l'emporta d'assaut après un siége de quatorze mois, qui lui coûta vingt-trois mille hommes. Héraclius, Empereur de Constantinople, n'envoya pas un seul vaisseau y porter du secours. Ce prince offre un exemple rare dans l'histoire. Il avoit montré de la vigueur la première année de son règne,

---

(1) Fêtes que l'on célébroit tous les cinq ans.

(2) La dixième année de l'hégire, l'an 651 de notre Ère, suivant Abulfeda, 994 ans après sa fondation. Le mot d'ère, comme je l'ai dit dans la vie de Mahomet, vient *d'Arkha* qui en Arabe signifie *une époque*.

ensuite il s'étoit endormi long-temps dans l'oisiveté et la mollesse. Réveillé tout-à-coup au bruit des conquêtes de Cosroès, le fléau de l'orient, il se mit à la tête de ses armées, parut dès sa première campagne un grand capitaine, ravagea la Perse pendant sept ans, et rentra dans sa capitale couvert de lauriers; puis, devenu théologien sur le trône, il perdit son énergie, et s'amusa le reste de sa vie à disputer sur le Monothélisme, tandis que les Arabes enlevoient les plus belles provinces de son empire. Insensible aux cris des malheureux Alexandrins (1), comme il l'avoit été à ceux des habitans de Jérusalem qui s'étoient défendus pendant deux ans, il les laissa succomber sous l'ascendant de l'infatigable Amrou. Toute leur brave jeunesse périt les armes à la main.

Le vainqueur, étonné de sa conquête, écrivit au Calife (2) : « J'ai pris la ville de l'Occi-

(1) Omar conduisit toutes les forces de l'Arabie contre Jérusalem. Les habitans se défendirent avec une constance admirable. Ils envoyèrent plusieurs fois conjurer Héraclius de leur accorder du secours. Leurs prières ayant été inutiles, ils se virent obligés de se rendre après un siége de deux ans sans avoir pu obtenir un soldat d'un empereur, qui sacrifioit son temps et ses trésors à faire triompher une secte nouvelle.

(2) Elmacin, vie d'Omar, p. 301.

» dent. Elle est d'une immense étendue. Je
» ne puis vous décrire combien elle renferme
» de merveilles. Il s'y trouve 4000 bains,
» 12,000 vendeurs d'huile fraîche, 4000 Juifs
» qui paient tribut, 400 comédiens, etc. »

La bibliothèque où les soins des Ptolémées avoient rassemblé plus de quatre cent mille manuscrits, excita l'attention du conquérant. Il demanda les ordres du Calife. « Brûlez ces » livres, répondit le féroce Omar; s'ils ne » renferment que ce qui est dans le Coran, » ils sont inutiles, et dangereux s'ils contien- » nent autre chose ». Arrêt barbare qui réduisit en cendres une grande partie des travaux de la docte antiquité. Combien de connoissances, combien d'arts, combien de chefs-d'œuvres ce fatal incendie a fait disparoître de la terre! C'est peut-être à cette époque funeste qu'on doit attribuer l'ignorance qui a couvert d'un voile les contrées qui furent le berceau des sciences. Si les trois quarts des ouvrages que possède l'Europe étoient anéantis tout-à-coup, que l'Imprimerie n'existât pas, et qu'un peuple sans lettres s'emparât de cette belle partie du monde, elle retomberoit dans la barbarie, d'où tant de siècles ont eu peine à la tirer. Tel a été le sort de l'Orient.

Alexandrie, soumise à la domination des Arabes, perdoit peu-à-peu de son éclat. L'éloignement des Califes de Bagdad ne leur permettoit pas d'y encourager puissamment le commerce et les arts. La population diminuoit chaque jour. L'an 875 de notre Ère (1), on abattit les anciens murs, on en resserra l'enceinte de moitié, et l'on construisit ceux qui subsistent encore de nos jours. Leur solidité, leur épaisseur, les cent tours dont ils sont flanqués, les ont conservés contre les efforts des hommes et les ravages du temps. Cette seconde Alexandrie, que l'on peut nommer celle des Arabes, étoit encore florissante au treizième siècle (2). L'alignement de ses rues offroit l'image d'un échiquier. Elle avoit conservé une partie de ses places et de ses monumens. Son commerce s'étendoit depuis l'Espagne jusque dans l'Inde; les canaux étoient entretenus; les marchandises remontoient dans la haute Egypte par le lac Mareotis, et dans le Delta par le canal de Faoüé (3).

---

(1) Cet évènement arriva sous l'empire *d'Elmetouakkel*, le dixième Calife Abasside, et le trente-unième depuis Mahomet. Elmacin. *Ebn Toulon*, alors gouverneur d Egypte, et qui méditoit de se rendre indépendant, les fit construire.

(2) Abulfeda, description géographique de l'Egypte.

(3) Il fut bâti sous Ptolémée Philadelphe.

Le Phare bâti par *Sostrade* de *Cnide*, subsistoit encore. Cette tour merveilleuse, comme l'appelle César, avoit plusieurs étages : ils étoient entourés de galeries soutenues par des colonnes de marbre. Elle s'élevoit après de quatre cents pieds. (1) On avoit placé au sommet un grand miroir d'acier poli, disposé de manière qu'on y appercevoit l'image des vaisseaux éloignés avant qu'ils fussent visibles à l'œil. Cet édifice admirable leur servoit de signal. On y allumoit des feux pendant la nuit, pour les avertir de l'approche des côtes de l'Egypte, qui sont si basses qu'on court risque d'échouer avant d'avoir pu les distinguer. Alexandrie, dans sa décadence, conservoit encore un air de grandeur et de magnificence qui excitoit l'admiration.

Au quinzième siècle, les Turcs s'emparèrent de l'Egypte (2) : ce fut le terme de sa gloire. L'astronomie, la géométrie, la poésie

---

(1) Abulfeda, dans sa description de l'Egypte, parle de ce miroir, dont plusieurs auteurs Arabes font mention. Il dit qu'il fut détruit par les artifices des Chrétiens, sous le règne d'*Oualid*, fils d'*Abd el Melec*.

(2) En 1517, Sultan Selim fit la conquête de l'Egypte, et le premier soin de ce barbare vainqueur fut de faire pendre sous la porte nommée *Bab Zouilé*, Thomambei, dernier roi des Mamloucs, dont le gouvernement subsistoit depuis près de 300 ans.

et la grammaire y étoient encore cultivées. La verge des Pachas chassa ces restes des beaux arts. La défense de transporter au-dehors les bleds de la Thébaïde porta le coup mortel à l'agriculture. Les canaux se comblèrent ; le commerce languit ; l'Alexandrie des Arabes fut tellement dépeuplée, que dans sa vaste enceinte il ne se trouva pas un seul habitant. Ils avoient abandonné de grands bâtimens qui tomboient en ruines, que l'on n'osoit réparer sous un gouvernement où c'est un crime de paroître riche, et avoient élevé des masures sur le rivage de la mer. Déjà le Phare, mis au nombre des sept merveilles du monde, étoit détruit ; l'on avoit construit à sa place un château carré, sans goût, sans ornement, et incapable de soutenir le feu d'un vaisseau de ligne. Aujourd'hui, dans l'espace de deux lieues fermées de murailles, on ne voit que colonnes de marbre, les unes renversées dans la poussière et sciées par tronçons (car les Turcs en font des meules de moulin), les autres debout, affermies sur leur base par l'énormité de leur poids ; on ne voit que débris de pilastres, de chapiteaux, d'obélisques, que montagnes de ruines entassées les unes sur les autres. L'aspect de ces décombres, le souvenir des monumens

fameux qu'ils représentent, affligent l'ame et font verser des larmes.

La moderne Alexandrie est une bourgade de peu d'étendue, contenant à peine six mille habitans (1), mais très-commerçante, avantage qu'elle doit uniquement à sa situation. Elle est bâtie sur le terrain qu'occupoit le grand port, et que la mer en se retirant a laissé à découvert. Le môle qui joignoit le continent à l'île de Pharos, s'est élargi et est devenu terre ferme. L'île d'Antirhode se trouve au milieu de la nouvelle ville. Une hauteur couverte de ruines la font reconnoître. Le port *Kibotos* est comblé. Le canal qui y conduisoit les eaux du lac Mareotis, a disparu. Ce lac lui-même, dont les bords étoient couverts de papyrus et de dattiers, ne subsiste plus, parce que les Turcs ont négligé d'entretenir les canaux qui y portoient les eaux du Nil. (2) Belon, observateur fidèle, qui voyageoit en Egypte quelques années après la conquête des Ottomans,

---

(1) L'ancienne Alexandrie contenoit 300,000 personnes libres sous Auguste. Ajoutez au moins le double d'esclaves, vous aurez 900,000 ames. Quelle prodigieuse différence !

(2) Belon, description d'Alexandrie. Il voyageoit en Egypte quinze ans après la conquête de Selim, il y a environ 250 ans.

assure que de son temps le lac Mareotis n'étoit éloigné que d'une demi-lieue des murs d'Alexandrie, et qu'il étoit entouré de forêts de palmiers. Au moment où j'écris, les sables de la Libye en occupent la place. C'est au gouvernement destructeur des Turcs qu'il faut attribuer ces changemens déplorables.

Le canal de Faoüé, le seul qui communique maintenant avec Alexandrie, et sans lequel cette ville ne pourroit subsister, puisqu'elle n'a pas une goutte d'eau douce, est à moitié rempli de limon et de sable. Sous l'empire des Romains, sous la domination même des Arabes, il étoit navigable toute l'année, et servoit au transport des marchandises. Il répandoit la fécondité dans les plaines qu'il traversoit. Ses bords étoient ombragés de dattiers, couverts de vignes, ornés de maisons de plaisance (1) : de nos

(1) Ce passage d'Abulfeda fera foi de ce que j'avance : « on » ne peut rien voir de plus agréable que le canal d'Alexandrie. » Les deux rives bordées de jardins, et d'ombrages, sont tapissées d'une verdure éternelle. C'est ce que *Dafard el Hadad* a exprimé dans ces beaux vers :

» Quelle aménité règne sur les bords du canal d'Alexandrie ! Le spectacle qu'ils offrent fait couler la joie dans » l'ame. Les bosquets qui les ombragent présentent au na-

jours, l'eau n'y coule que vers la fin d'août et y reste à peine assez de temps pour remplir les citernes de la ville. Les campagnes, dont il entretenoit l'abondance, sont désertes. Les bosquets, les jardins qui environnoient Alexandrie, ont disparu avec l'eau qui les fertilisoit. Hors des murs, on apperçoit seulement quelques arbres clair-semés, des sycomores, des figuiers, dont le fruit est délicieux, des dattiers, des capriers, et la soude qui tapisse des sables brûlans dont la vue est insupportable.

Cependant tous les signes de l'ancienne magnificence

» vigateur un dais de verdure. La main de l'Aquilon y ré-
» pand la fraîcheur, en même temps qu'elle sillonne en se
» jouant la surface des eaux. Le superbe dattier dont la
» tête flexible se penche mollement comme celle d'une
» belle qui s'endort, est couronné de ses grappes pendantes.

Oua khalig Elescanderié ellati iatiha men el Nil men ahsan el mentezhat laenno daïak Makdar el janebin, bel Besatin oua fih iecoul Dafard el Hadad :

Ou achié ahadet l'aïnak menzara
Ja esserour bo le calbak ou afda
Roud le mekhadder cladar oua gedaoual
Nacachet aleih id ech chemal mebareda
Oua-l-Nakhl Kelrhid el hassan tezaïnet
Oua lebes men atmarhen calaïda.

Abulfeda, description de l'Egypte.

gnificence d'Alexandrie, ne sont pas effacés. Les citernes voûtées avec beaucoup d'art qui s'étendent sous toute la ville, les nombreux conduits qui y portent les eaux, sont presque en leur entier après deux mille ans. Vers la partie orientale du palais (1), on voit deux obélisques, nommés vulgairement *les aiguilles de Cléopâtre.* Ils sont de pierre thébaïque, et chargés d'hiéroglyphes: l'un est renversé, rompu et couvert de sable; l'autre posé sur son piédestal. Ces obélisques, chacun d'une seule pierre, ont environ soixante pieds de haut sur sept pieds carrés à la base. Vers la porte de Rosette, on trouve cinq colonnes de marbre à la place qu'occupoient les portiques du gymnase. Le reste de la colonnade, dont l'alignement étoit reconnoissable, il y a cent ans (2), a été détruit par la barbarie des Turcs.

Ce qui fixe le plus l'attention des voyageurs, est la colonne de granit rouge, située

(1) M. Pokoke croit qu'ils étoient placés devant le temple de Neptune, mais ce temple étoit voisin du port Eunoste, et ces obélisques en sont à une demi-lieue, près le promontoire Lochias, dans l'emplacement que Strabon donne au palais.

(2) Maillet, description d'Egypte.

à un quart de lieue de la porte du midi. Le chapiteau est corinthien, à feuilles de palmier unies et sans dentelure. Il a neuf pieds de haut. Le fût, et le tore supérieur de la base, sont d'un seul morceau de quatre-vingt-dix pieds de long et de neuf de diamètre. La base est un carré d'environ quinze pieds sur chaque face. Ce bloc de marbre, de soixante pieds de circonférence, repose sur deux assises de pierres liées ensemble avec du plomb, ce qui n'a pas empêché les Arabes d'en arracher plusieurs pour y chercher un trésor imaginaire. La colonne entière a cent quatorze pieds de hauteur; elle est parfaitement bien polie, et seulement un peu éclatée du côté du levant. Rien n'égale la majesté de ce monument. De loin, il domine sur la ville et sert de signal aux vaisseaux. De près il cause un étonnement mêlé de respect. On ne peut se lasser d'admirer la beauté du chapiteau, la longueur du fût, l'imposante simplicité du piédestal. Je suis persuadé que si cette colonne étoit transportée devant le palais de nos Rois, toute l'Europe viendroit payer un tribut d'admiration au plus beau monument qui soit sur la terre.

Les savans et les voyageurs ont fait des efforts infructueux pour découvrir à quel

prince on l'avoit érigé. Les plus sages ont pensé que ce ne pouvoit être en l'honneur de Pompée, puisque Strabon et Diodore de Sicile n'en ont point parlé. Ils sont restés dans le doute. Il me semble qu'Abulfeda pouvoit les en tirer. Il l'appelle *la colonne de Sévère* (1); et l'histoire nous apprend que cet empereur visita l'Egypte (2), donna un sénat à la ville d'Alexandrie, et mérita bien de ses habitans. Cette colonne fut une marque de leur gratitude; l'inscription grecque à moitié effacée que l'on y voit du côté de l'occident, lorsque le soleil l'éclaire, étoit sans doute lisible dn temps d'Abulfeda, et conservoit le nom de Sévère. Ce n'est pas le seul monument que la reconnoissance des Alexandrins lui ait élevé. On voit au milieu

(1) « Oua escanderié ala chat bahr elroum, oua beha » elmenarat el machhoura, oua beha *Aamoud Severi*.

» Alexandrie est bâtie sur le bord de la mer; elle possède un phare fameux et la *colonne de Sévère.* » *Abulfeda, description d'Egypte.*

(2) L'empereur Sévere se rendit dans la ville d'Alexandrie. Il accorda un sénat à ses habitans, qui, jusqu'alors soumis à l'autorité d'un seul magistrat Romain, avoient vécu sans Conseil National comme sous les Ptolémées, où la volonté du prince étoit leur loi. Sévere ne borna pas là ses bienfaits, il changea plusieurs lois en leur faveur. *Spartien, ch. 17, vie de l'empereur Sévère.*

des ruines d'Antinoë, bâtie par Adrien; une magnifique colonne dont l'inscription, encore subsistante, la dédie à Alexandre Sévère.

A une demi-lieue au midi de la ville, on descend dans des catacombes, ancien asyle des morts. Des allées tortueuses conduisent à des grottes souterraines où ils étoient déposés. Le fauxbourg de Nécropoli (1), s'étendoit jusques-là. En avançant du côté de la mer, on trouve un grand bassin creusé dans le rocher, qui borde le rivage : sur les côtés de ce bassin, on a taillé au ciseau deux jolies salles, avec des bancs qui les traversent. Un canal fait en zig zag, afin que le sable s'arrête dans les détours, y conduit l'eau de la mer : elle y vient pure et transparente comme le crystal. J'y ai pris le bain. Assis sur le banc de pierre, on a de l'eau un peu au-dessus de la ceinture. Les pieds reposent mollement sur un sable fin. On entend les vagues bruire contre le rocher, et frémir dans le canal. Le flot entre, vous soulève, se retire, et en rentrant et sortant tour-à-tour, apporte une eau toujours nou-

(1) *La ville des morts.* On y voyoit des jardins, des temples, et de superbes mausolées.

velle, et une fraîcheur délicieuse, sous un ciel embrâsé. On appelle vulgairement ce lieu, le *bain de Cléopâtre*. Des ruines annoncent qu'autrefois il étoit orné.

Je ne puis, Monsieur, quitter cette ville sans vous rappeler quelques-uns des faits mémorables, dont elle a été le théâtre. Près de ce monticule, César, incendiant l'arsenal des Alexandrins, brûla une partie de la bibliothèque des Ptolémées. A l'extrémité de ce port, repoussé par les ennemis, il se jeta tout armé dans les flots, et toujours maître de son ame, il prévit que la foule des fuyards feroient couler bas son navire, et en gagna à la nage un autre plus éloigné. Cette présence d'esprit le sauva, car son vaisseau fut englouti avec ceux qui s'y étoient précipités. Là, Cléopâtre, célèbre par sa beauté, ses talens et ses artifices, l'enlaça dans ses filets, enchaîna son indomptable activité; et l'endormant au sein des voluptés, le conduisit à sa suite dans un voyage sur le Nil, quand il auroit dû faire voile pour Rome, dont cette complaisance pouvoit lui fermer à jamais l'entrée. Près de ces colonnes, tristes débris du gymnase, l'orgueilleuse Reine d'Egypte, assise sur un trône d'or, reçut aux yeux de l'univers le titre d'épouse

d'Antoine, qui lui sacrifia sa gloire. Ayant perdu dans les plaisirs le temps de vaincre, elle se fit mordre par un vipère; il se perça de son épée, et leur mort offrit un grand exemple à la postérité.

Le Musée, dont ces décombres m'annoncent l'emplacement, fut l'asyle des sciences. Appien, Hérodien, Euclide, Origène, Philon, et une foule d'autres savans, les y cultivèrent. Maintenant l'ignorance et la barbarie ont couvert la patrie des beaux arts. Il faudroit une grande révolution pour leur rendre la vie.

Cette lettre, Monsieur, est fort longue; je n'y joindrai point des observations sur les mœurs et le commerce des Alexandrins. Ces détails auront leur tour. Je me hâte de quitter une ville où l'on vit au milieu des ruines, où tous les objets inspirent la tristesse, où les habitans sont un mélange de Mores et de Turcs que des crimes ont chassé de leur patrie, où les Arabes Bedouins viennent vous dépouiller en plein jour, où enfin toute la nature morte pendant onze mois de l'année, ne se pare un instant de verdure que pour causer de longs regrets.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE III.

A. M. L. M.

A Rosette, le

LES voyageurs, Monsieur, qui vont d'Alexandrie à Rosette par terre, laissent à droite le canal de Faoüé, passent près des débris du grand Cirque, et rencontrent sur leur gauche les ruines de Nicopolis. Ce fauxbourg avoit été embelli par Auguste, après la victoire qu'il y remporta sur Antoine. Durant l'espace de deux lieues, ce ne sont que monceaux de décombres qui couvrent des restes précieux d'antiquité. On côtoie ensuite le rivage de la mer. La vue s'étend d'un côté sur les flots, et de l'autre sur des campagnes sablonneuses. Des dattiers épars çà et là, interrompent la triste uniformité de ces plaines arides. L'hiver, les Arabes Bedouins y font paître leurs troupeaux. L'été, ils y ramassent la soude (1) en monceaux, la brûlent, et en

(1) La soude est une plante rampante qui croît dans les sables.

vendent les cendres aux Alexandrins qui la transportent en Sirie et dans l'île de Crète, où elle sert à la fabrication du savon. Ces tribus errantes, au premier bruit d'une révolution en Egypte, montent à cheval, infestent les chemins, et dépouillent les voyageurs. A six lieues d'Alexandrie, on rencontre (1) *la Madié*, où l'on passe un bac. C'est l'extrémité de la branche Canopique. Elle part de Faoüé, traverse le lac de *Behiré*, qui a sept lieues de tour, et se jette dans la mer près *d'Aboukir* (2). Cette bourgade est l'ancienne Canope. Sa distance de six lieues du Phare, sa position sur le bord de la mer, s'accordent parfaitement avec la description que les anciens nous ont donnée de Canope. Pline, qui avoit recueilli les témoignages de l'antiquité, dit qu'autrefois c'étoit une île. L'aspect des lieux le fait croire. Les terres sont si basses aux environs, que la mer en couvroit encore une partie au temps de Strabon (3). La ville, bâtie sur un rocher qui

---

(1) *Madié*, en Arabe signifie passage d'un lac, ou d'un fleuve.

(1) Ce lieu est connu sous le nom de *Bekier* parmi les marins.

(1) Strabon, liv. 17.

forme une belle rade, étoit à l'abri de l'inondation.

(1) Canope reçut son nom du pilote de Ménelas, qui y mourut. On y voyoit encore son tombeau dans le siècle où S. Epiphanes écrivoit. L'agrément de sa situation, son temple de Sérapis, l'industrie de ses prêtres, en firent un des plus fameux pélerinages de l'Egypte. On s'y rendoit en foule des provinces les plus éloignées, et sur-tout d'Alexandrie. La licence présidoit aux fêtes; le plaisir, plus encore que la religion, y conduisoit les adorateurs du Dieu. Les prêtres n'étoient pas moins consultés comme médecins, que comme interprètes de l'oracle. Habiles à rétablir les organes affoiblis de leurs malades par des bains parfumés, à réparer le délabrement de leur estomac par une nourriture adoucissante, pleine de sucs et mêlée d'aromates, à échauffer leur imagination par des peintures voluptueuses, ils parvenoient à rendre des sens à ceux qui les avoient perdus. Ces cures, dont ils attri-

(1) Strabon, liv. 17. Diodore de Sicile. S. Epiphanes, livre 4, ch. 3. Ces témoignages confirment le sentiment d'Homère, qui fait aborder Ménelas en Egypte. *Odyssée, livre 4.*

buoient l'honneur à Sérapis, étoient écrites dans un registre qui éblouissoit les yeux du peuple, et entretenoit leur célébrité. Jamais divinité n'eût plus d'adorateurs; jamais prêtres ne reçurent plus d'offrandes (1). Strabon assure que le canal qui conduit d'Alexandrie à Canope, étoit rempli nuit et jour de bateaux et de pélerins, dont les chants et la danse offroient l'image de la joie folle et de la dernière licence. Aujourd'hui le canal est à sec une partie de l'année, et la ville ruinée ne présente aux regards que des masures,

---

(1) Canope a un temple consacré à Sérapis. On y rend un culte particulier à ce Dieu. Les plus honnêtes gens mêmes y croient..... Des prêtres sont occupés à écrire les guérisons miraculeuses qui s'y opèrent; d'autres, les oracles qui s'y sont rendus. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est l'affluence prodigieuse de peuple qui se rassemble de toutes parts aux fêtes de Sérapis, et qui descend le long du canal d'Alexandrie. Nuit et jour, il est couvert de bateaux remplis d'homme et de femmes qui chantent et dansent avec une extrême licence. *Strabon, liv.* 17.

Ces pélerinages, en usage dès le temps d'Hérodote, subsistent encore de nos jours. Les Païens alloient au temple de Sérapis. Les Turcs vont au tombeau de leurs santons; les Cophtes, dans les églises de leurs saints. Les uns et les autres s'y livrent à la joie; et la gravité turque n'a pu abolir ces danses et ces chants pleins de licence qui semblent avoir pris naissance avec les Egyptiens.

et un château garni de quelques pièces de canon pour défendre la rade.

Après avoir passé le bac de la *Madié*, on trouve un caravanserai, seul asyle contre les feux d'un ciel brûlant, pendant une marche de quatorze lieues. Au-delà s'étend une plaine stérile, où l'on n'apperçoit ni arbre, ni buisson, ni verdure. Les yeux y sont fatigués par un torrent de lumière; la peau est brûlée par l'ardeur du soleil. Onze colonnes, placées de distance en distance, servent à diriger le voyageur à travers ce désert, dont le vent fait mouvoir les monticules de sable comme les vagues de l'océan. Malheur à celui qu'un tourbillon du midi surprend au milieu de cette solitude ! s'il n'a pas une tente pour se mettre à l'abri, il est assailli par des flots de poussière embrâsée qui, lui remplissant les yeux et la bouche, lui ôtent la respiration et la vie. Le parti le plus sage est de faire cette route la nuit. On découvre au point du jour les palmiers et les (1) syco-

---

(1) Le sycomore d'Egypte produit une figue qui croît sur le tronc de l'arbre, et non à l'extrémité des rameaux. On la mange, mais elle est un peu sèche. Cet arbre devient fort gros et très-touffu. Rarement il s'élève droit. Ordinairement il se courbe et devient tortueux. Ses branches s'étendant horisontalement et fort loin, donnent un

mores qui couronnent les bords du Nil, et l'on arrive à Rosette, baigné de sueur et de rosée.

Quand après un long séjour, au milieu des ruines et un voyage très-fatiguant, on se trouve dans une ville riante, entourée de bosquets et de verdure, l'ame se dilate, et l'on est plus disposé à jouir de toutes les beautés de la nature. Telle est la situation du voyageur qui vient de quitter Alexandrie pour habiter Rosette. Echappé aux horreurs du désert, il se croit transporté dans un nouvel Eden, où tout offre l'image de l'abondance.

Rosette, appelée *Raschid* par les Arabes, est située sur l'ancienne branche Bolbitine, à laquelle elle a donné son nom. Sa fondation remonte au huitième siècle (1). Les ensable-

---

bel ombrage. Sa feuille est découpée, et son bois, imprégné d'un suc amer, n'est point sujet à la piqûre des insectes. Le sycomore vit plusieurs siècles.

(1) Le père Sicard, Pokoke, Nieburh, et les autres voyageurs, n'ont pas fixé la fondation de Rosette. *Elmacin*, p. 152, nous apprend qu'elle fut bâtie pendant le règne *d'Elmetouakkel,* Calife de Bagdad, vers l'an 870 de notre ère, et sous le pontificat de Cosmat, Patriarche des Jacobites à Alexandrie. M. Maillet ne lui donne que cent ans de fondation, et croit qu'elle remplace Canope. C'est une erreur. Prosper Alpin a commis la même faute.

mens continuels du Nil ne permettant plus aux navires d'arriver jusqu'à Faoüé, on bâtit cette nouvelle ville à l'embouchure du fleuve. Elle en est déjà éloignée de deux lieues. Abulfeda nous apprend qu'elle étoit peu considérable au treizième siècle (1). Deux cents ans après, elle n'avoit pas pris de grands accroissemens. Mais lorsque les Ottomans eurent ajouté l'Egypte à leurs conquêtes, ils négligèrent l'entretien des canaux. Celui de Faoüé ayant cessé d'être navigable, Rosette devint l'entrepôt des marchandises d'Alexandrie et du Caire. Bientôt le commerce la rendit florissante. Aujourd'hui c'est une des plus jolies villes d'Egypte. Elle s'étend sur la rive occidentale du Nil, et a près d'une lieue de long sur un quart de large. On n'y voit point de place remarquable, point de rue parfaitement alignée; mais toutes les maisons, bâties en terrasse, bien percées, bien entretenues, ont un air de propreté et d'élégance qui plaît. Leur intérieur renferme de vastes apparte-

---

(1) *Raschid balidé ala garbi el Nil el garbi and mesabbo fil bahr.* Rosette est une petite ville sur la rive occidentale du canal occidental du Nil, près de son embouchure.

Belon, qui voyageoit en Egypte en 1530, dit que Rosette étoit beaucoup plus petite que Faoüé. Aujourd'hui Rosette est moitié plus grande que cette ville.

mens, où l'air se renouvelle sans cesse par un grand nombre de fenêtres toujours ouvertes. Les jalousies et les toiles claires qu'on y tend arrêtent les rayons du soleil, y entretiennent un jour doux, et tempèrent l'excès des chaleurs. Les seuls édifices publics qui se fassent remarquer, sont les Mosquées accompagnées de hauts minarets, construits avec beaucoup de légèreté et de hardiesse. Ils produisent un effet pittoresque dans une ville, où tous les toîts sont planes, et jettent de la variété dans le tableau. La plûpart des maisons ont la vue du Nil et du Delta; c'est un magnifique spectacle. Le fleuve est toujours couvert de bâtimens, qui montent et descendent à la rame et à la voile. Le tumulte du port, la joie des mariniers, leur musique bruyante, offrent une scène mobile et vivante. Le Delta, cet immense jardin où la terre ne se lasse jamais de produire, présente toute l'année des moissons, des légumes, des fleurs et des fruits. Cette abondante variété satisfait à la fois le cœur et les yeux; il y croît diverses espèces de concombres et des melons délicieux. La figue, l'orange, la banane, la grenade y sont d'un goût exquis. Combien la culture ajouteroit encore à leur excellence, si les Egyptiens savoient greffer !

Au nord de la ville, on trouve des jardins où les citroniers, les orangers, les dattiers, les sycomores, sont plantés au hasard. Ce désordre n'a pas de graces; mais le mélange de ces arbres, leur voûte impénétrable aux rayons du soleil, des fleurs jetées à l'aventure dans ces bosquets, en rendent l'ombrage charmant.

Lorsque l'athmosphère est en feu, que la sueur coule de tous les membres, que l'homme haletant soupire après la fraîcheur comme le malade après la santé, avec quel charme il va respirer sous ces berceaux, au bord du ruisseau qui les arrose! C'est là que le Turc tenant dans ses mains une longue pipe de jasmin garnie d'ambre, se croit transporté dans le jardin des délices que lui promet Mahomet. Froid, tranquille, pensant peu, il fume un jour entier sans ennui. Vivant sans desir, sans ambition, jamais il ne porte un regard curieux sur l'avenir. Cette activité qui nous tourmente, cette activité, l'ame de tous nos talens, lui est inconnue. Content de ce qu'il possède, il n'invente et ne perfectionne rien. Sa vie nous paroît un long sommeil : la nôtre lui semble une continuelle ivresse; mais tandis que nous courons après le bonheur qui nous

échappe, il jouit paisiblement des biens que la nature lui offre, que chaque jour lui présente, sans s'occuper du lendemain.

C'est dans ces jardins, que de jeunes Georgiennes, vendues à l'esclavage par des parens barbares, viennent déposer, avec le voile qui les couvre, la décence qu'elles observent en public. Libres de toute contrainte, elles font exécuter en leur présence des danses lascives, chanter des airs tendres, déclamer des romans, qui sont la peinture naïve de leurs mœurs et de leurs plaisirs. Nées dans un climat tempéré, elles ont reçu de la nature une ame pleine d'énergie, et propre aux passions tumultueuses; transportées en Egypte, le feu des airs, le parfum de la fleur d'orange, les émanations des plantes aromatiques portent la volupté dans tous leurs sens; alors un seul soin les occupe, un seul desir les tourmente, un seul besoin se fait puissamment sentir, et la gêne où elles sont retenues en accroît encore la violence.

Le commerce fait la principale richesse des habitans de Rosette. Le transport des marchandises étrangères au Caire, et des productions de l'Egypte dans le port d'Alexandrie, occupe un grand nombre de mariniers.

Ils

Ils se servent (1) des *scherm*, bateaux légers et à voile latine, qui, n'étant point pontés, sont très-dangereux. Un coup de vent qui survient tout-à-coup, les met sur le côté et les submerge. Le (2) *bogaz* est pour eux un écueil formidable; c'est ainsi qu'on nomme la barre qui se trouve à l'embouchure du Nil. En cet endroit, les eaux du fleuve combattent pour s'ouvrir un passage dans la mer. Lorsque le vent fraîchit, les vagues s'y élèvent comme des montagnes. Il s'y forme des tournans qui engloutissent les bâtimens. Le *bogaz* a peu de profondeur; et dans une lieue d'étendue, il ne se trouve ordinairement qu'une ouverture de quelques toises où les navires puissent passer. Cette ouverture change de place de moment en moment. Nuit et jour un batelier, la sonde à la main, indique aux navigateurs la route qu'il faut tenir; mais souvent tout leur art ne peut maîtriser le vent et les flots; ils manquent le passage, s'ensablent, et dans quelques minutes tout s'abîme dans un tourbillon de flots et de li-

---

(1) *Scherm* signifie la vivacité avec laquelle ces bateaux fendent les ondes. Les Provençaux qui ont corrompu ce mot, les appellent *germ*.

(1) Le mot *bogaz* exprime l'agitation des flots.

mon. Chaque année est marquée par un grand nombre de naufrages. Il en est arrivé plusieurs depuis que j'habite ce pays. Hier, un gros bateau richement chargé périt sur le *bogaz*. Les passagers se jetèrent à l'eau. Un vieillard affoibli par les ans, tenant le mât embrassé, disparut avec lui. Trois jeunes filles, après avoir lutté long-temps contre le courant et les ondes, furent englouties. Deux robustes mariniers arrivèrent à bord. Une femme de trente ans, qui avoit lié avec sa ceinture un enfant qu'elle allaitoit, nageoit avec effort. Le desir de sauver son fils soutenoit son courage. Après une heure de résistance contre la violence des vagues, cette tendre mère alloit périr victime de son amour; les bateliers l'apperçurent, se précipitèrent dans le Nil et volèrent à son secours. Epuisée de fatigues, elle se soutenoit à peine. Ils nagèrent à ses côtés, la soulevèrent et l'amenèrent heureusement au rivage. Ces tristes scènes se renouvellent fréquemment. La barre du Nil est fermée entièrement pendant deux mois de l'année, et le commerce d'Alexandrie est interrompu. Dut-elle devenir impraticable, dussent tous les bâtimens Egyptiens y être submergés, le gouvernement des Ottomans n'ôteroit pas un pouce de terre du canal

de Faoüé pour le rendre navigable. Il laisse tout périr sans jamais rien réparer.

Il me reste, Monsieur, beaucoup de choses à vous dire de Rosette; mais comme je dois prolonger encore mon séjour dans cette ville, j'attendrai que l'observation et la fréquentation des habitans m'aient mis en état de vous envoyer de nouveaux détails. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IV.

A. M. L. M.

Rosette, le

ROSETTE, Monsieur, est une habitation curieuse pour un Européen. Mille objets nouveaux y frappent ses regards. Il se croit transporté dans un autre univers. Les hommes, les productions de la nature, tout est changé. Dans la ville règne un vaste silence qui n'est interrompu par le bruit d'aucun carrosse. Les chameaux y servent de voiture. Les habitans marchent posément sans qu'aucun événement puisse déranger leur gravité. De longues robes tombent jusque sur leurs talons. Leur tête est chargée d'un lourd turban ou ceinte d'un *schale* (1). Ils se coupent les cheveux et laissent croître leur barbe. La ceinture est

(1) Le *schale* est une pièce d'étoffe de soie ou de laine dont ils s'entourent la tête.

commune aux deux sexes. Le citoyen est armé d'un couteau, le soldat d'un damas et de deux pistolets. Les femmes du peuple, dont le vêtement consiste en une ample chemise bleue et un long caleçon, ont le visage couvert d'un morceau de toile percé vis-à-vis des yeux. Celles qui sont riches portent un grand voile blanc, avec un manteau de soie noire qui leur enveloppe tout le corps. On les croiroit en *domino*. Un étranger ose à peine les regarder ; ce seroit un crime de leur adresser la parole. Mais ces masques ne ménagent ni leurs signes ni leurs regards. Comme c'est le seul langage que l'on puisse parler en public, il est ici plus expressif, plus étendu, plus perfectionné qu'en Europe. On sait tout dire sans ouvrir la bouche, et l'on s'entend à merveille.

La campagne diffère autant des environs de Paris, que Rosette diffère d'une ville de France. Une surface immense, sans montagne, sans colline, coupée de canaux innombrables et couverte de moissons ; des sycomores touffus dont le bois indestructible protège la cabane de terre où le laboureur se retire l'hiver, car l'été il dort sous l'ombrage ; des dattiers rassemblés en forêt, ou épars dans la plaine, couronnés au sommet de

grappes énormes, dont le fruit offre un aliment sucré et salutaire; des cassiers, dont les branches flexibles se parent de fleurs jaunes, et portent une silique (1) connue dans la médecine; des orangers, des citroniers que le ciseau n'a point mutilés, et qui, étendant leurs rameaux parfumés, forment des voûtes impénétrables aux rayons du soleil : voilà les principaux arbres que l'on rencontre dans le Delta. L'hiver ne les dépouille point de leurs feuilles. Ils sont parés toute l'année comme au jour du printemps.

La terre est un limon noir dont la fécondité paroît inépuisable. Elle produit sans jamais se reposer. On vient de préparer les rizières. Des bœufs, un bandeau sur les yeux, tournent des roues à chapelets qui versent l'eau dans un bassin, d'où elle se répand sur les champs. On l'y laisse séjourner une semaine. Lorsque la terre en est profondément imbibée, hommes, femmes, enfans, nuds jusqu'à la ceinture, marchent

(1) Cette silique ressemble à un concombre mince et allongé. C'est la casse dont on fait usage dans la médecine. La casse d'Egypte est bien préférable à celle de l'Amérique; mais comme elle est plus chère, les droguistes la négligent. Les Egyptiens se purgent avec la fleur du cassier.

dans la boue où ils s'enfoncent bien avant, et enlèvent sans effort toutes les racines des plantes. Ce travail fini, on arrache le riz (1) haut d'un pied, et on le transplante dans la rizière. Inondé chaque jour, il croît avec une rapidité étonnante. A la fin de juillet, les terrains qui bordent le Nil, et les canaux en sont plantés. On le coupe en novembre. On étend les gerbes sur l'aire. Un homme assis sur une charrette basse, à laquelle deux bœufs sont attelés, et dont les roues sont tranchantes, promène dessus la paille et la hache en morceaux. Le van la sépare du grain. Il est transporté dans des magasins où l'on se sert d'un moulin propre à détacher la pellicule qui l'enveloppe; ainsi préparé, on y mêle du sel, et on le serre dans des (2) *couffes* faites de feuilles de dattier.

Le riz des environs de Rosette est connu sous le nom de *sultani*. C'est une erreur de croire qu'il en vienne à Marseille. Destiné à l'approvisionnement de Constantinople, des défenses rigoureuses en empêchent l'exportation chez l'étranger. C'est à Damiette que

(1) Ce mot vient de l'Arabe *rouz*.

(2) Le mot *couffe* est Arabe. Il sert à désigner les paniers ovales faits de feuilles de dattier où l'on serre le riz.

les Provençaux en vont chercher des chargemens.

Aussi-tôt que le riz est coupé, les cultivateurs arrachent le chaume, donnent un léger labour à la terre, et sèment l'orge qui mûrit en peu de temps. Ceux qui préfèrent le foin, inondent le champ d'où la moisson vient d'être enlevée, et y sèment la luzerne (1). Elle y vient avec tant de promptitude, qu'au bout de vingt jours elle a un pied et demi de haut. Elle croît si serrée, que sa surface paroît une masse solide de verdure. On la fauche trois fois avant la saison propre à transplanter le riz; ainsi, dans l'espace de douze mois, le même champ donne deux moissons, l'une de riz, l'autre d'orge, ou quatre récoltes, l'une de riz et trois de foin. Cette abondance n'arrive que dans le Delta où les terres plus basses que dans la Thébaïde peuvent être arrosées toute l'année par le moyen des canaux et des roues à chapelets qui élèvent l'eau sur les campagnes.

La ville de Rosette a des manufactures de toile. Le lin du pays, long, doux, soyeux,

---

(1) Les Arabes la nomment *barsim;* c'est le seul foin que l'on ait en Egypte.

feroit de très-beau linge, si l'on savoit l'employer; mais les fileuses sont très-peu expertes dans leur art; leur fil fait au fuseau est gros, dur, inégal. Les toiles que l'on blanchit à la rosée, servent pour la table; les autres, teintes en bleu, sont employées à l'habillement du peuple.

Dans mes promenades aux environs de Rosette, je suis allé voir le château que les *Mamloucs* élevèrent pour défendre l'entrée du fleuve; c'est un bâtiment carré, flanqué de quatre tours garnies de canon. Il est situé une lieue au nord de la ville, sur la rive occidentale. Une plate-forme munie d'artillerie lui fait face. Ces deux forts, quoique peu considérables, suffiroient pour arrêter les vaisseaux, si les Turcs savoient faire usage du canon; mais ils n'en ont pas besoin. La nature a pris soin de défendre l'embouchure du Nil, en y élevant une barre dangereuse, l'effroi des navigateurs. Il seroit impossible, même à des barques canonnières, de la franchir, si le batelier du Bogaz ne leur traçoit la route.

On voit au midi de la ville, sur le bord du Nil, une petite éminence du milieu de laquelle s'élève une tour antique enterrée jusqu'à la moitié. Un grand bassin demi-

circulaire, qui est au pied, annonce un port que les sables ont comblé. Il y a quelques années qu'un négociant Turc, ayant fait fouiller au bas de ce monticule, trouva vingt belles colonnes de marbre. Cette découverte fit son malheur. Les Beys crurent qu'il en avoit enlevé des trésors, et le dépouillèrent de ses biens (1). Les savans qui ont voyagé en Egypte, n'ont pas cherché à découvrir quelle ville avoit été bâtie en cet endroit. M. Danville a soupçonné que l'ancienne Bolbitine devoit être à peu de distance de l'emplacement qu'occupe Rosette. Il ne s'est point trompé; car les ruines que je décris, sont à l'extrémité de cette ville, et ne peuvent convenir qu'à Bolbitine, dont parle Etienne de Byzance, et qui donna son nom à l'une des bouches du Nil.

Ce lieu est bien pittoresque; la tour tombant en ruines, est entourée de tombeaux. A l'occident, on voit une plaine déserte dont

(1) MM. Nieburh, Schaw, Pokoke, le père Sicard n'en parlent point. M. Maillet, qui observoit avec exactitude, a remarqué qu'il y avoit eu une ancienne ville en cet endroit, et a cru que ce pouvoit être Canope. Mais la situation de Canope est si parfaitement marquée par Strabon, Pline, Diodore de Sicile, etc. que l'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'Aboukir en occupe la place.

on ne peut sans frémir parcourir des yeux la brûlante étendue. Les rayons innombrables réfléchis des sables blessent la vue, et l'image de la stérilité fait entrer dans l'ame un sentiment de tristesse. Mais en se tournant du côté de l'orient, quel contraste frappant! quel riant tableau! c'est un fleuve majestueux couvert de bateaux; c'est le Delta, où les grâces du printemps, la beauté de l'été, les richesses de l'automne sont rassemblées avec profusion. Aussi loin que les regards peuvent s'étendre, on apperçoit la verdure, les fruits, les moissons. N'est-ce pas là l'image de cet Eden, où le créateur plaça le premier des mortels?

Vous connoissez, Monsieur, les Psylles de l'antiquité, ces célébres mangeurs de serpens, qui se faisoient un jeu de la morsure des vipères et de la crédulité des peuples. Cyrène, ville située à l'occident d'Alexandrie, et dépendante autrefois de l'Egypte, en comptoit beaucoup parmi ses habitans. Vous savez que le lâche Octave, dont la vanité eût voulu attacher Cléopâtre à son char de triomphe, fâché de voir cette femme orgueilleuse lui échapper par la mort, fit sucer par un Psylle la plaie de l'aspic qui l'avoit mordue. La précaution fut inutile; le

poison avoit corrompu la masse du sang : le Psylle ne la rendit point à la vie. Hé bien, Monsieur, ces mangeurs de serpens existent encore de nos jours. Un fait dont j'ai été témoin vous en convaincra.

La semaine dernière, on célébra la fête de *Sīdi Ibrahim* (1). Elle attira un grand concours de peuple à Rosette. Un Turc me permit d'aller chez lui, voir passer la procession. Assis à la fenêtre, j'observois avec attention ce nouveau spectacle. Les différens corps d'artisans défilèrent fort gravement chacun sous sa bannière. L'étendard de Mahomet que l'on portoit en triomphe, attiroit une grande foule. Tous vouloient le toucher, le baiser, se l'appliquer sur les yeux. Ceux qui avoient eu cette faveur, s'en retournoient contents. Le tumulte se renouveloit sans cesse. Venoient ensuite les Cheiks (ce sont les prêtres du pays), coiffés de longs bonnets de cuir en forme de mître. Ils marchoient à pas lents, et chantoient les hymnes du Coran. A quelques pas derrière eux, j'apperçus une troupe de forcenés, les bras nuds,

(1) *Le Seigneur Abraham.* Les Arabes descendus d'Abraham par Ismaël l'ont en grande vénération, et célébrent sa fête tous les ans.

le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpens, qui formoient des replis autour de leur corps, et faisoient des efforts pour s'échapper (1). Ces Psylles les empoignant fortement auprès du cou évitoient leur morsure, et, malgré leurs sifflemens, les déchiroient avec les dents et les mangeoient tout vivans. Le sang couloit de leur bouche impure. D'autres Psylles s'efforçoient de leur arracher leur proie. C'étoient des combats à qui dévoreroit un serpent.

La populace les suivoit avec étonnement, et crioit miracle. Ces gens passent pour des inspirés, possédés d'un esprit qui détruit l'effet de la morsure des serpens. Ce tableau que je vous trace d'après nature, m'a effrayé d'abord, puis il m'a fait réfléchir sur l'homme, cet être étrange pour lequel le poison devient un aliment, cet être crédule, auquel un spectacle renouvelé tous les ans n'ouvre point les yeux, et qui, dans son aveugle ignorance, est prêt d'adorer comme un dieu, son semblable, quand il a l'art de le tromper. Vous

(1) Les Psylles, peuples de la Cyrenaïque, avoient un secret pour se garantir du poison des serpens. *Strabon, liv.* 17. C'étoit peut-être en se nourrissant de leur chair qu'ils détruisoient l'effet de leur morsure.

voyez, Monsieur, que les anciens usages ne se perdent pas dans un pays où la coutume, cette reine impérieuse du monde, a particulièrement son trône et ses autels. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE V.

A. M. L. M.

Rosette, le premier octobre 1777.

Nous voilà, Monsieur, embarqués sur un *Mach*. C'est un gros bateau à deux mats, qui a une jolie chambre et un cabinet tapissés de nattes artistement travaillées. Une tente élevée sur le pont y forme un abri contre les ardeurs du soleil. C'est de ce belvedère, que je vous tracerai les objets qui s'offriront à ma vue. Il est une heure aprés-midi. On léve l'ancre; la voile s'enfle: le vent du nord, qui dans cette saison souffle presque continuellement, nous fait remonter sans peine contre le courant. Nous voguons avec vîtesse, et les vagues blanchissent la proue de notre petit bâtiment. Déjà les hauts minarets de Rosette se perdent dans la nue. A chaque instant, de charmantes perspectives fixent notre attention. Les rives du Nil sont

bordées de roseaux. La plaine est couverte de moissons. Le riz touche au terme de sa maturité, et le vent en agite la surface, comme les ondes de la mer. Le laboureur, occupé à diriger les arrosemens, ouvre ou ferme les digues à sa volonté. Le bœuf tourne la roue bruyante qui élève les eaux. De distance en distance, divers hameaux offrent à nos regards des huttes de terre, quelques maisons de briques durcies au soleil, et une petite mosquée dont le minaret se perd parmi les sommets des arbres. Entourés d'orangers, de palmiers, de sycomores, ils semblent sortir du sein de la verdure. Nous avons passé plusieurs villages, et une île dont la tête est couronnée de melons d'eau; nous en avons fait provision; on ne peut s'en rassasier. Nourris sur un sol fertile, mûris par un soleil brûlant, ils ont une chair fondante et une eau sucrée que les chaleurs font trouver délicieuse. Ce qui ajoute à leur prix, c'est qu'ils sont très-salutaires, et qu'on peut en manger avec excès sans être incommodé. Cette île se trouve entre les villages de *Berimbal* et de *Mehallet el Mir.*

Avant d'arriver à *Dëirout*, joli bourg sur la rive occidentale du Nil, on voit l'ouverture d'un canal, qui va probablement se dé-

charger

charger dans le lac de *Behiré*, par lequel on descendoit à Canope. Le soleil est sur son déclin. Il dore de ses derniers rayons le haut des minarets de Faoüé que nous appercevons dans l'ombre. Nous allons passer la nuit devant cette ville.

A bord le 2 octobre.

FAOUÉ, Monsieur, est bien déchue de son ancienne puissance. Au temps où (1) Belon voyageoit en Egypte, cette ville étoit la plus grande du pays après le Caire. Les Vénitiens y entretenoient un Consul. Les marchandises y remontoient par le canal, qui porte les eaux à Alexandrie. Depuis qu'il n'est plus navigable, Rosette est devenue florissante, et Faoüé a perdu avec son commerce, la source de ses richesses. Je l'ai parcourue avec le Janissaire qui m'accompagne. De grands

---

(1) Belon, comme nous l'avons déja rapporté, voyageoit en Egypte dans le quinzième siècle, environ quinze ans après la conquête des Ottomans. Ce naturaliste estimable a parcouru une grande partie des contrées orientales et a rapporté en France plusieurs plantes nouvelles. C'est à lui que nous devons le chêne vert, qui pendant l'hiver nous conserve une foible image du printemps.

bâtimens qui tombent en ruines, des places remplies de décombres, des maisons de brique mal entretenues, quelques mosquées sans ornemens, un peuple pauvre et peu nombreux, tels sont les tristes restes de la ville célèbre des Milésiens (1). Voisine de Canope, elle a conservé une teinte de ses mœurs corrompues. Les habitans permettent à des filles de joie d'y occuper publiquement un Kan, et ferment les yeux sur leurs déréglemens. Elles viennent assaillir les passans, et exécutent en leur présence des chants et danses en usage dans le pays; rien de plus libertin que leurs chansons. Rien de plus lascif que leurs regards et leurs gestes. Dans les environs de cette ville étoit Naucrate, qui eut aussi les Milésiens pour fondateurs.

A bord, le 3 octobre.

Le vent de nord, toujours favorable à nos vœux, a devancé le crépuscule; les mariniers ont déployé la voile. Nous remontons facilement contre la rapidité des eaux. Nous

---

(1) J'ai dit dans ma première lettre que les Milésiens avoient bâti la ville qui porte actuellement le nom de Faoüé.

avons dépassé plusieurs îles presque submergées, et des hameaux que nous appercevons à travers des massifs de verdure. Nous sommes à cinq milles de Faoüé, devant l'embouchure du canal creusé par Alexandre, et que la négligence des Turcs a laissé combler en partie. En suivant son cours, on trouve à quatre lieues dans les terres la petite ville de *Damanhour*, habitée par des Cophtes et des Mahométans. C'est *l'Hermopolis parva*, désignée dans Ptolémée. Strabon la place sur le fleuve, mais il faut entendre le canal d'Alexandrie. Abulfeda a bien marqué sa situation (1). Les campagnes des environs produisent beaucoup de lin, de bled, d'orge et de coton, qui est une plante annuelle.

A mesure que nous avançons, nous appercevons une multitude de bateaux qui remontent à la voile; d'autres qui descendent et se

---

(1) *Damanhour* est une ville d'Egypte située au sud-est d'Alexandrie, et près du canal qui y porte ses eaux. C'est la capitale du *Behiré*. On la nomme *Damanhour* du désert. *Oua men balad masr Damanhour. Oua hie fi-l-chark, oua-l-genoub. Oua hie caadat elbehiré. Oua leha Kalig Elescanderié. Oua taaref Damanhour el ouachech.* Abulfeda, description de l'Egypte.

On l'a nommée ainsi pour la distinguer de deux villes qui ont le même nom, et parce qu'elle est peu éloignée du désert où sont les lacs de *Natroum*.

laissent entraîner au courant. Les mariniers y font entendre leur musique grossière et bruyante. Ils marient leurs voix rauques au son du tambour de basque, et de la flûte sauvage formée de roseaux. Ces concerts ne charment pas l'oreille; mais la joie qui les inspire, passe dans l'âme de ceux qui les entendent. Cependant des troupeaux de bœufs mugissent dans la prairie. Les laboureurs se répandent dans la plaine pour arroser leurs moissons. Les filles descendent du village pour laver leur linge et puiser de l'eau. Toutes font leur toilette. Leurs cruches et leurs vêtemens sont sur le rivage. Elles se frottent le corps avec le limon du Nil, s'y précipitent, et se jouent parmi les ondes. Plusieurs sont venues à la nage autour de notre bateau, en nous criant *ïa sidi at maïdi*: Seigneur, donne-moi un medin (1). Elles nagent avec beaucoup de grace. Leurs cheveux tressés flottent sur leurs épaules. Elles ont la peau fort brune, le teint hâlé; mais la plûpart sont très-bien faites. La facilité avec laquelle elles se soutiennent contre la rapidité du courant, fait voir combien l'exercice donne

(1) Le medin est une petite pièce de cuivre argenté qui vaut six liards.

de force et de souplesse aux personnes les plus délicates (1). Telle la belle Nausicaé, après avoir lavé ses vêtemens, se baignoit avec ses compagnes lorsqu'Ulisse tout nud (2) parut devant elles.

Le vent fraîchit; notre barque fend les flots avec légèreté. Le cours du Nil est très-tortueux, et chaque coude nous offre un nouveau tableau. Ici, c'est un village qui se perd dans l'horison; là, c'est un gros bourg avec une mosquée à côté d'un bois d'orangers. Partout nous découvrons des colombiers de forme pyramidale, où se rassemblent des vols in-

(1) Odyssée, chant sixième.

(2) Ulisse avoit fait naufrage sur la côte des Phéaciens. Accablé de fatigue, il s'étoit couché parmi des buissons sur un lit de feuilles. Nausicaé étoit venue avec ses compagnes laver ses vêtemens au bord de la rivière. Après qu'elles se furent baignées, elles s'amusèrent à lancer des pierres. Une d'elles tomba près d'Ulisse et le réveilla. Il marcha du côté où il entendoit des cris. A la vue d'un homme qui n'avoit pour couvrir sa nudité qu'un rameau d'arbre, toutes les esclaves prirent la fuite. La fille d'Alcinoüs demeura seule. Elle écouta avec dignité le malheureux étranger, le consola, appella ses suivantes, et leur commanda de le laver et de le revêtir d'une tunique et d'un manteau. Le poëte a peint avec un art merveilleux dans Nausicaé, la noblesse d'une personne bien née, qui ne fuit point à l'aspect d'un homme sans vêtement, parce qu'elle est sûre de sa vertu, et que c'est peut-être un malheureux qu'elle peut secourir.

nombrables de pigeons. Nourris dans des plaines fertiles, leur chair est grasse et d'un goût délicat; ils ne coûtent que trois medins le couple. Les Egyptiens fument avec leur fiente les endroits où ils plantent les melons d'eau. La nuit approche. Chacun prépare ses armes. Le Nil est rempli de corsaires qui attaquent les bateaux à la faveur des ténèbres, coupent la tête aux passagers qui ne sont pas sur leurs gardes, et s'emparent de leurs effets. Nous avons jeté l'ancre près d'un hameau. Le patron a rassemblé l'équipage, et leur débite d'un air grave des contes merveilleux. L'auditoire, assis en rond, écoute avec beaucoup d'attention.

A bord, le 4 octobre.

NOUS avons passé la nuit entre une petite île et l'embouchure du canal de Menouf. Il part de la branche de Damiette, et coule dans celle de Rosette, en coupant obliquement le Delta. Il a quinze lieues de long, est fort large, et porte bateau pendant trois mois de l'année. En le remontant, on trouve à quatre lieues de son embouchure l'agréable

ville de *Menouf* (1), capitale de la province de ce nom, et la résidence d'un Bey. Elle est située au milieu de riches campagnes semées de bled, de féves, de *bamier* (2), de *dourra* (3). Des bois de dattiers et de tamarins l'ombragent. Ils sont peuplés d'une multitude de tourterelles, qui, n'entendant jamais le bruit effrayant de la poudre, ne sont pas plus farouches que les colombes domestiques.

Dès l'aurore, le vent de nord avoit enflé nos voiles. Nous voguons entre des îles dont l'herbe est très-haute, et où l'on méne paître les buffles. Un berger assis sur le cou du premier de la troupe, descend dans le fleuve,

---

(1) Le Delta est divisé en deux provinces où résident deux Beys. Menouf est la capitale de la supérieure; et *Mehallé el Kebire* de l'inférieure. La première se nomme *Menoufié*, la seconde *Garbié*.

(2) Le bamier est une plante qui produit une gousse pyramidale, à plusieurs loges, couleur de citron, et remplie de grains musqués. Cuite avec de la viande, cette gousse offre une nourriture saine et d'un goût très-agréable. Les Egyptiens en font grand usage dans leurs ragoûts.

(3) Le dourra ou millet d'Inde, est une plante élevée, à feuille de roseau. Il porte une panicule qui renferme beaucoup de grains dont les laboureurs en font du pain. Tournefort l'appelle, *milium arundinaceum plano alboque semine*. Linnæus, *holcus dora glumis villosis seminibus compressis aristatis*.

fait claquer son fouet, et dirige la marche; tout le troupeau suit à la file, et nage en meuglant vers le lieu du pâturage. Ils vomissent l'onde de leurs larges naseaux. Ces animaux vivent dans le Nil pendant les chaleurs. Ils s'y plongent jusqu'aux épaules, et paissent l'herbe tendre le long de ses bords. Les femelles donnent en abondance un lait gras, avec lequel on fait d'excellent beurre.

Derrière un bois de dattiers et de sycomores, qui bornent notre vue au midi, paroissent les hauts minarets de *Terrâné*. Cette petite ville située sur la rive occidentale du Nil, n'est qu'à huit lieues du monastère de S. Macaire. On y transporte le *natroun*, que l'on tire de deux lacs, et dont les Egyptiens font un grand usage. Quelques milles plus haut on découvre sous l'ombrage des palmiers, le petit port d'Ouardan, (1) où le père Sicard brûla des tas d'anciens manuscrits renfermés dans un colombier, sous prétexte que c'étoient des livres de magie.

(1) Voici le passage du Père Sicard. « On me donna » avis qu'il y avoit dans ce village un colombier rempli » de plusieurs papiers, pleins de caractères magiques, qu'ils » avoient achetés de quelques religieux Cophtes et schis- » matiques. J'en fis sans résistance l'usage que j'en devois » faire, et j'attachai à leur place une croix de Jérusalem.

Ainsi le fanatisme aveugle détruit dans un moment les trésors de plusieurs siècles ! Le soleil a parcouru la moitié de son cours. Nous avons laissé Ouardan à notre droite ; si le vent continue nous serons ce soir à *Boulac*.

Devant tous les villages où nous passons, les enfans des deux sexes s'exercent à la nage. Ils se couvrent le corps de boue, se plongent dans les eaux, remontent sur le rivage, et s'y précipitent de nouveau. Nager est un plaisir dont la nécessité leur eut fait une loi. En effet, toute l'Egypte est coupée de canaux larges et profonds, qui sont pleins d'eau pendant l'inondation. Pour aller d'un village à l'autre, il faut souvent en traverser plusieurs. Alors les hommes, les femmes quittent la chemise et le caleçon, et s'en étant formés un diadême au tour de la tête, passent la rivière à la nage. Ce qui doit surprendre un Européen, c'est que les Egytiennes, qui dans ces circonstances ne conservent qu'un morçeau de toile pour se couvrir, se l'appliquent sur le visage. Un Turc donneroit facilement l'explication de ce phénomène.

» que les Cophtes révèrent avec beaucoup de dévotion ». *Lettres édifiantes*, p. 53. Il paroît qu'il brûla sur le champ ces manuscrits remplis de caractères hiérogliphiques.

Nous arrivons à la pointe du Delta. C'est ici que le Nil se sépare en deux branches. Il a deux mille de large en cet endroit, que les Arabes nomment *batn el bakara*, le ventre de la vache. Nous appercevons pour la première fois les sommets des deux grandes pyramides, qui sont à huit lieues de nous. Le soleil couchant les éclaire de ses derniers rayons. Elles ressemblent à deux pointes de montagnes qui se perdent dans les nues. Salut aux plus anciens monumens qui soient sortis de la main des hommes ! Leur vue inspire un respect religieux. Combien de générations ont disparu de la terre depuis que ces masses énormes reposent sur le pied de la montagne où elles sont assises ! La nuit les a enveloppées de son ombre. Nos mariniers près du terme de leur navigation font retentir l'air de leurs cris d'alégresse. Ils ont allumé le fanal qui doit nous empêcher d'être heurtés et peut-être coulés à fond par les bateaux innombrables qui montent et descendent. Tous ont des feux, et nous naviguons au milieu d'une illumination dont les aspects varient à chaque instant. Il est onze heures du soir. Nous jetons l'ancre devant *Boulac*, le port du grand Caire.

LETTRE VI.

A. M. L. M.

DEPUIS neuf mois, Monsieur, j'habite le grand Caire, cette immense Cité, où les Européens rampent dans la poussière, et où le nom de Franc (1) est un opprobre. Le fanatisme de la religion Mahométane y triomphe. C'est-là que le Musulman, rongé d'ignorance, se croit l'être le plus sublime de l'univers, et s'attribue avec une secrète complaisance, ces paroles (2). Cet oracle qui ne

(1) L'injure la plus grave que les Egyptiens puissent dire à quelqu'un est de l'appeller *franc;* c'est la dénomination générale sous laquelle ils désignent les Européens.

(2) *Vous êtes le peuple le plus excellent de l'univers. Vous commandez l'équité, vous défendez le crime, vous croyez en Dieu*, etc. Le Coran, chap. 3, verset 106, et ces autres.

Certainement les Chrétiens, les Juifs incrédules, et les idolâtres sont les plus pervers des hommes, mais les croyans qui pratiquent la vertu sont ce que le ciel a créé de plus parfait. Le Coran, ch. 98, versets 5 et 6.

trouve point d'incrédule, entretient leur orgueil. En conséquence, ils foulent aux pieds tous ceux qui n'ont pas leur croyance. Pour n'être pas insulté par la populace, et pour remplir le but de mon voyage, j'ai pris l'air et les habits d'un Turc. Mon teint brûlé par le soleil est devenu Egyptien. Un schâle couvre ma tête et cache mes cheveux. Une longue moustache ombrage mes joues. Grace à cette métamorphose, et à l'habitude que j'ai de parler l'Arabe, je me promène dans la ville, je parcours les environs, et je vis avec ce peuple étrange. Souvent la curiosité m'entraîne plus loin que n'exige la prudence; mais la voix de la raison est foible, quand une passion impérieuse commande. C'est à ce désir de voir que vous devez des détails qui auront au moins le mérite de la vérité.

Le grand Caire est une ville moderne. Les historiens Orientaux constatent ce fait d'une manière qui ne laisse aucun doute. Je rapporterai leurs propres paroles; car lorsqu'on veut traiter un point de leur histoire, eux seuls peuvent donner des lumières certaines.

« (1) L'an 358 de l'hégire, Jauhar, général

---

(1) Elmacin, page 222.

» de Moaz, issu des princes du Kirouan, » vint en Egypte à la tête d'une armée for- » midable, et l'enleva aux Abassides (1). Dès » lors la prière se fit au nom de Fatimites (2). » Le vainqueur ayant besoin d'un lieu pour » établir ses soldats, jetta les fondemens » *d'Elkahera* (3), y fit élever un palais pour » loger l'Empereur, et ordonna aux seigneurs « et aux troupes d'habiter la nouvelle ville. » Quatre ans après, Moaz quitta ses états » de Barbarie, et vint jouir de sa conquête. » Cette année on acheva de bâtir le grand » Caire, et l'empire des Fatimites fut affermi.

» Moaz, dans un mandement qu'il donne

---

(1) Les Califes de Bagdad s'endormant sur le trône furent peu-à-peu dépouillés de leurs vastes Etats, par des gouverneurs, et il ne leur resta d'une puissance qui menaça le monde entier, qu'un titre imposant, et le droit stérile d'être nommés les premiers à la prière dans toutes les mosquées. La conquête de Moaz leur enleva cet honneur, qui ne leur fut rendu que 207 ans après, lorsque *Salah Eddin*, de la famille des Aïoubites, s'empara de l'Egypte.

(2) Les Califes Fatimites tiroient leur origine d'Ali, qui avoit épousé Fatime, fille de Mahomet. L'an 296 de l'hégire, ils fondèrent un royaume sur la côte d'Afrique et ils y régnèrent jusqu'en l'an 567.

(3) C'est la ville que les Européens ont nommé le grand Caire.

» a son fils, rapporte ces mots : L'instant de » la fondation de cette ville a été marqué par » l'ascension de Mars (1), de ce Mars qui » dompte l'univers. C'est à cause de cet ho- » roscope que je lui ai fait donner le nom » d'*Elkahera* (la victorieuse) (2) ».

La fondation du grand Caire ayant été un sujet d'erreur et de dispute parmi les voyageurs (3) et les savans, permettez, Monsieur, qu'au témoignage d'Elmacin, j'ajoute la description d'Abulfeda (4). Cet homme célébre,

---

(1) L'on avoit creusé les fossés qui entouroient la ville, les matériaux étoient préparés pour les remplir, les astronomes observoient avec leurs instrumens le passage de Mars au méridien ; un signal annonça ce moment, et aussitôt on jetta les fondemens d'*Elkahera* au bruit des cris d'alégresse.

(2) Le mot *elkaher* est le nom de la planète de Mars, et signifie en même temps victorieux.

(3) Prosper Alpin dit que le Caire est la ville que les anciens appelloient Memphis. *Voyage d'Egypte*, page 17.

Le père Sicard prétend que le grand Caire fût bâti par *Ebn el Aas*, lieutenant d'Omar. *Lettres édifiantes*, page 466.

Les passages que je cite suffiront pour réfuter ces Ecrivains Européens, dont l'opinion dépourvue de preuves contredit tous les monumens de l'histoire orientale.

(4) » Oua ala janeb el fostat men chamaliha, medinet » elkahera, ahedsha elkolfa elfatemioun Ellazin Zaharou

comme géographe et comme historien, offre des détails intéressans que l'on ne trouveroit point ailleurs.

« A côté de Fostat (1), en tirant vers le » nord, se trouve la ville d'*Elkahera*, qui » eut pour fondateurs les Califes Fatimites. » Ces princes, qui avoient fondé un empire » sur la côte de Barbarie, se rendirent maîtres » de l'Egypte. Le premier qui la conquit, et » qui y régna, fut *Moaz*, fils *d'Elmansor*.... » Il jeta les fondemens du Caire l'an 359 de » l'hégire..... le lieu où on le bâtit étoit un » jardin qui appartenoit au fils de *Toulon* (2),

---

» Belgarb, tom melekou el masr; oua kan aoual men » melek menhom bemasr Moazebn Elmansor..... Oua » akhtat elkahera fi séné tessaa oua khamsin, oua talat » maïat; oua canet elkahera bistanlebe, tailoun, ala elcarb » men medinet melkhom elmaroufé belcataïah; oua samet » elcahera l'eltefaoual ai ickhor men khalef amrha; oua » elkahera leist ala chatt el Nil, belfi charkio; oua el » Fostat ala hafat el Nil, oua hie mahatt, ou acllaa lel- » marakeb oua besabab Zalek sar el Fostat actar rezca, » oua arkas asaara men el kahera ». *Abulfeda*, *description de l'Egypte.*

(1) Fostat est la ville que nous appellons improprement le vieux Caire.

(2) *Toulon*, célèbre gouverneur de l'Egypte, se révolta contre *Abou Elabbas, fils* d'*Elmetouakkel*, le quinzième Calife Abasside, l'an 264 de l'hégire, et se rendit maître du pays. Ses enfans n'y régnèrent que jusqu'en l'an 292. Vaincus

» et qui étoit voisin du quartier royal de » *Cataïah* (1), où il faisoit sa résidence. La » nouvelle ville fut nommée *Elkahera* (la » victorieuse), pour présager les triomphes » qu'elle devoit remporter sur ses ennemis. » Elle n'est pas, comme Fostat, située sur le » Nil, mais un peu à l'Orient du fleuve. Aussi » la position de cette dernière est-elle plus » favorable pour le commerce. Les bateaux y » abordent de toute l'Egypte, et les vivres y » sont à meilleur marché ».

La situation du grand Caire, comme nous l'apprend Abulfeda, et comme l'expérience me le fait connoître tous les jours, n'est point aussi avantageuse que celle de Fostat. Son éloignement du Nil, n'est pas le seul désagrément qn'on y éprouve. La chaîne stérile du Mokattam l'environne du côté de l'Orient. Cette montagne, entièrement dépouillée de

---

par *Mohammed*, général de *Moctefi Bellah*, dix-septième Calife Abasside, ils furent emmenés à Bagdad. *Elmacin*.

(1) *Toulon* avoit bâti au nord de Fostat un fauxbourg si considérable, qu'on lui donna le nom de la ville royale de *Cataïah*. Ce fauxbourg renfermé actuellement dans l'enceinte du grand Caire, renferme encore la magnifique mosquée que ce prince y fit construire, et le palais qu'il habitoit, connu aujourd'hui sous le nom de *Calaa elkabech*.

verdure,

verdure, n'offre aux yeux qu'un sable aride et des pierres calcinées par le soleil. Lorsque le vent de nord ne souffle pas, elle réfléchit sur la ville une chaleur étouffante. On y respire un air embrâsé, et il faut attendre la nuit pour jouir de quelque fraîcheur. Aussi pendant long-temps on n'y voyoit que des jardins, des maisons de plaisance et des cazernes pour loger les troupes. Elle dût son accroissement subit à un évènement que je vous rapporterai avec plaisir, parce qu'il intéresse notre histoire. Les François, sous la conduite du Roi Lusignan, avoient étendu leurs conquêtes dans la Syrie, et porté leurs armes victorieuses jusqu'en Egypte. « L'an 564 » de l'hégire, ils prirent *Belbeis* (1) d'assaut, » passèrent au fil de l'épée une partie des » habitans, et emmenèrent les autres en cap- » tivité. Encouragés par ces succès, ils mar-

(1) « Oua fi séné arba oua settin oua khamsé maïat elfrangi » melekou belbes, oua nahabouha, oua catalou ahelha, oua » esrouhom ; tom sarou men belbes oua nazelou ala elkahera » oua haserouha. Feharac *Schaouar* medinet masr raufan men » en iemlekha elfrangi ; fe baquait elnar tehrokha arbaat oua » khamsin ioum ; oua sanèh *schaouar* elfrangi, ala elf elf » dinar, iehmelha eleihom, fe hamal eleihom maïat elf dinar, » fe salhom en ierhelou an elkahera leicdar ala gema elmal » oua hasalo, fe rahalou. *Abulfeda* ».

» chèrent vers le grand Caire, et s'en empa-
» rèrent. *Schaouar*, Roi d'Egypte, craignant
» que Fostat ne tombât entre leurs mains, y
» mit le feu; les flammes s'étendirent rapide-
» ment, et la ville brûla pendant cinquante-
» quatre jours. Ce foible Prince, ne pouvant
» chasser à force ouverte des ennemis entre-
» prenans, eut recours à la ruse; il leur
» donna cent mille dinars (écus d'or), et leur
» en promit un million, à condition qu'ils se
» retireroient. Ils se retirèrent, et perdirent
» leur conquête et la somme qu'on leur avoit
» promis ».

Le grand Caire s'enrichit du désastre de Fostat. Les malheureux habitans quittèrent des monceaux de cendres pour se réfugier dans la nouvelle ville. Elle prit le surnom glorieux de *Masr*, affecté à la capitale de l'Egypte. Bientôt (1) Salah Eddin y vint établir la dynastie des Aïoubites.

---

(1) Le fameux *Salah Eddin*, qui combattit pendant vingt ans contre les Francs, et qui les chassa presque entièrement des contrées orientales, fut nommé gouverneur de l'Egypte par *Nour Eddin*, l'an 564 de l'hégire. Trois ans après il en devint Roi. Il étendit rapidement ses conquêtes dans la Syrie et la Mésopotamie. Ce prince né à *Tecrit*, place forte située entre Bagdad et Mosul, l'an 533 de l'hégire, mourut à Damas l'an 582.

« (1) L'an 572 de l'hégire, il fit élever » les murs qui environnent le grand Caire, » et le château placé sur le mont Mokattam. » Cette enceinte a de circuit 29,300 coudées » (environ trois lieues). On y travailla jus- » qu'à sa mort (2) ». Ces murs subsistent encore presqu'en leur entier; mais ils sont en beaucoup d'endroits cachés par des décombres et des maisons. On y remarque plusieurs portes d'une architecture simple et majestueuse. Ces édifices et quelques mosquées méritent l'admiration des voyageurs. *Salah Eddin*, protecteur des lettres, fit construire dans le quartier de *Caraffe* une université, et la belle mosquée qui couvre le tombeau de *Schaffey*, fondateur d'une des quatre sectes Sunnites (3). Elle subsiste encore; mais les

---

(1) « Fi hade essené (etnin oua khamsé maïat) amar » salah eddin beinan essour eddiar ala masr elkahera, oua » elkalaat ala elmokattam. Oua dour telk tessaat oua acherin » elf draa, oua talat maïat draa, oua lam izel elaml il a en mat. *Vie de Salah Eddin.*

(2) Ce passage détruit formellement l'opinion du Père Sicard, qui dit que ce château fut bâti par la Reine Sémiramis, et le sentiment de MM. Schaw, Nieburh, et beaucoup d'autres écrivains qui le prennent pour la forteresse de Babylone, fondée en Egypte par les Perses.

(3) Les sectes Sunnites, appelées orthodoxes par les Maho-

bâtimens de l'université tombent en ruines. L'académie, *Djamèh Elashar* (la mosquée des fleurs) l'a remplacée. Les sciences et les arts y ont fleuri jusqu'au moment où les Turcs se sont emparés de l'Egypte. Cette époque a été leur tombeau. Ennemis de toutes les connoissances humaines, ils les ont éteintes dans toute l'étendue de leur empire.

Les seules qu'on y cultive de nos jours sont la théologie, dont les innombrables commentateurs du Coran ont fait un chaos ténébreux ; la grammaire, nécessaire pour lire correctement ce livre qui renferme leur religion et le code de leurs lois ; et l'astrologie, science inséparable d'une nation ignorante.

Le grand Caire a été, jusqu'au quinzième siècle, une des plus riches et des plus florissantes capitales du monde. C'étoit l'entrepôt de l'Europe et de l'Asie. Son commerce s'étendoit du détroit de Gibraltar, au fond de l'Inde. La découverte du cap de Bonne-Espérance, et la conquête des Ottomans, lui ont enlevé une grande partie de son éclat et de son opulence. Cependant, quoique plusieurs des canaux qui y portoient les trésors

---

métans, sont celles de *Schafeï*, d'*Hanefi*, d'*Hanbali*, et de *Maloki*.

de l'Orient et de l'Occident soient fermés, quoique cette ville gémisse sous le joug d'un Pacha et de vingt-quatre beys, sa situation admirable et la fécondité du sol de l'Egypte lui procurent tant d'avantages, que dans une enceinte de trois lieues, elle renferme encore un peuple immense et de grandes richesses. J'espère, Monsieur, que ces faits historiques serviront à fixer d'une manière certaine, l'origine du grand Caire. Avant d'entrer dans les détails particuliers, il me paroît convenable de vous faire connoître *Fostat*, dont je vous ai beaucoup parlé. Ce sera l'objet de ma première lettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VII.

A. M. L. M.

La ville de Fostat, Monsieur, nommée vulgairement *le vieux Caire*, a été l'objet de grandes discussions parmi les savans (1) qui ont écrit sur l'Egypte. La plûpart en ayant

(1) M. Maillet prétend que c'étoit dans la ville de Fostat que les Gouverneurs d'Egypte, pour les Empereurs de Constantinople, faisoient leur résidence, lors qu'*Amrou*, fils d'*El Aas* l'emporta après un long siège. *Description de l'Egypte, tom. premier*, *p.* 194. C'est une erreur.

M. Schaw, qui rapporte le sentiment du Géographe de Nubie, dit : « La ville de Fostat est précisément la même » qu'on appelle *Masr*, nom qu'elle a pris de *Misram*, fils » de Cham, fils de Noé, à qui soit paix : car c'est lui qui » en a été le premier fondateur ». *Observations géographiques sur la Syrie et l'Egypte, p.* 24 *à la note.* Ce sentiment est loin de la vérité.

Le Père Sicard, qui cite Flavien Joseph, rapporte ces mots : » Le vieux Caire étoit l'ancienne Lété. Cambyse établit dans » cette ville les Babyloniens, qui demeurèrent en Egypte après » qu'elle eut été conquise ». *Lettres édifiantes, page* 473. » Le vieux Caire n'étoit pas fondé du temps de Flavien Joseph, comme l'histoire en fait foi, mais la forteresse de Babylone, située près du lieu où cette ville fut bâtie, subsistoit.

cherché l'origine dans les Auteurs grecs et latins, se sont trompés. S'ils avoient ouvert les annales de l'histoire d'Orient, ils auroient trouvé la vérité qu'ils cherchoient, et une foule d'erreurs ne se seroient pas glissées dans leurs descriptions. Je suivrai le plan que je me suis tracé, et au lieu de mon opinion, je vous rapporterai des faits.

(1) La vingtième année de l'hégire, *Amrou*, » fils *d'Elaas*, bâtit *Masr Fostat*, au lieu » même où il avoit dressé son camp, avant » d'aller assiéger Alexandrie. Sa tente étoit » demeurée en cet endroit, parce qu'il ne » voulut pas détruire le nid d'une colombe » qui y avoit déposé ses petits. Le général au » retour de sa conquête, y jetta les fondemens » de la ville à laquelle il donna le nom de » *Fostat*, (qui en Arabe signifie tente) ».

Ce passage marque avec précision la fondation de *Fostat*. Les Gouverneurs envoyés par les Califes, y fixèrent leur résidence. Elle prit le surnom de *Masr* (2), que Memphis portoit avant elle, et que les Arabes ont tou-

---

(1) Elmacin, histoire des Arabes.

(2) Les Arabes prétendent que *Misram*, fils de *Cham*, vint s'établir en Egypte. En conséquence ils nomment ce pays *Masr*, et donnent le même nom à la ville qui en est capitale.

jours donné à la capitale d'Egypte. Sa situation sur le bord du Nil, et près d'un canal qui communiquoit avec la mer rouge, la rendit en peu de temps florissante. Elle avoit environ deux lieues de circuit lorsque, 500 ans après sa fondation, *Schaouar* (1) la livra aux flammes pour la soustraire à la domination des François. Cette époque fut le terme de sa puissance. Elle perdit avec ses habitans, son commerce et ses richesses. Ce fut alors que le grand Caire devenu le séjour des Seigneurs et des Rois, reçut le nom glorieux de *Masr*, et que *Fostat* y ajouta celui *d'Elatik*, qui signifie *l'Ancien*. Elle le porte encore de nos jours (2).

Le savant *Abulfeda* ajoute à la description *d'Elmacin*, des circonstances qui jettent un grand jour sur l'histoire. « *Amrou*, fils *d'Elaas*, » après avoir conquis l'Egypte, jeta les fon-

(1) Voyez la lettre précédente.

(2) Jamais les historiens orientaux n'ont donné à Fostat le nom de *Cahera* (Caire.) Ils l'ont appellée d'abord *Fostat*, ensuite, *Fostat Masr*, et depuis sa décadence, *Masr Elatik*. Ce sont les marchands Vénitiens qui l'ont nommée le *vieux Caire*, et les voyageurs ont répété cette dénomination impropre.

« Oua Fostat mediné mahedta benaha amrou ebn elaas,

» demens de Fostat sous le Califat *d'Omar.*
» Près de l'emplacement où il la bâtit, se trou-
» voit un château d'une construction antique,
» nommé le *château de lumières.* La mos-
» quée d'Omar, élevée à peu de distance du
» lieu où le général avoit placé sa tente, étoit
» renfermée dans l'enceinte de la ville. *Fostat*
» *Masr* a été le siège de l'Empire d'Egypte,
» jusqu'au moment où *Ebn Toulon* construi-
» sit au nord de ses murs, le fauxbourg de
» *Cataïah.* Il s'y retira avec son armée, et y
» fonda le célèbre temple (1) qui porte son
» nom ».

L'enceinte du château dont parle Abulfeda, subsiste encore de nos jours; c'est un carré-long, entouré de murs épais, dont la vetusté frappe les yeux. Il est situé à l'est de Fostat, sur le penchant du mont Mokattam : des Chrétiens

---

» lamma fatah diar masr fi khalafet Omar. Oua can fi mauda
» el Fostat Casr men bena elaouail ïeal lo casr elchamah,
» fe can Fostat amrou be janeb el jamèh elmarouf bejamèh
» Omar be masr. Oua lam tezel masr, oua hié Fostat courch
» lelmemleké eddiar elmasriat hetta taula ahmed ebn Toulon.
« Oua bena lo oua l'asquero elcataïah fi chemali masr. Oua
» bena and *elcataïah* djamèh elmarouf be djamèh Tailoun ».
Abulfeda, description de l'Egypte, p. 33.

(1) J'ai parlé de ce temple dans la lettre précédente ; c'est une des plus belles mosquées du grand Caire.

en habitent les ruines. Les Grecs et les Copthes y ont des Eglises. Plusieurs arches anciennes, encore subsistantes dans l'intervalle qui le sépare du fleuve, d'autres à moitié détruites, et un bâtiment de forme hexagone, élevé sur le bord du Nil, annoncent les débris de l'aqueduc qui y portoit les eaux. Voilà, Monsieur, la forteresse de Babylone, objet des recherches et des erreurs d'un grand nombre de savans. Elle fut fondée par les Perses, lorsqu'ils ravagèrent l'Egypte sous Cambyse, ou comme le veulent d'autres écrivains, lorsque Semiramis visita ce pays, à la tête d'une armée formidable. (1) Strabon l'a décrite de manière à la faire reconnoître. Les Perses, adorateurs du soleil, y entretenoient un feu perpétuel, c'est ce qui lui a fait donner par les Arabes le nom de *château de lumières* (2).

(1) En remontant le Nil au-dessus d'Héliopolis (actuellement la Matarée, située à deux lieues du grand Caire), on trouve le château de Babylone; fortifié par l'art et la nature. Il fut construit par quelques Babyloniens, qui s'y retirèrent avec l'agrément du Souverain. Les Romains y tiennent en garnison une des trois légions qui gardent l'Egypte. Depuis cette forteresse, la montagne s'abaisse insensiblement jusqu'au bord du Nil. Cent cinquante esclaves sont occupés continuellement à y élever les eaux par le moyen de roues et d'un aqueduc. *Strabon*, l. 17.

(2) M. Nieburh a figuré ce carré-long dans son plan du

Masr el Atik n'a plus qu'une demi-lieue d'étendue ; mais elle est encore fort peuplée et assez commerçante. C'est le port où abordent les bateaux de la haute Egypte ; c'est delà qu'ils partent pour remonter dans le Saïd (1). Les Copthes y sont en grand nombre, et y possèdent plusieurs Eglises. La plus considérable est celle de S. Macaire, où leur Patriarche se fait installer. L'Eglise de Sergius renferme une grotte que les Chrétiens ont en grande vénération. Ils prétendent que la sainte famille fuyant la persécution d'Hérode, se retira dans cet endroit. J'ai vu l'histoire de cette fuite peinte sur la porte d'un riche, où l'on dit la messe. Le costume Oriental est parfaitement observé dans ce tableau, et la tête de la vierge est assez bonne. La vérité du costume trop négligée par les peintres modernes détruit souvent l'effet de leurs plus belles compositions.

On trouve à l'entrée du vieux Caire, un bâtiment de forme hexagone, dont chaque

---

Caire ; mais il la pris pour une citadelle, qu'il suppose gratuitement avoir été construite par les Arabes.

(1) Les Arabes appellent *Saïd* l'Egypte supérieure, qui commence au-dessus de Masr Fostat, et se termine près d'*Assouan* autrefois *Sienne*.

face a quatre-vingts pieds de large et cent de hauteur. Une rampe, dont la pente est fort douce, permet aux bœufs d'y monter. Ils y font tourner une roue qui élève l'eau au sommet. Cinq bassins la reçoivent et la versent dans un aqueduc, soutenu par trois cents arches, qui la conduit dans un réservoir. Là, d'autres bœufs la font monter, par le moyen de nouvelles roues, au palais du Pacha. Cet édifice est l'ouvrage des Arabes. Ils l'ont construit sur le plan de celui que décrit Strabon, et dont on voit les débris entre la citadelle de Babylone et le Nil. Toute la différence est, que les Mahométans emploient le travail des bœufs, au lieu de celui des hommes.

Les environs de *Masr Elatik*, sont couverts de ruines qui marquent son ancienne étendue, et qui, au défaut de monumens historiques, suffiroient pour attester qu'elle est moderne. En effet, elles n'ont point ce caractère de majesté que les Egyptiens imprimoient à leurs édifices, et dont le temps ne pouvoit effacer l'empreinte. L'on ne découvre parmi des monceaux de décombres, ni sphinx, ni colonne, ni obélisque. Dans l'intérieur de la ville, des murailles épaisses entourent une grande place où l'on expose les bleds de la Thébaïde, destinés à l'entretien des troupes,

On appelle cette enceinte, *les greniers de Joseph.* Ce nom en a imposé à quelques voyageurs, qui l'ont prise sans examen pour l'ouvrage du fils de Jacob ; mais ce monument n'a rien qui se ressente de l'antiquité, et l'histoire nous apprend qu'il fut construit par les Rois Mamloucs. C'est à Memphis, séjour des Pharaons, que Joseph, intendant des grains de l'Egypte, établit ses magasins.

A l'extrêmité de *Masr Elatik*, tout près du château d'eau, commence le *Khalig* (1) qui traverse le grand Caire, et que l'on ouvre tous les ans avec beaucoup de solemnité. Presque tous les Ecrivains modernes en ont attribué la construction à l'Empereur Trajan (2), fondés sur ce passage de Ptolémée, *entre Heliopolis et Babylone coule*

---

(1) Les Arabes appellent *khalig* tous les canaux qui ont été creusés de main d'homme.

(2) M. Schaw l'appelle le canal de Trajan. *Observations géographiques sur la Syrie et sur l'Egypte*, p. 27.

M. Pokoke dit : « Vis-à-vis le réservoir d'eau qui est sur le » Nil, est le canal qui conduit au Caire, qui me paroît être le » même que Trajan fit percer ». *Description de l'Egypte, tome premier.*

Le Père Sicard, rencherissant sur les autres dit : « C'est ce canal que Ptolémée nomme *amnis trajanus* ; Quinte-Curce, *Oxius*, et les Arabes, *merakemi. Lettres édifiantes*, p. 470.

le fleuve Trajan ; mais cet Empereur n'a point fait couper de canal en Egypte; c'est à son successeur qui bâtit la ville d'Antinoë, que l'on doit attribuer un ouvrage de cette espèce. Le canal que désigne Ptolémée commence une lieue et demie au-dessous du vieux Caire et passe près d'Heliopolis ; c'est celui-là que (1) *Macrizi* appelle avec raison *le Khalig d'Adrien César.*

L'origine du canal qui s'ouvre devant *Masr Elatik*, est trop bien décrite par *Elmacin*, pour que ceux qui consultent l'histoire orientale puissent le confondre avec celui d'Adrien. Amrou ayant annoncé la prise d'Alexandrie à Omar, et envoyé des chameaux chargés de bleds à Medine, où la famine exerçoit ses ravages, le Calife le félicita de ses succès, et ajouta ces mots (2) : « Coupez » un *Khalig* par lequel on puisse transporter » les productions de l'Egypte dans la mer » de *Colzoum* (3), et delà au port de Me- » dine. Amrou exécuta cette grande entre- » prise, et creusa le *Khalig* auquel on donna

---

(1) Macrizi, histoire de l'Egypte.

(2) Elmacin, histoire des Arabes.

(3) Colzoum est le nom que les Arabes donnent à la mer

» le nom de (1) *Fleuve du Prince des Fi-
» dèles*. Les bateaux partant de Fostat, portèrent dans la mer de Colzoum les denrées » de l'Egypte. ». Telle est, Monsieur, l'origine de ce fameux canal que les voyageurs se répétant l'un l'autre ont appelé *Amnis Trajanus*. Il s'ouvre près de Fostat, traverse le grand Caire dans sa longueur, remplit les lacs de cette ville, et va se perdre quatre lieues au-delà dans la *Birque* (2) des pélerins de la Mecque. Les divers Princes qui ont successivement occupé le trône d'Egypte, et dont plusieurs étoient ennemis des Califes, l'ont laissé combler. Il ne porte plus ses eaux à la mer rouge; mais comme on l'a taillé dans le rocher l'espace de vingt-quatre lieues, on pourroit aisément en ôter le limon et le sable dont il est rempli. En rouvrant cette communication importante avec la mer rouge, le grand Caire deviendroit encore la capitale la plus riche et la plus commerçante du monde.

J'espère, Monsieur, que votre amour pour la vérité me passera ces discussions, parce

---

rouge. Elle le doit à la petite ville de *Colzoum* dont les ruines sont à quelque distance de Suez.

(1) *Khalig el emir el moumenin.*

(2) *Birque* est un mot arabe qui signifie une grande pièce d'eau.

qu'elles servent à éclaircir des points d'histoire couverts de profondes ténèbres. Bientôt l'occasion se présentera de vous offrir des tableaux plus riants. Le pays que j'habite est un autre monde, qui présente chaque jour des scènes nouvelles. Je m'attacherai à les peindre avec fidélité. Vous entendrez parler, vous verrez agir des Turcs; et je vous laisserai la douce satisfaction de l'homme éclairé, le plaisir de juger vous-même.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE VIII.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

Le grand Caire, Monsieur, bâti le long du canal *du Prince des fidèles*, a une lieue et demie du nord au sud, et trois quarts de lieue d'Orient en Occident. Pour en découvrir l'étendue, il faut monter au château construit par *Salah Eddin*, sur le mont *Mokattam* (1). Il domine la ville qui forme à l'entour un immense croissant. Au milieu de cette multitude de maisons qui paroissent entassées dans un espace de trois lieues, il est impossible de suivre l'alignement des rues, qui sont étroites et tortueuses. On distingue seulement de grands vides. Ce sont des places qui deviennent lacs pendant la crue du Nil, et jardins le reste

(1) *Mokattam* signifie coupé. Ce rocher s'appelle ainsi, parce qu'il a été séparé par art de la montagne, qui commençant aux cataractes, vient aboutir en cet endroit. Il n'en est éloigné que d'environ cent pas.

de l'année. Au mois de septembre, on s'y promène en bateau, au mois d'avril elles sont couvertes de fleurs et de verdure. Parmi les temples nombreux dont la ville est remplie, quelques-uns s'élèvent comme des citadelles. Telle est la mosquée du sultan Hassan, où les rébelles se retiroient dans le temps de sédition, et du sommet de laquelle ils battoient le château avec du canon. Ce grand édifice, dont la corniche grotesquement sculptée a une saillie considérable, est surmonté d'un vaste dôme. La façade est incrustée de marbres précieux. Actuellement les portes en sont murées, et une garde de Janissaires en défend l'approche.

Dans l'enceinte du grand Caire, on apperçoit près de trois cents mosquées, dont la plûpart ont plusieurs minarets. Ce sont des clochers très-hauts, construits avec beaucoup de légèreté et entourés de galleries. Ils varient agréablement l'uniformité d'une ville dont tous les toîts sont en terrasse. C'est delà que les crieurs publics invitent le peuple à prier aux heures prescrites par la loi (1).

---

(1) C'est-à-dire, au lever de l'aurore, à midi, à trois heures, au coucher du soleil, et environ deux heures après. Le nom de ces prières sont : *Salaat el fegr, el dohr, el asr, el magreb, el âché.*

Environ huit cents voix se font entendre au même instant dans tous les quartiers de la ville, et rappellent à l'homme ses devoirs envers la divinité. Le bruit des cloches est odieux aux Turcs. Ils prétendent qu'il blesse les oreilles, qu'il ne dit rien au cœur, et qu'il n'est fait que pour les bêtes de somme. Ils doivent cette opinion à Mahomet. Ce grand politique voulant que chaque chose eut un but dans sa religion, afin de captiver à la fois l'esprit et les sens, rejetta la trompette dont se servoient les Juifs, et la crecelle en usage parmi les Chrétiens Orientaux. Il pensa que la voix humaine feroit plus d'impression sur l'homme que le son bruyant de l'airain insensible, et se fit apporter du ciel une formule (1) favorable à ses desseins.

Le château du Caire placé sur un rocher escarpé, environné de murs épais soutenus de grosses tours, étoit très-fort avant l'invention de la poudre. Mais comme il est com-

(1) Voici cette formule : Dieu est grand. J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu. J'atteste que Mahomet est son apôtre. Venez à la prière, venez à l'adoration. Dieu est grand, il est unique.

Alla Acbar. Echheden la ila ella allah; eched en Mahammed raçoul allah; haï ala es salat. Haï ala el falah. Allah Acbar. La ila ella allah.

mandé par la montagne voisine, il ne soutiendroit pas pendant deux heures le feu d'une batterie qui y seroit établie. Il a plus d'un quart de lieue de circonférence. On y monte par deux chemins taillés dans le roc, et dont la pente est rapide. Ils conduisent à deux portes confiées à la garde des (1) Assabs et des Janissaires. Les premiers occupent la partie basse de la forteresse, et les autres la citadelle proprement dite. C'est delà qu'avec six mauvaises pièces de canon tournées vers l'appartement du Pacha, ils le forcent à se retirer aussi-tôt que les Beys lui en ont signifié l'ordre.

L'intérieur du château renferme les palais des Sultans d'Egypte presque ensevelis sous leurs ruines. Des dômes renversés, des monceaux de décombres, des dorures et des peintures dont les couleurs ont bravé l'injure des temps, de superbes colonnes de marbre, encore debout, mais la plupart sans chapiteau; voilà ce qui reste de leur ancienne magnificence. C'est dans une salle de ces édifices ruinés que l'on fabrique le riche tapis que l'*Emir*

(1) Les Assabs et les Janissaires sont des corps de troupes entretenus aux frais du grand Seigneur; mais ils sont vendus aux grands du pays.

Hagg (1) porte tous les ans à la Mecque. On enlève l'ancien dont les pélérins s'arrachent les morceaux pour en faire des reliques, et le nouveau sert à couvrir la *Caaba* ou le temple d'Abraham (2).

Le Pacha habite un grand bâtiment qui n'a rien de remarquable, dont les fenêtres donnent sur la place nommée *Cara Maïdan*. La salle d'audience où le divan se tient trois fois par semaine, est aussi longue, mais moins large que celle du palais à Paris. Elle est teinte du sang des Beys massacrés depuis quelques années par ordre de la Porte. Aujourd'hui ils sont souverains de l'Egypte. Le représentant du grand Seigneur n'est qu'un vain fantôme dont ils se jouent. Ils le gardent pour servir leurs desseins, et le renvoient honteusement aussitôt que leur intérêt le demande. Constitué prisonnier dans son propre palais, il ne peut en sortir sans leur permission. C'est à ce point d'humiliation qu'est avilie la dignité du Monarque Ottoman! C'est à ce point

---

(1) Le Bey que l'on charge d'escorter la caravanne qui part tous les ans du grand Caire pour se rendre à la Mecque, prend le nom d'*Emir Hagg*, prince de la Caravanne.

(2) Voyez l'abrégé de la vie de Mahomet, p. 4.

de foiblesse qu'est réduit un Empire qui menaça de donner des fers à l'Europe !

A l'extrémité de *Cara Maïdan* est l'hôtel de la monnoie, où l'on fabrique une prodigieuse quantité de médins et de sequins (1), qui sont frappés au coin du *Cheik Elbeled* (2). J'ai visité plusieurs fois ces travaux. Les sequins sont faits avec la poudre d'or que fournit la caravanne d'Abissinie. L'intendant de la monnoie m'a assuré qu'elle en apportoit pour plus de quatre millions chaque année.

Un des monumens les plus curieux que l'on admire dans le château, est le puits de Joseph (3) taillé dans le roc. Il a deux cents quatre-vingts pieds de profondeur sur quarante-deux de circonférence. Deux coupes

---

(1) Le sequin est une pièce d'or qui vaut environ sept livres dix sols.

(2) Le Bey le plus puissant du grand Caire prend le nom de *Cheik Elbeled*, Gouverneur du pays, et s'arroge le droit de battre monnoie.

(3) M. Pokoke dit qu'un Visir nommé Joseph creusa ce puits il y a environ 700 ans, par ordre du sultan *Mahammed*, fils de *Calaoun* : les Egyptiens assurent que c'est à *Salah Eddin* qu'on en doit la construction ; ce qui est certain, c'est qu'il est l'ouvrage des Arabes, et non des Babyloniens, comme l'a prétendu le père Sicard.

qui ne sont pas perpendiculaires l'une à l'autre, le composent. Un escalier, dont la pente est extrêmement douce, règne à l'entour. La cloison qui le sépare du puits est formée d'une portion du rocher à laquelle on n'a laissé que six pouces d'épaisseur. Des fenêtres qui y sont pratiquées de distance en distance éclairent cette rampe; mais comme elles sont petites, et que le jour vient de fort loin, on est obligé d'allumer des bougies pour se conduire. Arrivé au bas de la première coupe, on trouve une esplanade avec un bassin. C'est-là que des bœufs tournent la roue qui fait monter l'eau du fond du premier puits. D'autres bœufs placés en haut l'y élèvent de ce réservoir par le même mécanisme Cette eau vient du Nil, et comme elle filtre à travers un sable imprégné de sel et de nitre, elle est saumâtre.

Le quartier des Janissaires offre les ruines du palais de Salah Eddin. On y voit le divan de Joseph (1) dont le dôme et une partie des murs sont tombés. Il y reste encore

(1) *Salah Eddin* s'appelloit *Joseph*, fils d'*Aïoub*. Ses autres noms sont des titres glorieux que les Mahométans lui donnèrent à cause de ses victoires sur les Princes Chrétiens qu'il chassa de la Syrie.

debout trente colonnes de granit rouge, dont le fut, d'une seule pierre, a près de quarante-cinq pieds de haut. La diversité de leur grosseur et des ornemens sculptés autour du chapiteau, annonce qu'elles ont été tirées d'anciens monumens. A quelque distance de ces belles colonnes, on trouve un belvedère charmant. C'est un sallon situé dans l'endroit le plus élevé de la citadelle, d'où la vue se promène sur un immense horison. On découvre l'étendue du grand Caire, une multitude de mosquées et de minarets. On voit du côté de Boulak de riches campagnes couvertes de moissons, et entrecoupées de bouquets de dattiers. *Masr Fostat* paroît au sud-ouest. On apperçoit au-delà, les plaines du Saïd qui, quand elles sont inondées par le Nil, offrent ça et là des hameaux devenus des îles. Ce tableau est terminé par les pyramides qui, comme des pointes de montagnes, vont se perdre dans les nues. On ne se lasse point de promener ses regards sur tant d'objets variés et imposants. J'ai joui plus d'une fois de ce spectacle. L'air vif qu'on respire dans ce lieu élevé, la fraîcheur qu'on y goûte, ajoute un nouveau charme au plaisir de voir. Assis sur ce riant belvedère on se livre à d'agréables méditations; mais bien-

tôt la mélancolie vient en troubler la douceur. On se dit à soi-même : Ces riches contrées où florissoient autrefois les arts et les sciences, sont occupées par un peuple ignorant et barbare qui les foule aux pieds. Le despotisme écrase de son sceptre de fer le plus beau pays du monde ; il semble que les malheurs des hommes croissent en proportion des efforts que la nature fait pour les rendre heureux. Hier encore ces sentimens pénétrèrent mon ame lorsque, promenant sur l'esplanade du château, je méditois sur le tableau magnifique qui s'offroit à ma vue.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE IX.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

VOUS avez vu, Monsieur, plus d'une fois le nom de *Boulak* dans mes lettres. C'est le port où abordent toutes les marchandises qui viennent de Damiette et d'Alexandrie. Il n'est éloigné que d'une demi-lieue du grand Caire. Cette ville morderne, située sur la rive orientale du Nil, a deux milles de long, mais peu de largeur. Elle renferme de superbes bains publics, et de vastes *okals*; ce sont des bâtimens carrés, construits autour d'une grande cour avec un portique qui soutient une galerie tournante. Le rez-de-chaussée est composé de spacieux magasins. Au-dessus, règne un étage qui contient des appartemens nuds et sans ornemens. Les étrangers habitent ces *okals*, et y déposent leurs marchandises. Une seule porte semblable à celle d'une citadelle, les met à l'abri de toute insulte dans les

temps de révolte. Ces *kans* sont les seules hôtelleries que l'on trouve en Egypte. On est obligé de les meubler et d'y préparer sa nourriture, car, dans ce pays, on ne trouve point un dîner pour de l'argent.

Le long des maisons de Boulak, on voit à l'ancre des milliers de bateaux de toute forme et de toute grandeur. Les uns forts et solides ont deux mats, et sont employés au transport des marchandises. Ils contiennent ordinairement une grande chambre pour les passagers. D'autres, légers et sans pont, ne servent qu'à transporter le peuple d'une rive à l'autre du fleuve. Ceux dont on fait usage dans les voyages d'agrément sont peints, et sculptés avec art. Ils renferment de jolis appartemens que l'on couvre de tapis, et où l'on est à l'abri du soleil. C'est là que couchés mollement sur des coussins, les gens riches vont respirer la fraîcheur qu'entretient sans cesse le courant d'air qui règne sur le Nil. C'est delà qu'on peut admirer à son aise la variété des paysages qu'offrent ses bords toujours verds. Lorsque le vent est favorable on déploie la voile, et ces barques légères semblent voler sur les flots. Quand il est contraire, de robustes rameurs les font voguer avec vitesse. Cléopâtre qui connoissoit le charme

de ces promenades sur l'eau, y entraîna César, et le conduisit jusque dans la haute Egypte. Elle eut l'art de faire oublier au plus actif, au plus grand des capitaines Romains, que la capitale du monde pouvoit encore lui fermer ses portes.

Vis-à-vis de *Boulak* on apperçoit le petit village d'*Enbabé*. Ce sont de misérables hutes de terre arrondies sous l'ombrage des sycomores, contre lesquels elles sont appuyées. Quelques maisons de briques durcies au soleil, et une petite mosquée, se perdent dans l'éloignement, parmi le feuillage des dattiers et des tamarins. L'hiver, les habitans du Caire y vont acheter du beurre excellent; l'été, des melons délicieux.

Une demi-lieue au nord-est de *Boulak* est le vieux château de (1) *Hellé* qui tombe en ruines. C'est-là que les Beys entourés de cortéges brillants, vont recevoir le nouveau Pacha, pour le conduire en pompe à la prison d'où ils viennent de chasser son prédécesseur. Les environs de *Hellé* offrent de spacieux enclos, où les orangers, les citroniers, les grenadiers plantés sans ordre, croissent

(1) Il paroît vraisemblable que ce château a tiré son nom d'Héliopolis, dont il n'est pas éloigné.

fort hauts et fort touffus. Leurs branches entrelacées forment de riants berceaux, au-dessus desquels les sycomores et les palmiers élèvent leur feuillage d'un verd foncé. Des ruisseaux y coulent parmi des touffes de basilic (1) et de rosiers. Je ne puis vous exprimer combien il est doux, lorsque le ciel est embrâsé des feux de la canicule, de respirer un air frais sous ces ombrages enchantés. C'est une volupté qui se sent mieux qu'on ne peut la décrire. L'odeur de la fleur d'orange, mêlée aux suaves émanations des plantes balsamiques, réveille doucement les sens engourdis par la chaleur, et fait couler dans l'ame les plus agréables sensations. Il est dangereux pour un Européen de promener souvent dans ces bosquets, parce qu'ils sont peuplés de courtisannes, et que les Turcs jaloux ne leur pardonneroient pas une foiblesse. On pourroit appliquer à ces barbares ce vers de Virgile :

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes.

Au-delà de ces jardins est le canal dont Macrisi attribue la construction à l'Empereur

---

(1) Le basilic, en Egypte, croît trois fois aussi haut qu'en France, et forme des touffes agréables et odoriférentes.

Adrien, et que Ptolemée nomme *le fleuve Trajan.* Il est presque comblé.

Après avoir parcouru ces lieux de délices, je retournai m'embarquer à *Boulak,* et je remontai le Nil jusqu'à l'île de *Raouda* (1), située entre le vieux Caire et *Gizé.* Dans l'espace d'une lieue, la vue se promène sur d'immenses campagnes semées de bleds, de lin, de fèves, entrecoupées de bouquets de dattiers, et de hameaux répandus dans l'étendue. Avant d'arriver à Gizé, je vis sur la rive gauche du fleuve l'ouverture d'un large canal (2).

Arrivé à la pointe de l'île *Raouda*, j'allai voir le Nilomètre que les Arabes nomment *Mekias* (3); c'est une haute colonne de marbre qui s'élève du milieu d'un bassin, dont le fond est de niveau avec le lit du Nil. Elle est graduée dans toute sa longueur, et divisée en coudées, et en pouces. Un chapiteau Corinthien, sur lequel repose une poutre qui soutient

(1) *Raouda* signifie *des jardins*; on a donné ce nom à l'île, parce qu'elle en contient de charmans.

(2) Je me suis promené plusieurs fois sur ses bords, et j'ai suivi son cours l'espace d'une lieue : il décrit divers sinuosités dans la plaine, et se dirige du côté de la Libye. Il m'a paru que c'étoit un de ceux qui portoient autrefois leurs eaux au lac Maréotis.

(3) *Mekias* signifie *mesure.*

une galerie, la couronne. Lorsque l'inondation commence, les eaux entrent dans le bassin par un conduit; alors des crieurs publics examinent tous les matins la colonne, et publient dans les rues du grand Caire la crue de chaque jour. Quand elle est montée à seize coudées, on coupe avec un grand appareil la digue qui ferme le canal *du Prince des fidèles;* et le Nil coule à travers la ville, au bruit des acclamations de tout un peuple. Je vous décrirai cette fête dans une lettre particulière.

Avant que les Arabes fissent la conquête de l'Egypte, le Nilomètre étoit placé dans le bourg d'*Halouan*, cinq lieues au midi de Fostat, en face de l'ancienne Memphis (1). « L'an quatre-
» vingt-seize de l'hégire, Oçama, Gouverneur
» de cette riche contrée, écrivit à l'Empereur
« *Soliman Abd elmelek* que le Mekias d'*Ha-*
» *louan* (2) avoit été renversé. Le Calife lui
» commanda d'en élever un autre dans l'île
» située entre Fostat et Gizé. Il fut obéi. Cent
» quarante-huit ans après, ce Nilomètre tom-

(1) Elmacin, histoire des Arabes.

(2) Il étoit naturel que le Nilomètre fut placé près de Memphis, qui lors de la conquête des Arabes, étoit la résidence des Gouverneurs de l'Egypte. Peut-être même qu'il y en avoit un de chaque côté du fleuve.

» ba, et l'empereur *Elmetouakkel* en fit poser » un à la même place ». On lui donna le nom de *nouveau Mekias*.

Ce Nilomètre subsiste encore de nos jours. *Nejm Eddin*, fils de *Melek el Adel*, qui mourut à *Mansoure* pendant l'expédition de saint Louis en Egypte, charmé de la beauté de cette situation, fit élever un vaste palais près du *Mekias*, et quitta le séjour du château de *Salah Eddin* pour venir l'habiter. Les esclaves auxquels il en confia la garde furent nommés *Baharites* ou maritimes, et se distinguèrent à la journée de *Mansoure*. Aujourd'hui les appartemens de ce palais sont délabrés, et les murs tombent en ruines; mais le bassin construit avec solidité, et la colonne fortement appuyée, ne paroissent pas, depuis neuf cents ans, avoir souffert des outrages du temps.

S'il faut en croire Murtadi (1), l'année qu'Amrou conquit l'Egypte, le Nil manqua de croître dans la saison accoutumée. Les chefs du peuple vinrent trouver ce conquérant, et le prièrent de leur permettre, suivant l'usage antique, de parer une jeune vierge de riches vêtemens, et de la jetter dans le fleuve. Le

(1) Description des merveilles de l'Egypte.

général

général Mahométan s'y opposa fortement. La crue du Nil ne se fit point pendant les trois mois qui suivent le solstice d'été. Les Egyptiens allarmés vinrent solliciter de nouveau. Il écrivit à Omar et lui rendit compte de cet événement. Le Calife lui répondit: « O Amrou ! » j'approuve votre conduite et la fermeté que » vous avez montrée. La loi Mahométane doit » abolir ces coutumes barbares. Lorsque vous » aurez lu cette lettre, jettez dans le fleuve » le billet qu'elle renferme. Amrou y trouva » ces mots :

» *Au nom de Dieu clément et miséricor-* » *dieux !* Le Seigneur répande sa bénédiction » sur Mahomet et sur sa famille ! *Abd allah* » *Omar*, fils de *Khettab*, Prince des fidèles, » au Nil : Si c'est ta propre vertu qui t'a fait » couler jusqu'à nos jours en Égypte, suspends » ton cours ; mais si c'est par la volonté du » Dieu tout-puissant que tu l'arroses de tes » eaux, nous le supplions de t'ordonner de les » y répandre encore. La paix soit avec le pro- » phète ! Le salut et la bénédiction reposent » sur sa famille !

» Aussitôt, continue l'historien, que ce billet » eut été jetté dans le Nil, les eaux montèrent » de plusieurs coudées ».

Quoique Omar, auquel l'incendie de 400000

volumes ne coûta qu'un dilemme, ait été bien capable d'écrire cette lettre; quoiqu'on y reconnoisse son style; je me garderai, Monsieur, de vous en garantir l'authenticité sur la foi de *Murtadi*, encore moins le miracle qui en fut la suite. Cependant un usage, qui subsiste encore aujourd'hui, me paroît prouver que les Egyptiens ont sacrifié autrefois une jeune Vierge au Dieu du Nil. En effet, sur la digue du *Calig du Prince des fidèles*, ils font actuellement une statue de terre, à laquelle ils donnent la forme d'une fille, et qu'ils nomment *la Fiancée.* Ils la précipitent dans le fleuve avant d'ouvrir le canal. Ne sont-ce pas là les restes de ce culte barbare, que les Ottomans, malgré l'horreur qu'ils ont pour toute espèce d'idolâtrie, n'ont pu abolir entièrement, parce que c'étoit la vieille erreur d'un peuple superstitieux?

Après avoir visité le *Mekias* et les débris du palais de Nejm Eddin, je promenai dans l'île, qui n'est qu'un vaste jardin entouré des eaux du Nil. Des murs épais à hauteur d'appui en défendent les bords contre l'impétuosité du courant. D'un côté l'on apperçoit le vieux Caire, le château d'eau, et des maisons de plaisance qui appartiennent aux Beys. De l'autre, on distingue le joli bourg de Gizé; où

l'on trouve une manufacture de sel ammoniac. Le gouverneur qui y réside s'est arrogé un droit sur les curieux qui vont visiter les pyramides. Je m'avançois insensiblement sous un bois de tamarins, d'orangers et de sycomores, et je jouissois d'une fraîcheur agréable sous leur ombrage épais. Rarement quelques rayons échappés du soleil dardoient dans l'ombre un sillon lumineux, et doroient une petite partie du feuillage; les émanations des fleurs et des plantes embaumoient les airs; une multitude de tourterelles voltigeoient d'un arbre à l'autre sans paroître effrayées de mon approche: l'esprit abandonné aux plus douces rêveries, les sens livrés aux plus flatteuses sensations, je m'enfonçois sans précaution vers l'endroit le plus touffu du bocage; tout-à-coup une voix effrayante me cria: Où vas-tu? Tu es mort si tu fais un pas. C'étoit un esclave qui veilloit à l'entrée d'un bosquet pour qu'aucun téméraire ne vînt troubler des dames qui reposoient sur la verdure. Je retournai en arrière, heureux de n'avoir pas été reconnu pour un Européen. J'ai su depuis que les Beys venoient quelquefois avec leur *harem* (1) dans

(1) On donne ce nom à l'appartement des femmes, mais on s'en sert aussi dans le pays pour désigner les femmes mêmes.

cette île, et qu'un étranger que la curiosité y conduiroit dans ces momens, risqueroit d'avoir la tête coupée sur le champ. Vous voyez, Monsieur, combien il faut être circonspect dans un pays où la moindre indiscrétion peut conduire à la mort.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE X.

Au grand Caire, le

A. M. L. M.

En décrivant les environs de cette ville je ne dois pas oublier, Monsieur, l'ancienne Héliopolis (1), célèbre autrefois par la culture des hautes sciences, et par la grandeur de ses édifices. Les Géographes la placent à quelque distance de la pointe Orientale du Delta. Strabon (2) nous dit qu'elle étoit bâtie sur une longue levée de terre faite de main d'homme, pour la mettre à l'abri de l'inondation. Cette levée couverte de décombres se voit encore à deux lieues au nord-est du grand Caire, et à trois de la division du Nil.

Héliopolis possédoit un temple du Soleil, où l'on nourrissoit dans une enceinte particulière le bœuf sacré. Il y étoit adoré sous le

(1) C'est-à-dire, *la ville du Soleil*.

(2) Liv. 17.

nom de *Mnevis*, de même qu'à Memphis sous celui d'*Apis*. Le peuple crédule le regardoit comme un Dieu. Les Prêtres n'y voyoient qu'un animal infiniment utile à l'agriculture dans un pays où il sert au labourage, et ensuite à l'arrosement des terres pendant (1) six mois de l'année; mais comme cette superstition leur étoit avantageuse, en leur procurant des offrandes, et en les rendant maîtres des oracles, ils mettoient tout en œuvre pour l'entretenir.

Le temple du Soleil n'étoit pas le seul qu'on admirât à Héliopolis. On en remarquoit un autre construit dans l'ancien goût (2) Egyptien, avec des avenues de sphinx et des obélisques superbes dans la principale entrée. Rien n'étoit plus imposant que ces colosses de marbre, et ces hautes aiguilles d'une seule pierre qui précédoient le vestibule des temples. Tandis que l'œil étonné contemploit ces merveilleux ouvrages, l'esprit trouvoit dans

---

(1) Pendant tout le temps que le Nil est bas, les bœufs sont employés à tourner des roues à chapelets, qui élèvent l'eau dans des bassins, d'où elle se répand sur les terres. Aussi ne détruit-on point cet animal précieux en naissant: il est défendu en Egypte de tuer un veau.

(2) Strabon, liv. 17.

les hiéroglyphes dont ils étoient chargés, l'histoire du Dieu qu'on y adoroit, et du Prince qui avoit érigé ces monumens. Les temples d'Héliopolis étoient délabrés sous le règne d'Auguste. Strabon rapporte qu'on y voyoit par-tout empreintes les marques de la fureur de Cambyse qui les avoit dévastés par le fer et le feu. Des quatre obélisques que *Sochis* avoit fait élever dans cette ville, deux furent transportés à Rome (1), un autre a été détruit par les Arabes, et le dernier reste encore debout sur son piédestal. Un bloc de pierre thébaïque parfaitement bien poli le compose. Il a 68 pieds de hauteur sans compter la base, et environ six pieds et demi de largeur sur chaque face. Elles sont couvertes d'hiéroglyphes. Cet obélisque s'est bien conservé, excepté du côté du sud-ouest, où le granit est écaillé jusqu'à une certaine élévation. Ce beau monument, et un sphinx de marbre jaunâtre renversé dans la boue, sont les seuls restes d'Héliopolis.

Cette ville possédoit aussi un collège de Prêtres, que la barbarie de Cambyse n'épargna pas plus que l'asyle de *Mnevis*. C'étoit là

(1) Strabon, liv. 17.

qu'ils observoient depuis plus de mille ans l'état du ciel, et qu'à force de travaux ils étoient parvenus à composer l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours et quelques minutes. Ce seul fait prouve l'étendue de leurs connoissances en astronomie. Plusieurs siècles après, les peuples de l'Europe n'avoient pas encore pu déterminer au juste l'année solaire; et Jules-César qui voulut réformer le calendrier Romain fut obligé de se servir pour ce travail d'un astronome d'Alexandrie.

Ce fut principalement à Héliopolis qu'Hérodote s'instruisit dans les sciences, et les mystères des Egyptiens, qui n'étoient autre chose que des connoissances plus profondes, que leur prudence cachoit aux yeux du peuple en les couvrant du voile de la religion, et en les écrivant avec les caractères hiéroglyphiques dont eux seuls possédoient l'intelligence. Eclairé par les lumières qu'ils lui avoient transmises, et doué du génie de l'observation, ce père de l'histoire fut couronné aux jeux olympiques, et les neuf livres qu'il composa méritèrent de porter le nom des neuf Muses. Cependant, combien de gens qui n'ont point approfondi ses ouvrages, ou qui ne les ont pas même lus, osent les fronder, et l'accuser d'infidélité? Pour moi, suspendant mon jugement

sur le reste de son histoire, je ne puis apprécier que la partie qui traite de l'Egypte, et c'est avec la plus grande satisfaction que j'ai retrouvé dans ce pays les mœurs, les usages qu'il a décrits, avec quelques légères modifications que le changement des dominations et des religions y ont introduit. Quant aux monumens dont il a donné la description, ce qui en reste prouve qu'il n'a pas exagéré, et démontre la possibilité de ce qui n'est plus. La justice m'a forcé de rendre cet hommage à un Historien, qui est comme Homère, le peintre des nations.

Héliopolis n'a pas seulement à se glorifier d'avoir instruit Hérodote; elle peut encore se vanter d'avoir enseigné la philosophie à Platon, (1) qui par la sublimité de sa doctrine mérita le nom de divin. Ce fut aussi dans cette ville qu'Eudoxe passa treize ans à l'école des Prêtres, et devint un des plus fameux astronomes de son temps. Que lui reste-t-il de ses sciences et de ses monumens? Un barbare Persan renversa ses temples; un Arabe fanatique brûla ses livres, et un seul obélisque élevé sur ses ruines dit aux passans: *C'étoit là qu'étoit Héliopolis.*

(1) Strabon, liv. 17.

On voit à quelque distance de la levée où elle étoit bâtie le petit village de la Matarée(1), ainsi nommé parce qu'il a une source d'eau douce. C'est la seule que l'on trouve en Egypte. Il est à croire que la couche de terre à travers laquelle l'eau du Nil filtre dans cette fontaine, est privée du nitre universellement répandu dans ce pays. Une ancienne tradition l'a rendue fameuse. Elle porte que la sainte famille fuyant la persécution d'Hérode, se retira en cet endroit, et que la sainte Vierge baignoit l'enfant Jesus dans cette fontaine; aussi les Chrétiens racontent bien des miracles qui s'y sont opérés. Ils viennent avec grande dévotion boire de son eau pour toutes leurs maladies. Les Mahométans eux-mêmes partagent leur vénération à ce sujet.

Dans ce village étoit un enclos, où un Pacha fit apporter de la Mecque des pieds de baume. On les y cultivoit avec soin, et en les taillant comme la vigne on recevoit ces larmes précieuses connues dans la médecine, et dont les femmes des contrées Orientales se servent avec avantage pour entretenir la fraîcheur de leur

---

(1) Les Arabes le nomment *matarée*, ou bien *ain chams* fontaine du soleil, à cause qu'il est situé près de l'ancienne Héliopolis.

teint, et fortifier leur estomac. Ces arbrisseaux hauts d'un pied et demi, poussent des rameaux minces et des feuilles semblables à la rhue. Belon qui les vit lorsqu'il étoit au grand Caire en compta neuf. Il en dessécha un rameau et vérifia que c'étoit la plante connue sous le nom de xyllobalsamum, que les Caravannes apportent de la Mecque. Il dit que son écorce rougeâtre recouvre une pellicule d'un beau verd. Elle a une saveur qui tient de l'encens, de la feuille de térébenthine, et de la sariette sauvage. Lorsqu'on la froisse entre les doigts elle répand une odeur aromatique approchante de celle du cardamome. Cette plante précieuse s'est perdue en Egypte, où les Pachas restent trop peu de temps pour s'occuper d'autre chose que de leur intérêt. Elle n'existoit plus lorsque M. Maillet étoit consul au grand Caire. Aujourd'hui à peine en a-t-on conservé la mémoire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XI.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

Les bains chauds, Monsieur, connus dès la plus haute antiquité, et célébrés par Homère, le peintre des mœurs de son temps, ont conservé dans l'Egypte leur agrément et leur salubrité. Le besoin d'être propre dans un climat où l'on transpire abondamment les a rendu nécessaires; le bien aise qu'ils procurent en conserve l'usage; Mahomet qui connoissoit leur utilité en a fait un précepte. La plupart des voyageurs les ont décrits superficiellement. L'habitude où je suis d'y aller m'ayant donné le loisir de les examiner avec attention, j'entrerai dans tous les détails propres à vous les faire bien connoître (1).

(1) Je connois les bains des principales villes de l'Egypte; ils sont tous faits sur le même plan, et ils ne diffèrent souvent qu'en grandeur; ainsi, en donnant une description exacte d'un seul, on aura celle de tous les autres.

Le premier appartement que l'on trouve en allant au bain, est une grande salle qui s'élève en forme de rotonde. Elle est ouverte au sommet afin que l'air pur y circule librement. Une large estrade couverte d'un tapis, et divisée en compartimens, règne à l'entour; c'es-t-là que l'on dépose ses vêtemens. Au milieu de l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un bassin récrée agréablement la vue.

Quand on est déshabillé, on se ceint les reins d'une serviette, on prend des sandales, et l'on entre dans une allée étroite où la chaleur commence à se faire sentir. La porte se referme. A vingt pas on en ouvre une seconde, et l'on suit une allée qui forme un angle droit avec la première. La chaleur augmente. Ceux qui craignent de s'exposer subitement à une plus forte dose, s'arrêtent dans une salle de marbre qui précède le bain proprement dit. Ce bain est un appartement spacieux et vouté. Il est pavé et revêtu de marbre. Quatre cabinets l'environnent. La vapeur sans cesse renaissante d'une fontaine et d'un bassin d'eau chaude, s'y mêle aux parfums (1) qu'on y brûle.

---

(1) On ne brûle de parfums que quand les personnes qui sont dans le bain le désirent. Ils se mêlent à la vapeur de l'eau, et produisent un effet très-agréable.

Les personnes qui prennent le bain ne sont point emprisonnées, comme en France, dans une espèce de cuvier, où l'on n'est jamais bien à son aise. Couchées sur un drap étendu, la tête appuyée sur un petit coussin, elles prennent librement toutes les postures qui conviennent. Cependant un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe et pénètre dans tous les pores.

Lorsque l'on a reposé quelque temps, qu'une douce moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur vient, vous presse mollement, vous retourne; et quand les membres sont devenus souples et flexibles, il fait craquer les jointures sans effort. Il masse (1) et semble paîtrir la chair sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, et vous frotte long-temps. Pendant ce travail, il détache du corps du patient tout en nage, des espèces d'écailles, et enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent les pores. La peau devient douce et unie comme le satin. Il vous conduit ensuite dans un cabinet, vous verse sur la tête de l'écume de savon

---

(1) Masser vient du verbe Arabe *mass* qui signifie toucher d'une manière délicate.

parfumé, et se retire. Les anciens faisoient plus d'honneurs à leurs hôtes, et les traitoient d'une manière plus voluptueuse. En effet, pendant que Télémaque étoit à la cour de Nestor (1) » la belle Polycaste, la plus jeune des filles du » roi de Pilos, conduisit le fils d'Ulisse au bain, » le lava de ses propres mains; et après avoir » répandu sur son corps des essences précieu-» ses, le couvrit de riches habits et d'un man-» teau éclatant ». Pisistrate et Télémaque ne furent pas moins bien traités dans le palais de Ménelas (2). « Lorsqu'ils en eurent admiré » les beautés, on les conduisit à des bassins de » marbre où le bain étoit préparé. De belles » esclaves les y lavèrent; et après avoir répandu » sur eux de l'huile parfumée, les revêtirent » de fines tuniques et de superbes pelisses (3) ».

Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin avec deux robinets, l'un pour l'eau

---

(1) Odyssée, chant IIIe.

(2) Odyssée, chant IVe.

(3) J'ai traduit ces mots χλαῖνας οὔλας manteaux velus par ceux de superbes pelisses. Je sais qu'aucun traducteur ne les a rendus ainsi; mais il m'a semblé que le poëte avoit voulu peindre un usage encore subsistant dans l'Orient de se couvrir de pélisses lorsqu'on sort des bains chauds, afin d'empêcher la transpiration de s'arrêter dans un temps où les pores sont extrêmement ouverts.

froide, l'autre pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même. Bientôt le serviteur revient avec une pommade épilatoire (1) qui dans un instant fait tomber le poil aux endroits où on l'applique. Les hommes et les femmes en font un usage général en Egypte.

Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe de linges chauds, et l'on suit le guide à travers les détours qui conduisent à l'appartement extérieur. Ce passage insensible du chaud au froid empêche qu'on n'en soit incommodé (2). Arrivé sur l'estrade on trouve un lit préparé. A peine y est-on couché qu'un enfant vient presser de ses doigts délicats toutes les parties du corps, afin de les sécher parfaitement. On change une seconde fois de linge, et l'enfant rape légèrement avec la pierre

---

(1) Elle est composée avec un minéral nommé *rusma* qui est d'un brun foncé. Les Egyptiens le brûlent légèrement, le paîtrissent avec de l'eau, et y mêlent une moitié de chaux éteinte. Cette pâte grisâtre appliquée sur le poil, le fait tomber dans trois minutes sans que l'on éprouve la plus légère douleur.

(2) Les personnes délicates s'arrêtent quelque temps dans la salle voisine de l'étuve, afin de n'être pas incommodées en paroissant à l'air extérieur. Comme les pores sont extrêmement ouverts, on se tient chaudement tout le jour; et si c'est l'hiver, on garde la maison.

ponce

ponce les calus des pieds. Il apporte la pipe et le café Moka (1).

Sorti d'une étuve où l'on étoit environné d'un brouillard chaud et humide, et où la sueur ruisseloit de tous les membres, transporté dans un appartement spacieux et ouvert à l'air extérieur, la poitrine se dilate et l'on respire avec volupté. Parfaitement massé, et comme régénéré, on sent un bien aise universel. Le sang circule avec facilité et l'on se trouve dégagé d'un poids énorme. On éprouve une souplesse, une légèreté jusqu'alors inconnues. Il semble que l'on vient de naître et que l'on vit pour la première fois. Un sentiment vif de l'existence se répand jusqu'aux extrémités du corps. Tandis qu'il est livré aux plus flatteuses sensations, l'ame qui en a la conscience jouit des plus agréables pensées. L'imagination se promenant sur l'univers qu'elle embellit voit par-tout de riants tableaux, par-tout l'image du bonheur. Si la vie n'est que la succession de nos idées, la rapidité avec laquelle la mémoire les retrace alors, la vigueur

(1) Un bain avec toutes ces préparations me coûtoit trois livres. Les gens du peuple ne font pas tant de façons. Ils vont simplement suer dans l'étuve, se lavent eux-mêmes, et donnent trois ou quatre sols en sortant.

avec laquelle l'esprit en parcourt la chaîne étendue, feroient croire que dans les deux heures du calme délicieux qui suit ces bains, on vit un grand nombre d'années.

Tels sont, Monsieur, ces bains dont les anciens recommandoient si fort l'usage, et dont les Egyptiens font encore leurs délices. C'est-là qu'ils préviennent ou font disparoître les rhumatismes, les catarres, et les maladies de la peau qui ont pour principe le défaut de transpiration. C'est-là qu'ils guérissent radicalement ce mal funeste qui attaque les sources de la génération, et dont le remède est si dangereux en Europe. (1) C'est-là qu'ils se défont du malaise si ordinaire aux autres nations qui n'ont pas autant de soin d'entretenir la propreté de leurs corps.

Les femmes aiment passionnément ces bains. Elles y vont au moins une fois par semaine, et mènent avec elles des esclaves accoutumées à les y servir. Plus sensuelles que les hommes,

---

(1) M. Tournefort qui avoit pris des bains de vapeurs à Constantinople, où l'on est bien moins recherché qu'au grand Caire, pense qu'ils nuisent à la poitrine. C'est une erreur qu'une plus longue habitude lui eut fait reconnoître. Il n'est point de peuple qui en fasse un plus fréquent usage que les Egyptiens, et il n'en est point où les poitrinaires soient plus rares. La pulmonie leur est presque inconnue.

après avoir subi les préparations ordinaires, elles se lavent le corps et sur-tout la tête avec l'eau rose. C'est-là que des coîffeuses tressent leurs longs cheveux noirs, où au lieu de poudre et de pommade, elles mêlent des essences précieuses. C'est-là qu'elles se noircissent le bord des paupières, et s'allongent les sourcils avec du *cohel.* (1) C'est-là qu'elles se teignent les ongles des mains et des pieds avec le *henné* qui leur donne une couleur aurore (2). Le linge et les habits qui servent à les vêtir sont passés à la vapeur suave du bois d'aloës. Lorsque leur toilette est finie, elles restent dans l'appartement extérieur, et passent le jour en festins. Des chanteuses viennent exécuter devant elles des danses et des airs voluptueux, ou raconter des histoires d'amour.

Les jours de bain sont des fêtes pour les Egyptiennes. Elles se parent magnifiquement, et sous ce long voile, sous ce manteau qui les dérobent aux regards du public, elles por-

---

(1) Le *cohel* est une préparation d'étain brûlé avec de la noix de galle, dont les femmes Turques se servent pour se noircir et s'allonger les sourcils.

(2) Le *henné* est un arbrisseau fort commun en Egypte. Il a quelque ressemblance avec le Troêne. La feuille hachée et appliquée sur la peau lui donne une couleur aurore.

tent les étoffes les plus riches. Comme elles se déshabillent en présence les unes des autres, leur coquetterie s'étend jusqu'à leurs caleçons. L'été, ils sont faits de mousseline brodée; l'hiver, d'étoffes tissues en soie et en or. L'usage des manchettes et des dentelles leur est inconnu : mais leurs chemises formées de coton et de soie sont légères et transparentes comme la gaze. De riches ceintures de laine de Cachemire (1) serrent leurs robes flottantes. Deux croissans de perles fines brillent sur les cheveux noirs qui couvrent leurs tempes. Des diamants parent les mouchoirs des Indes dont leur tête est couronnée. Telles sont les Georgiennes et les Circassiennes que les Turcs achettent pour en faire leurs épouses. Elles sont d'une propreté que rien n'égale et marchent environnées d'un nuage d'odeurs. Si leur luxe ne paroît point aux regards du public, dans l'intérieur de leurs maisons, il surpasse celui des Européennes.

Les Turcs dominés par une excessive jalou-

(1) La laine de Cachemire est la plus belle qu'il y ait au monde. Elle surpasse en finesse la soie même. Les ceintures qui en sont faites, coûtent environ six cents livres. Elles sont ordinairement brodées aux extrémités; et quoiqu'elles aient une aune de large sur trois de longueur, on peut les faire passer dans l'anneau que l'on porte au doigt.

sie, prétendent que dans un pays chaud, où la nature se fait sentir si puissamment, où les femmes sont entraînées par un attrait irrésistible pour le plaisir, la communication des deux sexes seroit trop dangereuse; aussi abusent-ils du droit de la force pour les tenir dans l'esclavage; mais ils ne font qu'accroître la violence de leurs desirs, et elles saisissent la première occasion de se venger. Ils ignorent sans doute que si l'on peut gagnerles femmes libres, elles se donnent d'elles-mêmes dès qu'elles sont esclaves.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XII.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

Au grand Caire, Monsieur, la vie est plus passive qu'active. (1) Le corps pendant neuf mois est accablé sous le poids des chaleurs. L'ame se ressent de cet état d'inertie. Loin d'être tourmentée continuellement par le desir de voir, de connoître et d'agir, elle soupire après le calme et la tranquillité. Sous un ciel tempéré l'inaction est une peine; ici le repos est une jouissance. Aussi le plus fréquent des souhaits, celui que l'on fait en s'abordant, celui que l'on répete en se quittant est: (2)

(1) Depuis mars jusqu'en novembre le thermomètre monte constamment de vingt-trois dégrés jusqu'à trente-six. Dans les autres mois, il ne descend guères plus bas que neuf dégrés au-dessus du terme de la glace.

(2) C'est la salutation des Orientaux. La religion chrétienne qui tire son origine de l'Asie, l'a conservée. Aux grandes fêtes, les prêtres pendant la communion se saluent en se disant: *la paix soit avec vous!*

La paix soit avec vous ! La molesse naît avec l'Egyptien. Elle croît à mesure qu'il avance en âge, et le suit jusqu'au tombeau. C'est un vice du climat. Il influe sur ses goûts, et commande à ses actions. C'est pour le satisfaire, que le meuble le plus recherché d'un appartement est le sopha ; que les jardins ont des ombrages charmans, des sièges commodes, et pas une allée où l'on puisse promener. Le Français né sous un climat dont la température varie sans cesse, reçoit à chaque instant des impressions nouvelles qui tiennent son ame toujours éveillée. Il est actif, impatient, et mobile comme l'air qui l'environne. L'Egyptien, qui pendant les deux tiers de l'année éprouve presque continuellement le même degré de chaleur, la même sensation, est paresseux, grave et patient.

Le matin il se lève avec le soleil pour jouir de la fraîcheur. Il se purifie, et fait la prière suivant le précepte (1). On lui présente la pipe et le café. Il reste mollement assis sur le sopha. Des esclaves, les mains croisées sur la poitrine se tiennent en silence à l'extrêmité de l'appar-

---

(1) *O croyans ! avant de commencer la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'aux coudes. Essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'aux talons.* Le Coran, ch. 5. verset. 8.

tement. Les regards attachés sur leur maître, ils cherchent à prévenir ses moindres volontés. Ses enfans debout en sa présence, à moins qu'il ne leur permette de s'asseoir, montrent dans tout leur extérieur la tendresse et le respect. Il les caresse gravement, les bénit et les renvoie au *harem* (1). Lui seul interroge, et on lui répond avec décence. Il est encore le chef, le juge, le pontife de la famille, et elle respecte ces droits sacrés.

Lorsque le déjeûner est fini, il se livre aux soins de son commerce ou de sa place. Quant aux affaires, elles sont peu nombreuses chez un peuple où le monstre de la chicane est sans voix, où l'on ignore le nom de procureur, où le code des loix se réduit à quelques préceptes clairs et précis du Coran, et où chaque homme est son avocat.

S'il survient des visites, le maître du logis les reçoit sans beaucoup de complimens, mais d'une manière affectueuse. Ses égaux vont s'asseoir auprès de lui les jambes croisées, posture qui n'est pas fatiguante avec des vêtemens qui ne gênent aucunement la souplesse des membres.

---

(1) *Harem* est un mot Arabe qui signifie *lieu défendu*; c'est l'appartement des femmes, que nous appellons improprement serrail.

Ses inférieurs se tiennent à genoux, le derrière appuyé sur leurs talons. Les personnes d'une haute distinction occupent un sopha exhaussé, d'où ils dominent sur l'assemblée. (1). Tel Enée dans le palais de Didon étoit à la place d'honneur, lorsqu'assis sur un lit élévé, il racontoit à la reine le désastre de Troie réduite en cendres. Aussi-tôt que chacun est placé, les esclaves apportent la pipe, le café, et posent au milieu du sallon une cassolette avec des parfums dont la vapeur suave remplit l'appartement. Ils présentent ensuite les confitures et le sorbet.

Le tabac dont on fait usage en Egypte vient de Syrie. On l'apporte en feuilles que l'on coupe en longs filamens. Il n'a point l'àcreté de celui d'Amérique. Pour le rendre plus agréable on y mêle du bois odorant d'aloës. Les pipes faites ordinairement de jasmin ont le bout garni d'ambre. Souvent on les enrichit de pierres précieuses. Commes elles sont extrêmement

---

(1) *Inde toro pater Æneas sio orsus ab alto.* Æneïde, liv. 2. L'épithète de *pater* que Virgile donne à Enée prouve que ce grand poëte connoissoit parfaitement les mœurs des Orientaux, chez qui le nom de père est le titre le plus respectable que l'on puisse donner à un homme. Encore de nos jours ils se font un honneur de le porter. A la naissance d'un fils ils quittent leur nom propre et s'appellent *le père d'un tel.*

longues (1), la vapeur que l'on aspire est douce. Les Orientaux prétendent qu'elle chatouille agréablement le palais, en même temps qu'elle flatte l'odorat. Les gens riches fument dans des appartemens élevés et percés d'un grand nombre de fenêtres.

Vers la fin de la visite, un esclave tenant en sa main un plat d'argent où brûlent des essences précieuses, l'approche du visage des assistans. Chacun à son tour s'en parfume la barbe. Ils versent ensuite de l'eau rose sur la tête et les mains. C'est la dernière des cérémonies, après laquelle il est permis de se retirer. Vous voyez, Monsieur, que l'usage antique de se (2) parfumer la tête et la barbe, célébré par le prophète roi, subsiste encore de nos jours. Anacréon, le père de la joie, le poëte des graces, ne cesse de répéter dans ses odes: « (3) J'aime à me parfumer d'essences » précieuses, et à me couronner la tête de » roses ».

Vers midi on dresse la table. Un grand pla-

---

(1) On voit des pipes de quinze pieds de long. Elles en ont ordinairement cinq ou six.

(2) Sicut unguentum optimum in capite, quod descendit in barbam Aaron. *Pseaume* 132.

(3) Anacréon, Ode quinzième.

teau de cuivre étamé reçoit les plats. La variété n'y brille point, mais les mets sont abondans. Au milieu s'élève une montagne de riz cuit avec de la volaille, assaisonné de safran et de beaucoup d'épices. On place à l'entour des viandes hachées, des pigeons, des concombres farcis, des melons délicieux et des fruits. Le roti est formé de viandes coupées en petits morceaux, recouverts des graisses de l'animal, assaisonnés de sel, embrochés et cuits sur les charbons. Il est tendre et succulent. Les convives s'asseyent sur un tapis autour de la table. Un esclave tenant un bassin et une aiguière donne à laver. C'est une cérémonie indispensable dans un pays où chacun porte la main au plat, et où l'usage des fourchettes est inconnu. On la réitère à la fin du repas. Ces coutumes paroissent très-anciennes dans l'Orient.

Ménelas et la belle Hélène après avoir comblé de présens Télémaque et Pisistrate, leur donnèrent le festin d'hospitalité (1). « Le blond » Ménelas conduit ses hôtes au lieu du ban- » quet. Il les fait asseoir sur des trônes. Une » esclave portant dans ses mains une aiguière » d'or avec un bassin d'argent leur présente

(1) Odyssée, chant quinzième.

» à laver. Elle pose devant eux un plateau » brillant et poli, sur lequel elle arrange les » mets ».

La manière dont le fils de Thétis reçoit les députés des Grecs ressemble beaucoup à celle dont les Egyptiens traitent leur convives.

« (1) Achille appercevant les députés des » Grecs, se lève, leur serre la main, leur » donne le salut...... et les introduit dans sa » tente, où il les fait asseoir sur des lits de » repos (2), couverts de tapis de pourpre.... » On prépare le festin. Automédon tient les » chairs; le noble Achille les divise en mor- » ceaux et les embroche. Menetius mortel sem- » blable à un Dieu, allume le feu, étend les » charbons, arrange les broches sur la braise » et y répand le sel sacré..... Achille assis en » face du divin Ulysse partage les viandes... Les » convives portent les mains sur les mets (3) » qui leur sont servis ». Un poëte qui auroit eu moins de génie qu'Homère eut cru déshonorer un poëme rempli de magnifiques des-

---

(1) Iliade, liv. 9.

(2) Ce sont les sophas Orientaux qui leur servent tour-à-tour de sièges et de lits.

(3) Sans doute qu'ils les prenoient avec les doigts comme cela se pratique encore aujourd'hui.

criptions en y mêlant ces détails. Cependant, combien ils sont précieux, puisqu'ils nous font connoître la simplicité des mœurs antiques, simplicité perdue pour l'Europe, mais encore vivante dans les contrées Orientales.

Après dîner, les Egyptiens se retirent dans le *harem* où ils sommeillent pendant quelques heures au milieu de leurs enfans et de leurs femmes. C'est pour eux une grande volupté d'avoir un lieu commode et agréable pour reposer. Aussi, Mahomet qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit séduire des hommes dont il connoissoit les goûts et les besoins, leur dit : (1) « Les hôtes du paradis jouiront des » douceurs du repos, et auront un lieu dé» licieux pour dormir à midi ».

Les pauvres qui n'ont ni sopha ni *harem*, se couchent sur la natte où ils ont dîné. Ainsi, lorsque J. C. fit la cène avec ses disciples (2), celui qu'il aimoit reposoit la tête appuyée sur son sein.

Le soir on va promener en bateau, ou respirer la fraîcheur sur les rives du Nil, à l'ombre des orangers et des sycomores. On soupe

---

(1) Le Coran, chap. 25, verset 26.

(2) Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu quem diligebat Jesus. *S. Jean, ch.* 13, *v.* 23.

une heure après le coucher du soleil. Les tables sont servies de riz, de volailles, de légumes et de fruits. Ces alimens sont salutaires pendant les chaleurs. L'estomac qui rejetteroit une nourriture plus solide les demande. On mange peu. La sobriété est une vertu du climat.

Telle est la vie ordinaire des Egyptiens. Nos spectacles, nos plaisirs bruyans leur sont inconnus. Cette monotonie qui feroit le supplice d'un Européen leur paroît délicieuse. Ils passent leur jours à faire la même chose, à suivre les coutumes établies sans jamais désirer au-delà, sans porter plus loin leur pensée. N'ayant ni goûts vifs, ni desirs ardents, ils ne connoissent point l'ennui; c'est un tourment réservé aux personnes qui ne pouvant modérer la violence de leurs passions, ni satisfaire l'étendue de leurs goûts, s'ennuient par-tout où elles sont, et ne vivent que là où elles ne sont pas.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XIII.

Au Grand Caire.

A. M. L. M.

C'EST dans l'Orient, Monsieur, que l'histoire place le berceau des hommes. C'est-là que commença l'autorité paternelle. Elle y conserve encore ses droits. Un père y jouit de tous les titres que la nature lui donna. Chef, juge, et pontife de la famille, il y commande, il est l'arbitre des différens qui y naissent, et immole les victimes du *courban beiram* (1).

(1) Le *courban beiram* est une fête des Mahométans où chaque père de famille doit offrir un sacrifice proportionné à ses facultés. Le riche immole des bœufs, des moutons; le pauvre satisfait au précepte en égorgeant une colombe. Cette fête solemnelle parmi les Mahométans, arrive six semaines après le ramadan, et rappelle la Pâque des Juifs.

Mahomet ne pouvant abolir les sacrifices des victimes, autorisés par le ciel dans les contrées Orientales, les recommande au chapitre du pélérinage de la Mecque; mais pour en sanctifier l'usage, corrompu par l'idolâtrie, il prescrit d'invoquer le nom de Dieu

Chaque famille forme un petit état dont le père est le souverain. Les membres qui le composent lui sont attachés par les liens du sang. Ils reconnoissent son pouvoir et s'y soumettent. Les différens qui s'élèvent entr'eux sont apportés à son tribunal ; il prononce, et ses arrêts en terminant les débats, rétablissent l'ordre et la paix. Le vieillard le plus âgé tient le sceptre en ses mains. Les lumières d'une longue expérience servent à le diriger. Mais dans tout ce qui regarde la police intérieure, il se conduit suivant la loi des usages antiques.

Les enfans, élevés dans l'appartement des femmes, ne descendent point dans le sallon, sur-tout quand il s'y trouve des étrangers. Lorsque les jeunes gens y paroissent, ils gardent le silence. Les hommes faits peuvent se mêler à la conversation ; mais dès que le *cheik* (1) parle, ils se taisent et écoutent attentivement. On se lève lorsqu'il entre dans une assemblée. On lui cède le pas dans les places publiques, et par-tout on lui marque de la considération et du respect. Ces coutumes subsis-

sur l'animal qu'on égorge, et ajoute ces paroles remarquables : *Dieu ne reçoit ni la chair ni le sang des victimes, mais il agrée la piété de ceux qui les immolent.* Le coran, ch. 22. vers. 38.

(1) Ce mot signifie vieillard. L'aîné de la famille prend ce nom respecté. On le donne aussi aux gens de loi.

toient

toient en Egypte dès le temps d'Hérodote (1). Le despotisme qui écrase ce pays sert encore à les entretenir. Sous un joug de fer, on n'ose lever là tête. Ce seroit un crime d'étaler des richesses aux regards du public. On évite avec soin tout ce qui peut éveiller la cupidité des tyrans qui gouvernent. On craint même de paroître fortuné. Ce n'est donc que dans l'intérieur de la famille qu'on peut trouver la tranquillité et le bonheur. Comme l'union des membres en fait la sûreté, l'intérêt commun se joint à la voix du sang pour y conserver l'harmonie. Aussi c'est-là que les loix saintes de la nature sont observées dans leur pureté primitive. Un même toît renferme souvent une nombreuse postérité. Chaque jour les enfans et les petits-enfans viennent payer à leur aïeul un tribut de vénération et de tendresse. Le plaisir d'être aimé et respecté davantage à mesure qu'il avance en âge, lui fait oublier qu'il vieillit. Le contentement de son cœur brille dans ses yeux. La sérénité adoucit les rides de son front. Il est gracieux et enjoué; et tandis que la jeunesse ne

---

(1) Semblables aux Lacédémoniens, qui seuls d'entre les Grecs rendent un hommage véritable à la vieillesse, les Egyptiens cèdent le pas à ceux qui sont plus âgés qu'eux, et se lèvent de leurs sièges lorsqu'ils paroissent. *Hérodote, Euterpe.*

porte que des habits modestes (1), il se pare des couleurs les plus éclatantes. Heureux dans le sein de sa famille jusque sur le bord du monument, il n'apperçoit point la mort qui vient le frapper, et s'endort au milieu des embrassemens de ses enfans. Ils le pleurent long-temps, et vont chaque semaine semer des fleurs sur sa (2) tombe, et y réciter des hymnes funébres. Les Egyptiens ont perdu l'usage d'embaumer les corps, mais ils ont conservé les sentimens qui lui donnèrent naissance.

Parmi les peuples policés, où l'on vit moins en famille, la vieillesse n'est pas aussi respectée. Souvent même elle est un opprobre. Souvent il faut que le barbon en cheveux blancs se taise devant le jeune homme orgueilleux, et joue comme un enfant pour être supporté dans un cercle. A mesure que le poids des années se fait sentir, et que les plaisirs de son existence diminuent, il voit qu'il devient un fardeau pour ceux mêmes qui lui doivent le jour. Quand il a plus besoin de consolations,

---

(1) En Egypte, les couleurs éclatantes sont réservées pour les vieillards; les jeunes gens dont les mœurs sont corrompues osent seuls se vêtir d'habits brillants.

(2) C'est un usage en Egypte de couvrir de plantes odoriférantes la tombe de ses parens, et d'y réciter des prières.

on lui refuse des égards, et les cœurs se ferment devant lui. Son ame refroidie par l'âge se flétrit sans que l'amour filial la réchauffe de sa douce flamme. C'est au milieu de ces nations que le vieillard qui fut un père sensible meurt long-temps avant de descendre au tombeau.

Tirons le voile sur un tableau qui heureusement n'est pas général. Les scènes touchantes dont je suis témoin chaque jour dans ce pays m'ont forcé de vous offrir ce parallèle. Ici, le respectable patriarche, dont la barbe blanche descend sur la poitrine, sourit sous les glaces de la vieillesse à ses petits fils qui viennent le caresser. Son cœur s'épanouit à la vue de quatre générations qui s'empressent de lui payer le tribut de la piété filiale. Il goûte le charme de la vie jusqu'à son dernier moment. Oui; Monsieur, ce peuple dans son ignorance a conservé la simplicité des mœurs anciennes. Il ignore nos arts et nos sciences; mais les sentimens délicieux de la nature, sentimens que les livres n'apprennent point, il les connoît, les révère et en jouit.

Je pourrois appuyer ce que j'avance, de mille exemples. Je ne choisirai qu'un seul trait connu. Lorsque M. Maillet étoit consul (1) au grand

---

(1) Il y a environ cent ans.

Caire, les Jésuites persuadèrent à la cour de France de faire venir à Paris des enfans des Cophtes (1), pour les élever au collège de Louis-le-Grand. On devoit les instruire dans la foi orthodoxe, et les renvoyer convertir leur nation schismatique. A force d'argent et de promesses, on obtint le consentement de quelques pères extrêmement pauvres; mais lorsqu'il fallut se séparer de leurs fils, la tendresse paternelle se réveilla dans toute sa force, et ils aimèrent mieux retomber dans la misère, que d'acheter un état d'aisance, par un sacrifice qui coûtoit trop à leur cœur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Les Cophtes sont les anciens habitans de l'Egypte. Ils sont Chrétiens Jacobites. J'en parlerai plus amplement dans la suite.

LETTRE XIV.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

L'ÉGYPTE, Monsieur, ainsi que l'Italie, possède des *improvisatrices*. On les appelle *almé* (savantes). Une éducation plus soignée que celle des autres femmes leur a mérité ce nom. Elles forment une société célèbre dans le pays. Pour y être reçu il faut avoir une belle voix, bien posséder sa langue, connoître les règles de la poésie, (1) et pouvoir sur le champ composer et chanter des couplets adaptés aux circonstances. Les almé savent par cœur toutes les chansons nouvelles. Leur mémoire est meublée des plus beaux (2) *moals*

(1) Les vers Arabes ont la quantité des Latins, avec la mesure variée, et la rime des Français. Ces avantages ne peuvent se rencontrer que dans une langue dont la prosodie est bien marquée.

(2) Les *moals* sont des chants élégiaques, où l'on pleure la

et des plus jolis contes. Il n'est point de féte sans elles; point de festin dont elles ne fassent l'ornement. On les place dans une tribune d'où elles chantent pendant le repas. Elles descendent ensuite dans le sallon, et y forment des danses qui ne ressemblent point aux nôtres. Ce sont des ballets pantomimes, par lesquels elles représentent des actions de la vie commune. Les mystères de l'amour leur en fournissent ordinairement les scènes. La sou-

---

mort d'un héros, ou les malheurs de l'amour. Abulfeda nous a conservé la fin d'un moal chanté par *Ommia* sur le bord de la fosse où ses neveux avoient été jettés après la défaite de Beder :

« N'ai-je pas assez pleuré sur les nobles fils des Princes de
» la Mecque ?
» A la vue de leurs os brisés, semblable à la tourterelle
» cachée dans la forêt profonde, j'ai rempli l'air de mes
» gémissemens.
» Mères infortunées, le front prosterné contre terre, mêlez
» vos soupirs à mes pleurs.
» Et vous, femmes qui suivez les convois, chantez des hym-
» nes funèbres entrecoupés de longs sanglots.
» Que sont devenus à *Beder*, les Princes du peuple, les chefs
» des tribus ?
» Le vieux et le jeune guerrier y sont couchés nuds et sans
» vie.
» Combien la Mecque aura changé de face !
» Ces pleines désolées, ces déserts sauvages, semblent eux-
» mêmes partager ma douleur ».

Vie de Mahomet, p. 83.

plesse de leur corps est inconcevable. On est étonné de la mobilité de leurs traits, auxquels elles donnent à volonté l'impression convenable aux rôles qu'elles jouent. Souvent l'indécence de leurs attitudes est portée à l'excès. Les regards, les gestes, tout parle, mais d'une manière si expressive, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Au commencement de la danse, elles quittent avec leurs voiles la pudeur de leur sexe. Une longue robe de soie très-légère descend sur leurs talons. Une riche ceinture la serre mollement. De longs cheveux noirs, tressés et parfumés flottent sur leurs épaules. Une chemise transparente comme la gaze voile á peine leur sein. A mesure qu'elles se mettent en mouvement, les formes, les contours de leur corps semblent se détacher successivement. Le son de la flute, des castagnettes, du tambour de basque et des cymbales règle leurs pas, et presse ou rallentit la mesure. Des paroles propres à ces sortes de scènes les animent encore. Elles paroissent dans l'ivresse. Ce sont des bacchantes dans le délire. C'est alors qu'oubliant toute retenue elles s'abandonnent entièrement au désordre de leurs sens, c'est alors qu'un peuple peu délicat, et qui n'aime rien de voilé, redouble ses applaudissemens.

Les *almé* sont appellées dans tous les *harem.* Elles apprennent aux femmes les airs nouveaux; elles racontent des histoires amoureuses, et déclament en leur présence des poëmes d'autant plus intéressants, qu'ils offrent le tableau vivant de leurs mœurs. Elle les initient aux mystères de leur art, et les instrüisent à former des danses lascives. Ces filles, dont l'esprit est cultivé, ont une conversation agréable. Elles parlent leur langue avec pureté. L'habitude de se livrer à la poésie leur rend familières les expressions les plus douces, les plus sonores. Elles récitent avec beaucoup de grace. Dans le chant, la nature seule est leur guide. Je les ai entendu chanter des airs gais dont la mesure étoit vive et légère comme celle de quelques-unes de nos ariettes; mais c'est dans le pathétique que se déploie leur talent. C'est lorsqu'elles déclament un moal sur le mouvement de la romance, que la continuité de sons tendres, touchants et plaintifs, inspire une douce mélancolie qui s'augmente insensiblement, et se change en larmes d'attendrissement. Les Turcs eux-mêmes, les Turcs ennemis de tous les arts, passent des nuits à les entendre. Quelquefois deux personnes chantent ensemble, mais toujours à voix égales. Il en est de même d'un orchestre où tous les instrumens jouant à

l'unisson, exécutent la même partie. Les accompagnemens ne sont faits que pour les peuples éclairés, qui, en même temps que la mélodie flatte leur oreille, veulent que leur esprit soit occupé par la justesse et la perfection des accords. Au contraire, les nations dont la sensibilité est plus exercée que l'entendement, peu capables de saisir les charmes de l'harmonie, n'aiment que les sons simples dont la beauté va droit à l'ame sans que l'on ait besoin de réflexion pour la sentir.

Les Hébreux, auxquels les goûts Egyptiens étoient devenus naturels par une longue habitation en Egypte, avoient aussi des *almé*. Il paroît qu'à Jérusalem, comme au grand Caire, elles donnoient des leçons aux femmes (1).

---

(1) Et cùm dies opportunus accidisset, Herodes natalis sui cœnam fecit principibus et tribunis, et primis Galilææ.

Cùmque introisset filia ipsius Herodiadis, et saltasset, et placuisset Herodi simulque recumbentibus; rex ait puellæ : Pete à me quod vis et dabo tibi.

Et juravit illi : quia quod petieris dabo tibi, licet dimidium regni mei.

Quæ cùm exisset, dixit matri suæ : Quid petam ? At illa dixit : caput Johannis Baptistæ.

Cùmque introisset statim cum festinatione ad regem, petivit dicens : Volo ut protinus des mihi in disco caput Johannis Baptistæ.

S. Marc nous a conservé un fait qui prouve combien la danse orientale avoit d'empire sur le cœur des hommes. « Hérode célébroit le » jour de sa naissance au milieu d'un banquet » somptueux, où il avoit rassemblé les chefs » de la nation, les Tribuns, et les Princes de » la Galilée. Tandis que les convives étoient à » table, la fille d'Hérodiade entra, et dansa » devant eux à la manière du pays. Toute l'as- » semblée applaudit aux graces qu'elle avoit » déployées. Le Roi enchanté jura qu'il lui don- » neroit ce qu'elle demanderoit, fut-ce la moitié » de son royaume. Pressée par sa mère qui dé- » testoit la morale de S. Jean-Baptiste, la jeune » Hérodiade demanda la tête de l'homme juste, » et l'obtint ».

Les *almé* assistent aux cérémonies de mariage, et marchent devant la mariée en jouant des instrumens. Elles figurent aussi dans les enterremens, et accompagnent le convoi en chantant des airs funébres. Elles poussent des gémissemens, se répandent en lamentations, et offrent tous les signes de la douleur et du désespoir. Ces femmes se font payer fort cher, et ne

---

. . . . Sed misso spiculatore præcepit afferri caput ejus in disco, et decollavit eum in carcere.

Evangile de S. Marc, ch. 6.

vont guères que chez les grands seigneurs et les gens riches.

Je fus invité dernièrement à un souper splendide qu'un riche négociant Vénitien donnoit au receveur-général des finances de l'Egypte. Pendant que dura le festin, les *almé* chantèrent plusieurs airs. Elles célébrèrent ensuite les louanges des principaux convives. Le morceau qui me parut le plus piquant est une allégorie ingénieuse, où l'on fait parler le messager de l'amour. Après le banquet il y eut jeu, et je m'apperçus que l'on envoyoit de temps en temps des poignées de sequins aux chanteuses. Cette fête leur valut au moins cinquante louis. Il est vrai qu'elles ne sont pas toujours aussi bien payées.

Le peuple a aussi ses *almé*. Ce sont des filles du second ordre qui tachent d'imiter les premières. Elles n'ont ni leur élégance, ni leurs graces, ni leurs connoissances. On en trouve par-tout. Les places publiques et les promenades qui environnent le grand Caire en sont remplies. Comme la populace a besoin d'images encore plus fortement empreintes, la décence ne me permet pas de dire jusqu'où elles portent la licence de leurs gestes et de leurs postures. Il est impossible de s'en former une idée sans en avoir été témoin. Les bayadières de l'Inde

sont des modèles de pudeur en comparaison de ces danseuses Egyptiennes. Voilà, Monsieur, le principal spectacle des Egyptiens. Ils en font leurs délices.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XV.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

Je vous ai offert, Monsieur, quelques détails sur la manière de vivre des hommes qui habitent ce pays, mais je vous ai peu parlé des femmes. Cette retenue digne des Orientaux (1) ne sauroit plaire à un Européen. Je vais donc essayer de vous donner une idée générale des mœurs des Egyptiennes.

Les femmes jouent un rôle brillant en Europe. Elles paroissent en souveraines sur la

(1) Les Egyptiens ne nomment jamais leurs femmes dans la conversation. Lorsque la nécessité les force d'en parler, ils disent : la mère d'un tel, ou bien : la maîtresse de la maison, etc. La bienséance ne permet pas qu'on leur demande : comment se porte Madame votre épouse ? Il faut imiter leur retenue, et dire : comment se porte la mère d'un tel ? Encore regarderoient-ils ce compliment comme injure, s'il ne venoit de la bouche d'un parent ou d'un ami intime. Je rapporte ces traits qui caractérisent parfaitement la jalousie des Orientaux.

scène du monde. Elles règnent sur les mœurs, et décident des événemens les plus importans. Souvent le sort des nations est dans leurs mains. En Egypte, quelle différence! Elles ne s'y montrent que chargées des fers de l'esclavage. Condamnées à la servitude, elles n'ont aucune influence dans les affaires publiques. Leur empire se borne aux murs du *harem*. C'est-là que leurs graces, leurs charmes sont ensevelis. Confinées au sein de la famille, le cercle de leur vie ne s'étend pas au-delà des occupations domestiques (1).

L'éducation des enfans est leur premier devoir. Leur vœu le plus ardent est d'en avoir un grand nombre, parce que la considération publique, et la tendresse de leurs époux sont attachées à la fécondité. Le pauvre même, qui mange son pain à la sueur de son front, demande au ciel une nombreuse postérité, et la femme stérile seroit inconsolable si l'adoption ne la dédommageoit de l'injure de la nature. Chaque mère donne sa mamelle à l'enfant qu'elle a mis au jour. Le premier sourire de

---

(1) Le compilateur *Pomponius Mela*, prétend qu'en Egypte, ce sont les femmes qui font les affaires du dehors, et les hommes celles du dedans, p. 59. Ce sentiment est démenti par tous les écrivains qui ont voyagé dans ce pays.

cette tendre créature, et des couches heureuses, la dédommagent des soins et des peines que ce devoir lui impose.

Aussi les épanchemens de lait, et les maladies qui dessèchent la vie de la jeune épouse infidelle à cette loi, sont-ils ignorés dans ce pays. Mahomet a fait un précepte de cet usage non moins ancien que le monde. (1) « Les » mères allaiteront leurs enfans deux ans com- » plets s'ils veulent tetter pendant ce temps. Il » sera permis à la mère de sévrer son nourrisson » du consentement du mari ». Ulysse descendu » dans le sombre royaume de Pluton, (2) y vit » sa mère, sa tendre mère, qui le nourrit de » son lait, qui éleva son enfance.

Lorsque des circonstances forcent d'appeller une nourrice, on ne la regarde point comme une étrangère. Elle devient membre de la famille, et passe le reste de ses jours au milieu des enfans qu'elle a nourris. On l'honore et on la chérit comme une seconde mère.

Racine, qui joignoit au génie toutes les connoissances qui le font briller, Racine, qui nourri de la lecture des chefs-d'œuvre de la Grèce,

---

(1) Le Coran, p. 40, t. 1.

(2) Odyssée, ch. 23, p. 375.

connoissoit bien les mœurs des Orientaux, ne donne à Phèdre d'autre confidente que sa nourrice. La malheureuse Reine possédée d'un amour coupable qu'elle ne peut dompter, et dont le fatal secret pesoit sur son cœur, sans qu'elle osât le dévoiler, ne se résout à en faire confidence à la tendre Œnone, qu'après que celle-ci lui a dit :

> Cruelle, quand ma foi vous a-t-elle déçue ?
> Songez-vous qu'en naissant mes bras vous ont reçue ?

Le *harem* est le berceau et l'école de l'enfance. L'être foible qui vient de naître, n'y est point empaqueté dans un triste maillot, source de mille maladies. Etendu nud sur une natte, exposé à l'air pur dans un vaste appartement, il respire sans gêne, et déploie à volonté ses membres délicats. Son entrée dans le nouvel élément où il doit passer sa vie, n'est point marquée par la douleur et les larmes. Baigné tous les jours, élevé sous les yeux maternels, il croît avec vîtesse. Libre de ses mouvemens, il essaie ses forces naissantes ; il s'agite, se roule, se lève, et s'il vient à tomber, ses chûtes ne sauroient être dangereuses sur le tapis où (1)

(1) En Egypte, les appartemens sont pavés de larges carreaux de pierre, qu'on lave au moins une fois par semaine. L'été, on les couvre d'une natte de jonc artistement travaillée, et l'hiver, d'un tapis.

la

la natte qui couvrent le plancher. A sept ou huit ans on ne le bannit point de la maison paternelle, pour l'envoyer dans un collège perdre sa santé et son innocence. Il est vrai qu'il acquiert peu de connoissances. Son éducation se borne souvent à savoir lire et écrire. Mais il jouit d'une santé robuste ; mais la crainte de la divinité, le respect pour la vieillesse, la piété filiale, l'amour de l'hospitalité, vertus dont tout lui retrace l'image au sein de sa famille, restent profondément gravées dans son cœur.

Les filles sont élevées de la même manière. La baleine et les buscs qui font le martyre de la jeunesse Européenne, leur sont inconnus. On les laisse nues, ou simplement couvertes d'une chemise jusqu'à l'âge de six ans. Les habits qu'elles portent le reste de leur vie ne serrent aucun de leurs membres, et permettent à tout le corps de prendre sa véritable structure. Aussi rien n'est plus rare que de voir des enfans cacochimes, des personnes contrefaites. C'est dans les contrées Orientales que l'homme s'élève dans toute sa majesté, et que la femme déploie tous les charmes de son sexe. C'est dans la Géorgie et la Grèce que ces traits bien prononcés, ces formes admirables, imprimés par le Créateur au chef-d'œuvre de ses ouvrages, se sont mieux conservés. C'est-là

qu'Apelle trouveroit encore des modèles dignes de son pinceau.

Les femmes ne s'occupent pas seulement de l'éducation des enfans. Tous les soins domestiques sont de leur ressort. Elles président au ménage, et ne croient point s'avilir en apprêtant de leurs propres mains leur nourriture et celle de leurs époux. L'usage antique encore subsistant leur en fait un devoir. Telle Sara se hâta de cuire des gâteaux sous la cendre, lorsque les anges visitèrent Abraham qui leur offrit le repas d'hospitalité. Avant le départ de Télémaque, (1) Ménelas lui dit : « Je vais » commander à la Reine et à ses suivantes » de préparer un repas splendide avec les provisions que renferme ce palais ».

Soumises à la coutume dont les loix immuables gouvernent les contrées de l'Orient, les femmes ne font point société avec les hommes, pas même à table, (2) où la réunion des deux sexes produit la gaité, les bons mots, et donne du prix aux alimens. Lorsque les grands ont envie de diner avec quelqu'une de leurs épouses, il la font avertir. Elle dispose son appar-

(1) Odyssée, ch. 15

(2) Sara qui prépara le diner d'Abraham et de ses hôtes, ne se mit point à table ; elle demeura enfermée dans sa tente.

tement, le parfume d'essences précieuses, prépare les mets les plus délicats, et reçoit son seigneur avec respect, et avec les attentions les plus recherchées. Les femmes du peuple restent ordinairement debout, ou assises dans un coin de la chambre tandis que le mari dîne. Souvent elles lui présentent à laver, et le servent à table (1). Ces coutumes que les Européennes auroient raison d'appeler barbares, et contre lesquelles leurs réclamations s'éléveroient avec justice, paroissent si naturelles dans ce pays, qu'on ne soupçonne pas même que dans d'autres climats elles puissent être différentes. Tel est l'empire de l'habitude sur l'esprit humain : un usage établi depuis des siècles lui paroît la loi de la nature.

Les soins domestiques laissent aux Egyptiennes bien des momens de loisir. Elles les emploient au milieu de leurs esclaves, à broder une ceinture, à faire un voile, à tracer un dessin sur l'étoffe destinée à parer le so-

---

(1) Je dînai dernièrement chez un Italien qui a épousé une Egyptienne. Il a pris les mœurs du pays où il s'est fixé depuis long-temps. Sa femme et sa belle-sœur se tenoient de bout en ma présence. J'obtins avec peine qu'il les fit asseoir, et qu'elles se missent à table avec nous. Leur timidité et leur embarras étoient extrêmes.

pha, et à tourner le fuseau. Telles Homère nous peint les femmes de son temps. (1) « Andromaque cependant n'avoit point encore » appris la mort d'Hector. Elle ignoroit qu'il » fut demeuré hors des portes de la ville. Occupée dans l'intérieur de son palais, elle » brodoit un magnifique ouvrage, tandis que » ses esclaves faisoient chauffer le bain qui » devoit servir à son époux au retour du » combat ».

Télémaque voyant que Pénélope, parlant aux prétendans, traitoit des affaires qui ne lui paroissoient pas de sa compétence, lui dit : « O » ma mère! remonte à ton appartement; reprends les occupations de ton sexe, la navette et le fuseau. Commande au milieu de » tes femmes, mais laisse aux hommes et surtout à moi qui suis maître dans ce palais, » le soin de cet arc. Frappée de ce discours, » Pénélope se retira, admirant intérieurement » la sagesse de son fils » (2).

Le travail a ses intermèdes. La joie n'est point bannie de l'intérieur du *harem*. La nourrice raconte avec un intérêt qu'on partage, les histoires du temps passé. On chante des airs

---

(1) Iliade, liv. 22

(2) Odyssée, chant 21.

tendres ou gais. Les esclaves accompagnent la voix avec le tambour de basque et les castagnettes. Les *almé* viennent quelquefois égayer la scène par leurs danses et leurs accents touchans. Elles récitent avec grace des romans passionnés. Un goûter, où les parfums, les fruits exquis sont prodigués, termine la scène journalière. C'est ainsi que les Egyptiennes tâchent de charmer l'ennui de leur captivité.

Elles ne sont cependant pas entièrement prisonnières. On leur permet, une ou deux fois par semaine, d'aller au bain, et de visiter leurs parens et leurs amies. Un autre devoir qu'on ne leur défend point de remplir, est de pleurer sur les morts. J'ai souvent vu aux environs du Caire des mères désolées réciter des hymnes funèbres autour des tombeaux qu'elles avoient couverts de plantes odoriférentes. C'étoit ainsi qu'Hécube (1) et Andromaque se

---

(1) Je vais rassembler sous vos yeux les plaintes d'Andromaque et de Fatime.

ANDROMAQUE.

« O mon époux, tu meurs à la fleur de ton âge! tu me laisse » veuve dans ton palais désert. Avant que ce foible enfant, fruit » malheureux de notre amour, soit parvenu à l'adolescence, » la ville de Troie sera renversée. Tu n'es plus, toi qui défen- » dois ses remparts, qui sauvois ses femmes de l'outrage, et

lamentoient près du corps d'Hector. C'étoit ainsi que Fatime et Sofia pleuroient sur le corps de Mahomet. Cet usage n'étoit point ignoré des Romains. Ils avoient leurs urnes

---

» ses enfans de la captivité ! Des vaisseaux triomphans vont les » emmener en esclavage, et je serai du nombre des captives. » O mon fils ! tu partageras mon infortune ; tes mains seront » livrées à d'indignes travaux par l'ordre d'un maître barbare ; » peut-être même qu'un des Grecs, dont Hector aura tué le » père, le fils, ou le frère, te précipitera dans sa fureur du som- » met d'une de nos tours ; car Hector étoit terrible dans les com- » bats, et souvent il jonclha la terre de cadavres ennemis. Tout » Ilion rend hommage à sa valeur et pleure sa perte. O mon » époux, ta mort est un coup affreux pour tes parens, mais ils » sont moins à plaindre que moi. Encore, si mourant au sein » de ta famille tu avois tendu la main à ta malheureuse épouse ! » Encore si ta bouche lui eut adressé de consolantes paroles ! j'en » aurois gardé le souvenir dans mon cœur, et je me les rap- » pellerois jour et nuit au milieu de mes pleurs et de mes san- » glots ». *Iliade, chant* 24.

FATIME.

« O mon père ! O ministre du très-haut ! O prophète du » Dieu miséricordieux ! C'en est donc fait ! La révélation di- » vine est ensevelie avec toi. L'ange Gabriel a pris pour jamais » son essor dans les Cieux. Etre suprême, exauce mes derniers » vœux. Hâte toi de réunir mon ame à la sienne ; fais que je » revoie sa face ; ne me prive pas du fruit de ses mérites, et de » son intercession au jour du jugement.

Puis prenant un peu de la poussière qui couvroit le cercueil, et l'approchant de son visage, elle ajouta : « Lorsque l'on a senti » la poussière de sa tombe, peut-on trouver de l'odeur aux par-

funéraires qu'ils couronnoient de cyprès. Avec quel charme l'élégant Horace répand des fleurs sur l'urne de Quintilius! Combien est touchante et tendre (1) l'ode qu'il adresse à Virgile sur la mort de leur ami commun! Parmi les nations de l'Europe où les liens du sang sont relâchés, on se débarrasse autant qu'on peut de ces devoirs religieux que la piété des anciens rendoit aux morts; mais l'on ne meurt sans être regretté que parce qu'on n'a pas connu le bonheur d'être aimé pendant la vie.

Les Egyptiennes se traitent d'une manière affectueuse dans leurs visites. Lorsqu'une femme entre dans le *harem*, la maîtresse de la maison se lève, lui présente la main, la porte sur son cœur, l'embrasse et la fait asseoir à ses côtés. Une esclave s'empresse de lui ôter son manteau noir; on la prie de se mettre à son aise. Elle

» fums les plus exquis? Hélas! toutes les sensations agréables » sont éteintes pour mon cœur. Les nuages que la tristesse élève » autour de moi changeroient en nuits sombres les plus beaux » jours ». *Vie de Mahomet.*

(1) A Virgile. p. 235.

Peut-on rougir d'exhaler sa douleur en regrets? Peut-on y mettre un terme quand on a perdu une tête si chère? Melpomène, ô toi à qui Apollon donna la lyre et la voix, ordonne des chants funèbres! Un sommeil éternel couvre donc Quintilius! La pudeur, la foi incorruptible, sœur de la justice, et l'exacte

quitte son voile et sa chemise (1). Elle reste avec une robe flottante qui se moule parfaitement à la taille, et qu'une ceinture serre par le milieu. On lui fait des complimens où brille le génie du pays (2), « ma mère, ou ma sœur, pour» quoi nous avez-vous si long-temps délais» sées? nous soupirions après votre présence. » Elle embellit notre maison, elle fait le bon» heur de nos jours », etc.

Des esclaves présentent le café, le sorbet, les confitures. On cause, on rit, on folâtre. Un large plateau est posé sur le sopha. On le couvre

---

probité trouveront-elles jamais un mortel qui lui ressemble? Combien d'hommes vertueux pleureront sur sa cendre ! Mais ô Virgile ! qui plus que toi doit répandre des larmes? Hélas! ta piété le redemandera inutilement aux Dieux. Quand tu ferois entendre des sons plus touchans qu'Orphée, qui rendoit les forêts de Thrace sensibles à sa voix, tu ne pourrois ranimer une image vaine que l'inflexible Mercure a chassé avec sa noire baguette parmi la foule des ombres. Tel est l'arrêt irrévocable du destin. Il est affreux, mais la patience peut seule en adoucir la rigueur. *Horace, Ode* 24.

(1) C'est un habit de cérémonie qui couvre les autres vêtemens. Au Collet près il ressemble à la chemise dont les Françaises ont adopté l'usage. On le quitte aussitôt que l'on est assis afin d'être plus à la légère. Il se nomme *Camis* en Arabe.

(2) Les titres de Madame, Mademoiselle, etc. sont inconnus en Egypte. On appelle une femme âgée, *ma mère*, une femme plus jeune, *ma sœur*, une demoiselle, *fille de maison*.

d'oranges, de grenades, de bananes et de melons excellens. La fille de la maison tenant une aiguière remplie d'eau mêlée d'eau rose, avec un plat d'argent, donne à laver. On mange, et la gaieté bruyante, et les propos joyeux assaisonnent les mets. Le bois d'Aloës brûle dans une cassolette, et parfume l'appartement. Après le goûter, les esclaves dansent au bruit des cimbales, souvent les Dames se mêlent à leurs jeux. Avant de se quitter on se répète plusieurs fois : « Dieu vous maintienne en santé ! le ciel » vous accorde une nombreuse postérité ! le ciel » conserve vos enfans, la joie et la gloire de » votre famille » ! (1).

Pendant tout le temps qu'une étrangère est dans le *Harem*, il est défendu au mari d'en approcher. C'est l'asyle de l'Hospitalité, et il ne pourroit le violer sans occasionner des suites funestes. C'est un droit que les Egyptiennes conservent avec soin. Un intérêt puissant le leur rend cher. Un amant déguisé en femme peut être introduit dans le lieu défendu (2), et il importe qu'il ne soit pas découvert. La mort seroit

---

(1) Je rapporte ces souhaits qui sont bien anciens dans l'Orient, puisqu'on les retrouve dans plusieurs endroits des saintes Ecritures.

(2) J'ai déjà dit que le mot *harem* signifie *lieu défendu*.

le prix de cet attentat. L'amour, dans ce pays où les passions sont exaltées et par la nature du climat, et par les obstacles qu'il rencontre, produit souvent des scènes tragiques.

Les femmes Turques vont aussi, sous la garde des Eunuques, promener sur le Nil, et jouir de l'aspect de ses rives charmantes. Leurs bateaux renferment de jolis appartemens, richement décorés. Ils sont sculptés avec art et agréablement peints. On les reconnoît aux jalousies abaissées sur les fenêtres, et à la musique qui les accompagne.

Lorsqu'elles ne peuvent sortir, elles tachent d'égayer leur prison. Vers le coucher du soleil elles montent sur la terrasse, et prennent le frais au milieu des fleurs qu'on y entretient avec soin. Souvent elles s'y baignent, et jouissent à la fois de la fraîcheur de l'eau, du parfum des plantes odoriférantes, d'un air pur, et de l'aspect d'un million d'étoiles qui brillent au firmament.

Telle *Bethsabée* se baignoit, lorsque David (1) l'apperçut du sommet de son Palais.

Les Turcs, pour empêcher qu'on ne voie leurs femmes du haut des minarets, obligent

---

(1) Livre des Rois, ch. II.

les crieurs publics de jurer qu'ils fermeront les yeux aux heures où ils annoncent la prière. Une précaution qui leur réussit mieux, est de choisir des aveugles pour remplir ces pieuses fonctions.

Telle est, Monsieur, la vie ordinaire des Egyptiennes. Élever leurs enfans, s'occuper uniquement des devoirs du ménage, vivre retirées dans l'intérieur de leur famille, sont leurs devoirs. Se visiter, se donner des festins où l'on s'abandonne souvent à la joie folle et à la plus grande liberté, promener en bateau, où sous l'ombrage des orangers, entendre les *almé*, voilà leurs amusemens. Elles se parent avec autant de soin pour recevoir leurs connoissances, que le font les Françaises pour briller aux regards des hommes. Ordinairement timides et douces, elles deviennent hardies et emportées lorsqu'un goût violent sempare de leur ame. C'est alors que ni verroux, ni Cerbères ne peuvent mettre obstacle à leurs desirs. La mort même, levée sur leur tête, ne les empêche pas de chercher les moyens de se satisfaire, et rarement ils sont infructueux.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVI.

Au Grand Caire.

A. M. L. M.

POUR achever, Monsieur, le portrait des Egyptiennes, je vais vous raconter une aventure galante, arrivée depuis peu à Rosette. Elle vous donnera une idée de la manière dont on aime dans le pays. Pour peindre les mœurs, il faut des faits et non des raisonnemens. J'aurai soin seulement que la décence voile mes tableaux. Si mon recit s'anime, pardonnez-le à la nature du sujet.

Le vieux Hassan, Turc fort jaloux, avoit épousé une Georgienne de seize ans. Il la faisoit garder à vue; mais est-il une barrière contre l'amour? Ce Seigneur très-riche, possédoit de belles terres aux environs de Rosette. Il avoit un magnifique jardin à un quart de lieue de la ville, où il permettoit à la jeune Gemilé (c'étoit le nom de son épouse,) d'aller le soir prendre le frais. Plusieurs esclaves des

deux sexes l'accompagnoient. Les hommes gardoient la porte et faisoient sentinelle autour des murs. Les femmes la suivoient dans l'intérieur. Elle se promenoit tristement sous des berceaux d'orangers. Le murmure des eaux, la fraîcheur de la verdure, les tendres accens des tourterelles qui peuplent ces asyles, ne faisoient qu'ajouter à sa mélancolie. Elle détachoit un fruit et le mangeoit sans goût; elle cueilloit une fleur et la sentoit sans volupté. Les plaisirs qu'elle goûtoit avec ses femmes ne faisoient qu'aigrir son mal. Un soir que couverte de son voile, entourée de ses esclaves, elle marchoit gravement le long du fleuve pour se rendre au jardin, elle apperçut un Européen, arrivé depuis quelque temps à Rosette. (1) Son habit si différent de celui des Turcs, le lui fit remarquer. Le coloris de la jeunesse qui brilloit sur ses joues, et que le soleil n'avoit point encore hâlé, fixa son attention. Elle passoit lentement, et laissa tomber son (2) éventail, pour avoir le prétexte

---

(1) Les Européens peuvent conserver leur habillement à Rosette; mais s'ils s'écartoient de la ville dans ce costume, ils courroient des risques.

(2) Les Egyptiennes portent des évantails de plumes attachées en demi-cercle dans une manche de bois.

de s'arrêter un moment. Elle rencontra ses regards. Ils pénétrèrent jusqu'au fond de son cœur. L'air, la taille, tous les traits de l'étranger restèrent empreints dans sa mémoire. L'impossibilité de lui parler, la crainte de ne plus le voir, lui firent sentir vivement son esclavage, et un goût naissant devint, par la contrainte où elle vivoit, une passion impétueuse. A peine fut-elle entrée sous l'ombrage des bosquets, qu'elle se déroba à la foule importune, et prenant à l'écart celle de ses femmes en qui elle avoit plus de confiance, « As-tu » vu, lui dit-elle, le jeune étranger? quelle » vivacité dans ses yeux! quels regards il a » lancé vers moi! ô mon amie! ô ma chère » Zetfé? va le trouver. Dis-lui qu'il vienne » après demain sous les orangers qui bordent » le jardin, du côté du bois de dattiers où le » mur est plus bas. Dis-lui que je veux le » voir, l'entretenir; seulement qu'il évite les » regards de mes impitoyables gardiens ». Le message fut fait ponctuellement. L'Européen promit légérement, mais les périls auxquels il s'exposoit, l'arrêtèrent. L'esclave, déguisée en marchande, l'alla trouver une seconde fois, et lui demanda pourquoi il avoit manqué à sa parole. Il prétexta diverses excuses, et fixa une époque éloignée afin d'avoir le temps de

penser à cette démarche. La réflexion l'emporta sur le desir. La vue d'un pâle dressé, glaça son courage. Il ne se trouva point au rendez-vous. Zetfé revint encore, et aprés de vifs reproches, lui parla de la passion de sa maîtresse pour lui, de l'horreur qu'elle avoit conçu pour le vieux Hassan. Elle lui vanta les charmes, la beauté, le malheur d'une personne arrachée à ses parens et vendue à un barbare. Le jeune homme que ce portrait avoit séduit, jura que le lendemain il seroit sous le berceau, une heure après le coucher du soleil.

La belle Gemilé toujours confiante, quoique toujours trompée, avoit été au bain. Ses cheveux noirs, qui faisoient ressortir la blancheur de son teint, lavés avec l'eau rose, pendoient en tresses jusques sur ses talons. Elle étoit parfumée d'essences précieuses. Une ceinture richement brodée, marquoit sa taille, et serroit des habits légers, qui n'étant point écartés, par artifice, de son corps, en prenoient la forme, en marquoient les contours. Elle avoit quitté son voile et son manteau. Un mouchoir des Indes, orné de perles, couronnoit sa tête; toute brillante des graces du jeune âge, elle craignoit encore de n'être pas assez belle; elle attendoit avec inquiétude, tantôt précipitant ses

pas, tantôt s'arrêtant tout-à-coup, et tantôt se roulant parmi les fleurs. Au moindre bruit, elle tressailloit et portoit la vue sur la campagne. Le soleil avoit disparu, les étoiles commençoient à briller, la nuit, si belle en ce climat, la nuit dont la fraîcheur délicieuse répare les forces abattues, et rend à l'ame toute son énergie, avoit étendu son voile sur la nature entière et épaissi ses ombres sur le bosquet qui couvroit l'amoureuse Gémilé. Chaque soufle du vent qui agitoit le feuillage, éteignoit et ranimoit tour-à-tour dans son cœur la crainte et l'espérance. L'incertitude, le tourment des personnes passionnées, lui faisoit éprouver mille maux à la fois.

Le moment de retourner à la ville étoit venu. Elle se voit trompée pour la troisième fois. La fureur prend la place des sentimens affectueux. Elle ne respire que vengeance; elle va commander la mort d'un parjure; mais plus sensible que vaine, l'espoir et le desir éteignirent bientôt sa colère. « Non, dit-elle, qu'il ne meure » pas; va, ma chère Zetfé, va lui porter des » paroles de paix. Dissipe ses allarmes, peins- » lui mon amour, et qu'il vienne en connoître » le prix ».

Zetfé retourna vers l'Européen, calma ses frayeurs

frayeurs, lui représenta vivement la tendresse de sa maîtresse, et le bonheur qui lui étoit offert. L'imprudent jeune homme, incapable de résister à ces peintures séduisantes, donnoit de nouvelles promesses; mais à peine étoit-il livré à lui-même, que l'image d'une mort ignominieuse lui faisoit violer ses sermens. La patience a un terme. Celle de Gemilé fut longue. Pendant neuf mois elle sollicita celui qu'elle n'avoit vu qu'un moment. Elle excusoit celui qui ne méritoit point d'excuses. A des démarches infructueuses, elle en ajoutoit de nouvelles, et ne pouvoit se résoudre à perdre le fruit de tant de soins. Un soir qu'elle avoit versé des larmes amères; un soir qu'elle s'étoit oubliée sous l'ombrage, en pensant à celui qu'elle aimoit, et dont l'image la poursuivoit sans cesse, le vieux Hassan ennuyé de l'attendre la maltraita. Le charme fut rompu. Elle se retira furieuse dans son appartement. L'amour désespéré la porta à la vengeance, mais lui-même adoucit l'arrêt qu'il prononçoit. « Ecoute: dit-elle à sa fidelle » Zetfé; va demain au lever de l'aurore trouver » le perfide Européen, et lui porte de ma part » ces dernières paroles: Etranger, je t'ai vu, » je t'ai cru sensible, et mon cœur a desiré » d'être à toi. Pendant neuf mois tu as trompé » mes espérances. Tu te fais un jeu du parjure.

» Prends garde, (1) ta vie est dans mes mains, » et je suis irritée. Jeudi, Hassan part pour » Faoüé, il reviendra tard, je passerai le jour à » la campagne. Viens à mes pieds recevoir ton » pardon, ou un esclave m'apportera ta tête. » J'en jure par le Prophète, Gemilé sera vengée » ou contente ».

Zetfé rapporta fidèlement le discours de sa maîtresse. L'Européen ne délibéra plus. La mort qui lui promettoit des plaisirs, lui parut préférable; il fit un présent à l'esclave, il la conjura de calmer le courroux de Gemilé, et l'assura qu'il se trouveroit au rendez-vous un peu après le coucher du soleil. Cependant il n'étoit pas sans allarmes. Est-ce un piége qu'on lui tend? Veut-on punir tant de parjures? Une femme Turque connoît-elle le plaisir de pardonner? L'orgueil blessé se laisse-t-il fléchir? Le jour arrive. Ses agitations augmentent. Mille pensées se heurtoient dans son esprit. Mille sentimens bouleversoient son ame. N'importe, il faut partir. L'image d'une belle femme qui l'attend, l'enflamme, et voile le péril à ses yeux. Il s'arme aux approches de la nuit, traverse la

(1) Il est très-facile à une femme Turque de faire assassiner un étranger, ou même de le livrer au dernier supplice. Elle n'a qu'à vouloir.

campagne de riz, se glisse le long du bois de dattiers, et arrive au mur qui le séparoit de la belle Georgienne. Le cœur lui battoit. Il observe s'il n'est point apperçu, s'élance sur la muraille et descend dans le jardin. A son aspect, deux femmes se lèvent et paroissent effrayées. Il demeure immobile. L'une d'elles (c'étoit Gemilé) lui tend la main, et le rassure. Il marche vers elle, s'incline profondément, elle le relève avec bonté, fait un signe, et son esclave a disparu. « Etranger, lui dit-elle, pourquoi m'as tu si » long-temps trompée? Tu ne m'aimois donc » pas? Pardon belle Gemilé, la crainte m'a re- » tenu jusqu'à ce moment; mais je viens à vos » pieds réparer mes torts ». Elle veut renouveller ses reproches, ils meurent sur ses lèvres. Elle prend la main du jeune homme qui tremble, dans la sienne, et le conduit sous un épais berceau d'orangers. La lune argentoit le feuillage. Le gazon étoit couvert de fleurs. Les suaves odeurs des plantes, portoient la volupté dans les sens. La gaze et la soie voiloient à peine les charmes de Gemilé. Les momens étoient précieux. L'histoire dit que les deux amans surent en profiter.

Cet événement, Monsieur, paroîtra peu vraisemblable, parce qu'on le jugera d'après les mœurs de l'Europe. Il dépendoit de moi de

franciser les circonstances. Alors il eut paru tout naturel. Mais qu'eut-on gagné? Une erreur de plus. L'on auroit dit : Les Egyptiennes sont semblables aux Européennes, sans songer à la différence immense que mettent entre elles, l'esclavage d'un côté, et la liberté de l'autre. J'ai mieux aimé raconter un fait peu croyable, que de revêtir une fable des couleurs de la vérité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVII.

Au grand Caire, le

A. M. L. M.

VOUS êtes surpris, Monsieur, que je ne vous aye point encore parlé des pyramides. Vous attendez une description qui puisse éclaircir vos doutes, et fixer votre jugement. C'est cette raison même qui causoit mon silence. Mon retardement n'avoit d'autre motif que de vérifier des faits, et de vous offrir des détails qui pussent contenter votre curiosité. Un voyage ne suffisoit pas. J'arrive d'un second où s'est trouvé le Comte d'Antraigues, que le desir de s'instruire a conduit en Egypte. Ce Seigneur Français joint aux qualités aimables, beaucoup d'esprit et de connoissances.

Nous partîmes du grand Caire après dîner, et nous sortîmes de la ville par le quartier d'*Hanefi*. Le Nil étoit à notre droite, et le canal *du Prince des fidèles* à notre gauche.

La plaine que nous traversions s'étend jusqu'à *Masr Fostat*. Elle est entrecoupée de lacs, de bouquets d'arbres, et de jardins. On y voit des maisons de plaisance qui appartiennent à des seigneurs. La plus considérable est celle d'Ibrahim Bey *Cheik Elbeled* (1). Il y conduit souvent ses femmes. Elles ont pour promenade un vaste enclos planté d'orangers et de grenadiers, avec une terrassse couverte d'un portique qui domine le fleuve. C'est-là qu'elles passent une partie de leurs jours dans la captivité. Un peu plus loin s'élève un grand édifice habité par des Derviches. On dit que ce voisinage est un sujet de consolation pour les belles prisonnières.

A l'extrémité de la plaine nous trouvâmes l'ouverture du canal du Prince des fidèles, et le château d'eau. Nous traversâmes une partie du vieux Caire, et nous étant embarqués à la pointe du Mekias, nous abordâmes à Gizé, où les négocians Français louent une jolie maison de campagne. Nous y passâmes la soirée dans l'impatience de nous remettre en route. Avant de partir il fallut faire un présent au *Kiachef* (2)

(1) C'est, comme je l'ai déjà dit, le titre que prend le Bey le plus puissant ; il signifie Gouverneur du pays.

(2) Gouverneur.

qui nous promit deux *cheiks* (1) pour nous mettre à l'abri du pillage des Arabes. Ce don étoit autrefois volontaire, et une simple marque de reconnoissance. Aujourd'hui c'est un tribut que le Gouverneur fait payer à la curiosité des Européens. Il doit son origine aux Anglais, qui en revenant du Bengale ne manquent point de visiter les pyramides. La folle vanité de ces *Nababs* répandant l'or à pleines mains, rend les voyages plus dispendieux et plus difficiles pour ceux qui n'ont pas gouverné les riches provinces du Bengale.

Le présent étant accepté, et l'escorte arrivée, nous quittâmes Gizé environ une heure après minuit. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue que nous apperçûmes le sommet des deux grandes pyramides. Nous n'en étions qu'à trois lieues. La lune en son plein les éclairoit. Elles paroissoient comme deux pointes de rocher couronnées de nuages. L'aspect de ces monumens antiques, qui ont survécu à la destruction des nations, à la chûte des empires, aux ravages des temps, inspire une sorte de vénération. Le calme des airs, le silence de la nuit, ajoutoit encore à leur majesté. L'ame, en

(1) Homme de loi ou d'autorité parmi les Arabes.

jettant un coup-d'œil sur les siècles qui se sont écoulés devant leur masse inébranlable, frissonne d'un respect involontaire. Salut aux restes des sept merveilles du monde ! Honneur à la puissance du peuple qui les éleva !

C'est dans les riches campagnes qui les environnent que la fable plaça les champs Elisées. Les canaux qui les traversent sont le Styx, le Lethé. Pénétré des idées de la Mythologie, on croit voir les ombres des héros et des hommes vertueux voltiger à ses côtés. On croit entendre le dernier adieu d'Euridice. Combien ces lieux, célébrés par Orphée et Homère, ont prêté d'images touchantes à la poésie !

Cependant nous avancions, et les pyramides dont les aspects varioient suivant les circuits que nous faisions dans la plaine, et la position des nuages, se découvroit de plus en plus à nos regards. A trois heures et demie du matin nous arrivâmes au pied de la plus grande. Nous déposâmes nos habits à la porte du canal qui conduit dans l'intérieur. Nous y descendîmes tenant chacun un flambeau à la main. Vers le fond il fallut ramper comme des serpens pour pénétrer dans le canal intérieur qui correspond au premier. Nous le montâmes à genoux en nous appuyant des mains contre

les côtés. Sans cette précaution on courroit risque de glisser sur le plan incliné, où de légères entailles ne suffisent pas pour arrêter le pied, et l'on se précipiteroit en bas. Vers le milieu nous tirâmes un coup de pistolet dont le bruit épouvantable répété dans les cavités de cet immense édifice se perpétua pendant long-temps. Il éveilla des milliers de chauves-souris, qui s'élançant de haut en bas, nous frappoient aux mains et au visage. Elles éteignirent plusieurs de nos bougies. Elles sont beaucoup plus grosses que celles d'Europe. Parvenus au haut nous entrâmes dans une grande salle dont la porte est fort basse. C'est un carré-long, entièrement composé de granit. Sept pierres énormes traversent d'un mur à l'autre et forment le plafond. Un Sarcophage fait d'un bloc de marbre repose à l'une des extrémités. La main des hommes a violé ce monument. Il est vide, et le couvercle en a été arraché. Des morceaux de vases de terre sont à l'entour. Sous cette belle salle est une chambre moins grande où l'on trouve l'entrée d'un conduit rempli de décombres. Après avoir examiné ces caveaux, où la lumière du jour ne pénétra jamais, et où la nuit éternelle épaissit ses ombres, nous descendîmes par le même chemin, évitant de tomber dans

un puits (1) que l'on rencontre à gauche et qui se prolonge jusque dans les fondemens de la pyramide. L'air de l'intérieur de cet édifice n'étant jamais renouvellé, est si chaud, si méfitique, que l'on se sent suffoquer. Lorsque nous en sortîmes nous étions baignés de sueur et pâles comme la mort. On nous eut pris pour des spectres qui apparoissent au milieu des ténèbres. Après avoir respiré avidement l'air extérieur, et nous être rafraîchis, nous nous hâtames d'escalader cette montagne faite de main d'homme. Elle est composée de plus de deux cents assises de pierre. Elles débordent l'une sur l'autre à proportion de leur élévation qui est depuis deux pieds jusqu'à quatre. Il faut franchir successivement ces énormes gradins pour arriver au sommet. Nous l'entreprîmes en prenant l'angle du nord-est le moins endommagé. Ce ne fut qu'après une demi-heure de peines et d'efforts que nous y parvînmes.

L'aurore se levoit. L'Orient se coloroit par degrés. Nous jouissions d'un air pur et d'une fraîcheur délicieuse. Bientôt le soleil dora la

---

(1) Pline en avoit connoissance. Il y a dans la pyramide un puits qui a 86 coudées de profondeur. Liv. 36.

pointe du (1) *Mokattam*. Son disque lumineux parut au bord de la montagne. Nous reçumes ses premiers rayons, et nous vîmes briller dans l'ombre les pointes des pyramides de *Saccara* qui étoient à trois lieues de nous dans la plaine des Momies. La lumière descendoit rapidement. Le haut des minarets, le sommet des dattiers plantés autour des villages bâtis sur des hauteurs, parurent éclairés. Chaque instant nous découvroit de nouvelles beautés. A mesure que l'astre montoit dans les cieux, il inondoit de ses feux les montagnes et la vallée d'Egypte. Les troupeaux descendoient des hameaux; des barques à la voile remontoient le Nil. Nous suivions des yeux les vastes contours qu'il forme dans la plaine. Nous avions au Nord des collines stériles et des sables arides; au sud, le fleuve et un océan de moissons; nous appercevions à l'est la petite ville de Gizé, les tours de Masr Fostat, les minarets du grand Caire, et le château de Salah Eddin qui fermoit le tableau. Assis sur le plus élevé, le plus ancien monument des hommes, comme sur un trône, nous voyions en parcourant l'horison, un désert affreux, les riches cam-

(1) Montagne qui domine le grand Caire.

pagnes où l'on plaça les champs Elisées, des hameaux, des villes, un fleuve majestueux, et des édifices qui semblent être l'ouvrage des géans. Il n'est point dans l'univers de spectacle plus varié, plus magnifique, et plus imposant. Il élève l'ame, et la force à la contemplation.

Après que nous eûmes gravé nos noms sur le sommet de la pyramide, nous descendîmes avec précaution, car nous avions l'abyme devant nous. Un morceau de pierre qui se seroit détaché sous nos pieds ou nos mains, eut pu nous y précipiter.

Arrivés au bas de la pyramide, nous en fîmes le tour en la contemplant avec une sorte d'effroi. Lorsqu'on la considère de près, elle semble faite de quartiers de rochers; mais à cent pas, la grandeur des pierres se perd dans l'immensité de l'édifice, et elles paroissent très-petites.

Ses dimensions sont encore un problême. Depuis Hérodote jusqu'à nos jours, un grand nombre de voyageurs et de savans les ont mesurées, et la différence de leurs calculs, loin d'éclaircir les doutes, n'a fait qu'augmenter l'incertitude. Je vais vous en donner un tableau. Il servira du moins à vous faire connoître combien la vérité est difficile à découvrir.

Hauteur de la grande pyramide.		Largeur d'un de ses côtés.
Anciens.		
Herodote.	800	800 pieds.
Strabon.	625	600
Diodore de Sicile.	600 et quelq. p.	700
Pline.	. . . .	708
Modernes.		
Le Bruyn.	616	704
Prosper Alpin. .	625	750
Thevenot.	520	682
Nieburh.	440	710
Graves.	444	648

Nombre des assises de pierre qui la forment.

Greaves.	207	assises.
Maillet.	208	
Albert Lewenstein.	260	
Pokoke.	212	
Belon.	250	
Tevenot.	208	

Il me paroît évident que MM. Greaves et Nieburh se sont prodigieusement trompés en mesurant la hauteur perpendiculaire de la

grande pyramide. En effet, de l'aveu de tous les voyageurs elle est au moins de deux cent sept assises. Or, ces assises ont depuis deux pieds jusqu'à quatre d'élévation (1). Les plus élevées sont à la base. Elles décroissent insensiblement jusqu'au sommet. J'en ai mesuré plusieurs qui avoient plus de trois pieds de hauteur, et je n'en ai point trouvé au-dessous de deux. Le moins donc que l'on puisse donner à chacune d'elles est deux pieds et demi, ce qui suivant le calcul même de M. Greaves, qui en compte 207, feroit 517 pieds six pouces de hauteur perpendiculaire.

Observez que MM. Greaves, Maillet, Thevenot et Pokoke, qui ne varient dans le nombre des degrés que depuis 207 jusqu'à 212, ont tous monté par l'angle nord-est comme

---

(1) Les assises ont depuis deux pieds et demi jusqu'à quatre de hauteur, n'étant point aussi hautes vers le sommet que vers la base. *Pokoke, description de l'Orient, tome premier.*

L'élévation de la première assise est de cinq pieds, mais elle diminue insensiblement à mesure que l'on monte. *Prosper Alpin, chap. 6 des pyramides.*

Cette pyramide a 208 dégrés de grosses pierres dont l'épaisseur fait la hauteur du dégré de quelques deux pieds et demi, l'un portant l'autre ; car il y en a qui sont plus épaisses, comme j'en ai mesuré quelques-unes qui ont plus de trois pieds. *Thevenot, p. 242.*

le moins endommagé. J'ai suivi la même route, et je n'ai compté que 208 gradins. Mais si l'on fait attention que la pyramide a été ouverte de ce côté qui regarde le désert, que les pierres en ont été précipitées en bas, que les sables qui les ont recouvertes y ont formé un monticule considérable, on ne sera plus étonné qu'Albert Lewenstein, Belon, et Prosper Alpin qui seront montés par l'angle sud-est ou sud-ouest, moins exposés aux sables de la Libye, ayent trouvé un plus grand nombre de degrés; ainsi le calcul de ces voyageurs, qui s'accorde avec celui de Diodore de Sicile et de Strabon, semble être le plus près de la véritable hauteur de la pyramide prise à sa base naturelle. Ainsi l'on peut croire avec fondement, qu'elle a au moins six cents pieds d'élévation. Un passage de Strabon (1) porte ceci jusqu'à l'évidence. Voici ses paroles. « Vers le milieu de la hau-» teur d'un des côtés, est une pierre que l'on » peut lever. Elle ferme un canal oblique qui » conduit au cercueil déposé dans l'intérieur » de la pyramide. Ce canal ouvert de nos jours, et qui au temps de Strabon (2) se trouvoit

(1) Strabon, liv. 17, p. 1161.

(2) C'est-à-dire, sous le siècle d'Auguste.

vers le milieu d'une des faces, n'est pas actuellement à cent pieds de la base. Ainsi les débris du revêtement de la pyramide et des pierres tirées de l'intérieur, recouverts ensuite par les sables, ont formé dans cet endroit une colline de deux cents pieds de haut. (1) Pline vient à l'appui de ce sentiment. Le grand sphinx s'élevoit de son temps de 62 pieds au-dessus du terrain. Actuellement tout son corps est enseveli sous le sable. Il n'en paroît plus que le col et la tête, qui ont 27 pieds de hauteur. Si ce sphinx que les pyramides défendent contre les vents de nord qui roulent les flots de sable de la Libye, en a cependant été couvert jusqu'à la hauteur de 38 pieds, jugez quelle immense quantité a dû s'amonceler au nord d'un édifice qui leur oppose une base de plus de sept cents pieds de long. C'est à cette raison que l'on doit attribuer la différence prodigieuse qui se trouve entre les récits des Historiens qui ont mesuré la plus grande pyramide en des temps éloignés et par des angles opposés. Hérodote, qui l'a vue dans le siècle le plus voisin de sa fondation, lorsque sa base véritable étoit encore découverte, lui donne huit cents pieds en carré (2)

(1) Pline, liv. 36, pag, 861.

(1) Euterpe, p. 6.

Ce

Ce sentiment me paroît très-vraisemblable. C'est aussi l'opinion de Pline (1), qui dit qu'elle couvroit un espace de huit arpens.

MM. Schaw, (2) Thevenot (3), et les autres voyageurs qui ont prétendu que cette pyramide n'avoit point été achevée parce qu'elle est ouverte, et qu'elle est sans revêtement, sont dans l'erreur. Il suffisoit de remarquer les débris du mortier, que l'on trouve encore en plusieurs endroits des gradins avec des éclats de marbre blanc, pour voir qu'elle a été revêtue; et lorsqu'on lit avec quelque attention la description qu'en ont donnée les anciens, les doutes s'évanouissent et la vérité brille dans tout son jour. Examinons quelques-uns leurs passages.

« La grande pyramide fut revêtue de pierres » polies et parfaitement jointes ensemble, dont » la moindre avoit trente pieds de long. On » l'avoit construite en forme de degrés sur » chacun desquels on plaçoit des machines de » bois pour élever les pierres de l'un à l'autre ». *Hérodote, Euterpe.*

» La grande pyramide est bâtie de pierres

---

(1) Pline le naturaliste, l. 36, p. 861.

(2) Observations géographiques sur la Syrie et l'Égypte.

(3) Voyage de Levant, p. 255.

» très-difficiles à travailler, mais aussi d'une » durée éternelle. Elle s'est conservée jusqu'à » nos jours (1) sans être aucunement endom- » magée. On avoit fait venir les marbres des » carrières d'Arabie ». *Diodore de Sicile*, *l.* I.

Cet Historien pensoit que tout l'édifice étoit composé de pierres semblables à celles du revêtement, et qui étoient d'un marbre très-dur. S'il y en avoit eu quelques morceaux d'arrachés, il auroit apperçu sous cette enveloppe, des pierres calcaires assez molles.

« La grande pyramide est formée de pierres » tirées des carrières d'Arabie. Elle n'est pas » éloignée du village de Burisis (2) où demeu- » rent ceux qui ont l'adresse de monter au » sommet ». *Pline le naturaliste*, *l.* 36.

Ce passage fait voir que Pline, trompé par l'apparence, étoit dans la même erreur que Diodore de Sicile. Il démontre aussi clairement qu'elle étoit revêtue. En effet, il n'eut point été surprenant que les habitans de Busiris escaladassent un édifice élevé par gradins, mais c'étoit vraiment un prodige qu'ils pussent y

---

(1) Vers le milieu du siècle d'Auguste.

(2) Ce village subsiste encore : On le nomme *Bousir*, il n'est qu'à une petite lieue des pyramides.

monter quand il formoit une montagne, dont les quatre faces coupées à pans inclinés, présentoient une surface couverte d'un marbre poli.

Je ne m'étendrai pas davantage pour vous prouver que la grande pyramide avoit un revêtement de marbre. C'est un fait incontestable. Il n'est pas moins vrai qu'elle étoit fermée, comme Strabon le fait connoître, et qu'en enlevant une pierre placée vers le milieu d'un des côtés, on trouvoit un canal qui conduisoit au tombeau du Roi; mais je laisserai à M. Maillet, qui l'a visitée quarante fois avec tout le soin imaginable, l'honneur de vous apprendre les moyens que l'on a employés pour l'ouvrir. J'en ai examiné l'intérieur dans deux différens voyages; deux fois je l'ai escaladée, et je n'ai pu m'empêcher d'admirer avec quelle sagacité cet Auteur a dévoilé le mécanisme de cet étonnant édifice. J'ajouterai donc à cette lettre ses recherches et son plan, parce que je ne pourrois parler que comme lui, et que tout le mérite de la découverte lui appartient. Seulement j'y joindrai quelques notes qui m'ont paru nécessaires.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XVIII.

Au grand Caire, le

A. M. L. M.

« NON-SEULEMENT, Monsieur, la pyramide » a été revêtue et rendu parfaite à son exté- » rieur, elle a même été fermée, et ouverte » avec violence. C'est ce que j'entreprends d'é- » tablir d'une manière à ne laisser aucun doute » sur ce sujet.

» Cette violence se remarque d'abord à l'en- » trée naturelle de la pyramide, d'où on a » enlevé, comme on peut le remarquer avec » un peu d'attention, quelques-unes de ces » pierres qui la fermoient, et qui étoient d'une » grandeur énorme. Ces pierres étoient posées » au-dessus d'un canal, qui par une pente assez » roide conduit au centre de la pyramide, et » aux salles où les corps de ceux qui l'avoient » fait construire devoient être déposés. Ce canal, » dont le penchant est très-rapide, est de cent

» pieds de longueur, et a son commencement
» à cent pieds de la base de la pyramide. On
» y arrive par une espèce de montagne de
» cette hauteur, formée des débris de la pyra-
» mide même. Le canal a d'étendue trois pieds
» trois pouces en carré, et étoit rempli du
» haut en bas de pierres fort justes du même
» marbre dont il est composé. Au-dessus de
» l'ouverture par où l'on entre dans ce canal,
» on remarque dans le corps de la pyramide
» une étendue de neuf à dix pieds, d'où l'on a
» enlevé des pierres d'une grandeur prodi-
» gieuse, comme on le reconnoît par les suivan-
» tes. Cette seule remarque suffiroit pour établir
» que la pyramide a été fermée, puisqu'on n'a
» dû enlever ces pierres que pour trouver l'ou-
» verture du canal, ou pour se faire plus aisé-
» ment des prises sur celles qui étoient dans
» le canal même, et qui avoient une retenue
» dans celles qu'on a arrachées. C'est ce qui
» peut se remarquer à la lettre *A*. Après avoir
» enlevé ces pierres prodigieuses et celles du
» canal, qui se rencontroient au-dessous de ces
» premières, il fut facile d'en tirer les autres par
» une prise que l'on se fit sur la partie qu'elles
» présentoient en dehors. On suppose que
» pour rendre l'exécution de cette entreprise
» plus difficile, en mettant ces pierres dans le

» canal, on les avoit enduites d'un ciment très-
» fort, afin qu'elles s'attachassent plus étroite-
» ment aux parois du canal, et ne fissent qu'une
» même masse avec tout le corps de l'édifice;
» mais en mettant en œuvre des forces plus
» puissantes et à la faveur des eaux chaudes
» qu'on fit couler dans le canal marqué *B*, on
» vint à bout d'amortir ce ciment, et de déta-
» cher ces pierres, qu'on fit sortir ensuite avec
» peu de peine. Ce qu'il y a de certain, c'est
» qu'on est venu à bout de les en retirer sans que
» les pierres mêmes qui forment le canal aient
» été déshonorées. En effet, elles sont encore
» aujourd'hui aussi polies que le premier jour,
» excepté sur le fond du canal, où, dans la suite,
» à coups de marteau, on a pratiqué de distance
» en distance des creux de deux à trois doigts
» de profondeur. Cette précaution étoit néces-
» saire pour faciliter l'entrée et le retour à
» ceux qui vont visiter la pyramide. On com-
» prend aisément que sans ce secours il ne
» seroit pas possible de descendre dans le canal,
» sans être entraîné rapidement jusqu'au fond,
» et que pour le remonter il seroit nécessaire de
» s'attacher à des cordes arrêtées à son ouver-
» ture extérieure.

» J'ai insinué plus haut que ce canal étoit
» composé de marbre; j'ajoute que les pierres

» qui forment ces quatres côtés, sont en effet
» de marbre blanc du plus fin, et par consé-
» quent du plus dur. J'avoue qu'il est un peu
» jaunâtre ; sans doute parce que par la lon-
» gueur des ans il a pris cette couleur au de-
» hors (1). Une de ces pierres prodigieuses
» qui furent enlevées, comme je l'ai dit, au-
» dessus de l'ouverture du canal, lorsqu'on força
» la pyramide, se voit encore à son entrée. On
» a accoutumé de monter et de manger dessus
» lorsqu'on va visiter cet illustre monument.
» Elle est sans contredit du même marbre,
» ainsi que toutes celles qui forment les autres
» canaux. C'est sur ce principe que j'ai avancé
» que les pierres qui fermoient le premier canal
» dont je viens de parler, et même tous les
» autres canaux de la pyramide, étoient aussi

(1) Ce n'est point le temps qui l'a fait jaunir, c'est sa couleur naturelle.

On voit au pied du mont Colzoum, sur le bord occidental de le mer Rouge, une carrière immense de ce marbre jaunâtre. La plaine de sable qui y conduit se nomme *Elaraba*, la plaine des charriots. Sans doute qu'elle doit ce nom aux charriots dont on se servoit pour voiturer le marbre jusqu'au Nil, d'où on le transportoit par eau presque au pied des pyramides. Hérodote et Pline, assurent que les pierres dont on les avoient revêtues, avoient été tirées des carrières d'Arabie, parce que cette partie de l'Egypte se nommoit alors l'Arabie.

» de cette matière, qu'on aura choisie sans doute » préférablement à toute autre, à cause de son » extrême dureté. C'est ce dont il est aisé de » s'éclaircir en levant la moitié de la pierre qui » subsiste encore à l'endroit marqué *C*, où se » fait la jonction du canal intérieur avec l'ex- » térieur. A l'égard de l'intérieur de la pyra- » mide, il est si obscur, et tellement noirci par » la fumée des chandelles et des bougies qu'on » y brûle depuis plusieurs siècles en l'allant » visiter, qu'il est difficile de bien juger de la » qualité des pierres qui composent les salles » et autres lieues renfermés dans cette masse » énorme. On reconnoît seulement que leur po- » lissure est extrême, qu'elles sont de la der- » nière dureté, et si parfaitement jointes les unes » aux autres, que la pointe du couteau ne sau- » roit pénétrer dans l'espace qui les sépare.

» On avoit vidé ce premier canal, et on étoit » parvenu à la fin de ce travail pénible, lorsqu'il » s'en présenta un second beaucoup plus con- » sidérable. Il s'agissoit de tirer les pierres dont » étoit rempli un autre canal qui remontoit » de celui-ci vers le sommet de la pyramide, » par une route aussi roïde que la première » étoit penchante. Il fut d'abord question de » deviner, dans le canal vidé, l'endroit où » aboutissoit par son extrêmité cet autre ca-

» nal qui remontoit vers le haut; et je sup-
» pose qu'on le trouva, quoique la pierre qui
» fermoit ce canal fut si juste qu'elle ne lais-
» soit aucune indice de quelque ouverture que
» ce fût. On pouvoit regarder seulement qu'elle
» ne passoit point comme les autres sur la su-
» périorité du premier canal; c'est ce qu'on
» découvrit en sondant avec la pointe d'un
» couteau ou de quelqu'autre instrument qu'on
» pouvoit enfoncer aisément dans le ciment
» qui unissoit les quatre côtés, dont la super-
» ficie de cette pierre étoit composée, et qui
» la joignoit à celles du canal inférieur. Cette
» rencontre se faisoit à dix pieds de l'extrê-
» mité de ce dernier canal, afin de mieux
» tromper ceux qui pourroient chercher à dé-
» couvrir cette ouverture. On attaqua donc
» d'abord cette pierre, et l'ouvrage n'étoit pas
» aisé. Le lieu étoit fort étroit, et il falloit
» travailler au-dessus de sa tête couché sur
» le dos, sans pouvoir user des forces de ses
» bras que très-foiblement, au hasard d'être
» écrasé dans le moment par une lourde masse,
» qui à chaque instant pouvoit se détacher.
» C'est ce qu'on peut remarquer en jettant
» les yeux sur la figure à la lettre *C*. Cepen-
» dant, après avoir vaincu à la pointe du mar-
» teau, la résistance qu'on trouva dans cette

» première pierre, qui devoit avoir une rete-
» nue dans cet endroit, il en succéda une se-
» conde qui coula sur le fond du canal, et
» sur laquelle il fallut travailler d'une autre
» sorte. On en vint encore à bout ainsi que
» de la première; mais comme après l'avoir
» usée, il s'en présenta d'abord une autre,
» on jugea que ce travail étoit trop long. On
» renonça donc à cette voie, et après avoir
» arrêté la descente des pierres qui suivoient
» et qui bouchoient l'entrée du canal, on se
» fit à l'endroit marqué *D*, dans les pierres
» qui environnoient le canal inférieur, et qui
» se trouvoient à son extrémité, une route
» forcée de quarante pieds de longueur, sur
» huit ou dix de largeur et de hauteur. Cette
» route est désignée dans la figure par la let-
» tre *E* (1) : dans quelques endroits elle se
» trouve serrée et fort basse; dans d'autres elle
» est élevée pour qu'un homme puisse s'y te-
» nir debout. Ce travail coûta des peines in-
» finies. Ensuite retournant à gauche vers le
» canal supérieur, on enleva de son côté trois

(1) Cette route inégale, tortueuse, et bien différente des canaux de la pyramide, prouve évidemment qu'on y a pénétré avec force. Combien il a fallu de peines et de travaux pour se frayer un chemin de quarante pieds, dans un espace étroit et à travers un massif de pierres énormes !

» ou quatre pierres qui firent une ouverture » de quinze à vingt pieds d'étendue dans l'en- » droit marqué *G*. Mais avant que de parler » de la continuation de cet ouvrage, il est à » propos d'observer que la véritable pierre qui » fermoit ce canal dans l'endroit où il faisoit » angle avec le canal inférieur, que cette pierre, » qui avoit été taillée d'une mesure propor- » tionnée à cet angle, et qui fermoit parfai- » tement cette entrée, en a réellement été » enlevée comme je l'ai dit. En effet, celle dont » cette entrée est aujourd'hui fermée, n'y est » point juste; au contraire, elle laisse un vide » de cinq à six doigts à la partie supérieure, » qui devroit être plus longue de cette mesure » que l'inférieure. C'est ce qu'on peut remar- » quer dans la figure à l'endroit marqué *F*.

» Lorsque de l'endroit marqué *G* on eut » arraché et brisé les trois pierres, qui fer- » moient le côté du canal supérieur, il fallut » entreprendre d'en vider toutes les autres » pierres, non-seulement celles qui répon- » doient à cette ouverture, mais encore celles » qui étoient au-dessus dans une étendue non » connue. Cette entreprise étoit difficile et » très-longue à exécuter, puisqu'il n'y avoit » qu'une seule personne qui put agir dans » une capacité de trois pieds trois pouces en

» carré. On se doutoit cependant qu'outre
» le grand nombre de pierres qu'on pouvoit
» rencontrer dans le canal, il y auroit peut-
» être au-delà, dans un lieu moins serré, une
» suite encore fort longue de ces mêmes pier-
» res prêtes à remplir ce canal à mesure qu'il
» seroit vidé. C'étoit en effet une augmenta-
» tion de travail et de peine que l'Architecte
» n'avoit pas manqué de préparer à ceux
» qui tenteroient de pénétrer par ce passage
» dans le centre de la pyramide. Ce fut pour
» s'épargner une partie de ce travail, qu'au lieu
» de songer à briser ces pierres les unes après
» les autres dans l'endroit marqué *G*, où le ca-
» nal avoit été attaqué et entamé, on prit la
» résolution de soutenir ces pierres dans le ca-
» nal même, en arrêtant, par le moyen d'un
» étai ou autrement, la pierre supèrieure à
» celle que l'on avoit dessein de briser. On
» mit donc la main à l'œuvre, et commençant
» d'attaquer la suite de ces pierres que l'on
» brisoit et que l'on soutenoit à mesure par
» des étais d'une longueur proportionnée, on
« continua le même ouvrage de pierre en
» pierre, et de proche en proche, sans s'é-
» carter de la capacité du canal, jusqu'à ce
» qu'on arriva enfin à son extrémité, et à un
» vide supérieur dont je vais parler.

» Au reste, il est à propos d'observer que » tant que le canal dura, et dans toute sa » longueur, on fut obligé de faire de très-» grands efforts pour briser les pierres dont » il étoit rempli. Les coups de masse qu'on » y employa, les coups qu'on frappa sur les » coignées dont on se servit pour venir à bout » de cet ouvrage, déshonorèrent tellement » toutes les parties de ce canal, que de carré » qu'il étoit, on le rendit presque rond ; ce » qui prouve incontestablement qu'on y a tra-» vaillé du haut en bas ; et que par consé-» quent, on avoit pris le parti de soutenir les » pierres dans sa capacité pour les y briser. » En effet, si cet ouvrage se fut exécuté à » l'ouverture du canal marqué *G*, par où il » fut attaqué, il n'y auroit que cette partie » du canal de déshonorée ; le reste de ce ca-» nal de quatre-vingt pieds de longueur, » désigné dans la figure par la lettre *H*, d'où » les pierres auroient seulement glissé à l'en-» droit où le canal avoit été ouvert, seroit » resté en son entier, et se seroit conservé » comme dans tous les autres endroits, où il » subsiste encore fort net et très-parfait jus-» qu'à la salle ».

« Lorsqu'on fut parvenu à l'extrêmité de » ce canal, on trouva que sa partie supérieure

» manquoit, on reconnut même qu'il avoit
» perdu un pied de sa capacité, puisqu'il n'a-
» voit plus que deux pieds et demi de pro-
» fondeur. Cependant cet espace s'étendant de
» part et d'autre de la longueur d'un pied et
» demi, formoit une capacité de trois pieds,
» et donnoit à ce vide une largeur de six pieds
» et demi, ce qui composoit de part et d'autre
» du canal deux élévations ou banquettes de
» deux pieds et demi de hauteur, et d'un pied
» et demi de large. Elles s'étendoient du bas
» en haut dans le même sens que le premier
» canal, par un espace de cent vingt-cinq
» pieds de longueur, suivant le mesurage que
» j'en ai fait faire; d'autres leur en donnent
» jusqu'à cent quarante. A l'extrémité des ban-
» quettes et du canal, on rencontre une es-
» planade ou une plate-forme de huit à neuf
» pieds de profondeur, et qui a six pieds
» et demi de large, comme tout ce vide su-
» périeur aux banquettes. Cet espace est mar-
» qué par la lettre *R* dans la figure plus éten-
» due de l'extrémité de cette galerie qu'on a
» donnée à côté de la pyramide. De deux
» pieds et demi en deux pieds et demi, on
» a pratiqué dans les banquettes du bas en
» haut attenant le mur, des ouvertures de la
» longueur d'un pied, larges de six pouces,

» et profondes de huit, taillées perpendicu-
» lairement. J'expliquerai dans la suite à quel
» usage elles étoient destinées. Ces banquettes
» et ces trous qui accompagnent le canal mar-
» qué *P*, sont désignées dans la figure par
» la lettre *Q* ».

« Les côtés de la galerie s'élèvent au-des-
» sus des banquettes à la hauteur de vingt-
» cinq pieds. D'abord jusqu'à la hauteur de
» douze pieds, le mur est parfaitement égal;
» il est ensuite rétreci par une pierre qui
» avance de même. Enfin, trois pieds plus
» haut, une quatrième en fait encore autant.
» Il ne reste plus au-delà que quatre pieds
» du mur jusqu'au sommet qui est plat, et
» à-peu-près de la largeur du canal qui
» règne au fond de la galerie, c'est-à-dire,
» d'environ trois pieds trois pouces. Toute
» cette élévation étoit nécessaire à l'Architecte
» pour placer les pierres destinées à la fer-
» meture des canaux. Ce que je viens de dire
» du retrécissement de la galerie à mesure
» qu'elle s'élève, peut se remarquer dans la
» figure marquée aux deux extrémités par la
» lettre *S* ».

« En sortant du canal désigné par la lettre
» *H*, et d'abord en entrant dans la galerie,
» on trouve à main droite une ouverture pra-

» tiquée dans le mur. Elle occupe une partie
» de la banquette : ce trou est presque rond,
» taillé en forme d'une petite porte de la hau-
» teur d'environ trois pieds sur deux et demi
» de large. De cette ouverture, on descend
» dans un puits, dont je parlerai dans la suite,
» et de l'usage auquel il étoit destiné. On
» peut remarquer ce trou à la lettre *I*.

» Lorsqu'une fois on fut arrivé dans la gale-
» rie, il ne fut pas difficile de casser les
» pierres qui remplissoient le canal marqué
» *P*, tant parce quelles étoient supérieures
» aux banquettes, que parce que la plus grande
» largeur de la galerie laissoit la liberté aux
» ouvriers d'y employer la masse, et de frap-
» per à leur aise sur les coins de fer, dont
» ils se servoient pour arracher ces pierres et
» les éclater. Enfin, on pouvoit commencer
» par la dernière, qui étoit encore plus facile
» à briser que toutes les autres, parce qu'on
» pouvoit s'élever sur sa hauteur dans le ca-
» nal, afin d'en venir plus aisément à bout.
» Après qu'on eut fini cet ouvrage, et qu'on
» eut vidé cet espace de tous les débris de
» ces pierres mises en pièces, on examina le
» fond de la coulisse, et on remarqua que
» les premières pierres dont ce fond étoit cou-
» vert à la distance de quatorze à quinze pieds,
» marquée

» marquée par la lettre *L*, ne traversoient
» point sous les banquettes. Sur cette décou-
» verte, il fut aisé d'enlever ces pierres les unes
» après les autres. Cet endroit ne fut pas plu-
» tôt nétoyé, qu'il laissa voir une plate-forme
» de dix pieds de longueur sur une hauteur
» égale, au bout de laquelle on trouvoit une
» continuation du canal, et qui formoit à l'en-
» trée de la galerie un triangle de quatorze
» à quinze pieds d'étendue. En même temps,
» au niveau de la plate-forme et sur la gauche
» de ce canal, qui conduisoit dans la gale-
» rie, on découvrit une suite du canal de trois
» pieds trois pouces en carré. Ce nouveau ca-
» nal étoit couvert auparavant par les pierres
» qu'on venoit d'ôter. On devina aisément que
» cette route devoit conduire nécessairement
» dans quelque endroit secret de la pyramide,
» et on résolut de s'en éclaircir. Il fut facile
» de tirer de ce canal, marqué dans la figure
» par la lettre *N*, les pierres qui servoient à
» le boucher, puisqu'on avoit de l'espace pour
» travailler commodément, et qu'on les fai-
» soit sortir du canal en droite ligne. On les
» brisa dans ce vide, qui étoit à son entrée :
» on trouva que ce canal avoit cent dix-huit
» pieds de longueur ; et delà on arriva à une
» chambre voûtée ».

« Cette salle qu'on trouve marquée dans la » figure par la lettre *G*, a dix-sept pieds et » demi de longueur, et de largeur quinze » pieds dix pouces ; sa voûte est faite en dos » d'âne. On remarque dans cette salle, du côté » de l'Orient, une niche enfoncée de trois pieds » dans le mur, et de la hauteur de huit sur » trois de largeur. Il y avoit sans doute dans » cette niche une momie, placée les pieds en » bas et la tête en haut, suivant l'usage des » Egyptiens. Il est probable que c'étoit le » corps de la reine, dont le mari avoit fait » bâtir la pyramide. Je ne doute pas non plus » que ce Prince ne fut inhumé dans la salle » supérieure à celle-ci, à laquelle elle étoit » perpendiculaire environ à cent pieds d'élé- » vation plus haut, comme on peut le remar- » quer dans la figure, lettres *O* et *DD*. En en- » trant dans cette salle, la dernière pierre » qu'on trouvoit à main droite, avoit à son » extrémité un avancement de trois doigts en » talus, ce qui avoit été pratiqué à dessein, » pour empêcher que celle qui devoit servir » à la fermeture du canal marqué par la let- » tre *N*, ne put entrer dans la salle : on doit » croire que cette dernière pierre avoit du » même côté un entaillement égal, afin qu'elle » put arriver juste, et joindre le mur de la

» salle qui correspondoit à cette entrée. Je ne » crois pas au reste devoir m'éloigner de ce » lieu sans avertir d'une découverte que j'ai » faite dans la partie supérieure du canal (1). » Je laisse à des plus habiles que moi à dé- » cider qu'elle a été la cause de cet accident. » Pour moi, il me semble que ce ne peut être » que l'effet de quelque tremblement de terre, » peut-être aussi d'un refoulement de cette » masse énorme, plus pesante d'un côté que » de l'autre, ou même moins solidement fon- » dée. Ce qu'il y a de certain, c'est que je » n'ai remarqué un pareil défaut dans aucune » autre partie de la pyramide, quoique je l'aie » visitée avec l'exactitude la plus scrupuleuse. » Il n'y a sur-tout aucun endroit de la ga- » lerie que je n'aie examiné avec le soin le » plus curieux. Pour suppléer au défaut d'une » perche qu'il n'étoit pas possible d'y intro- » duire, à travers la route tortueuse qu'on » étoit obligé de tenir pour gagner le canal » direct, je faisois lier ensemble plusieurs bâ-

(1) Cette longue fente très-remarquable est au moins de la largeur de six lignes. Elle frappe au premier coup-d'œil. Elle se trouve du côté qui regarde le Nil. Peut-être que cette partie de la montagne dont le pied est arrosé par les eaux du fleuve qui filtrent à travers le sable, a cédé un peu sous le poids épouvantable de la pyramide.

» tons, au bout desquels on attachoit des bou-
» gies allumées; je les faisois élever ensuite le
» plus proche qu'il étoit possible de la voûte
» et du mur, sans que jamais j'y aie décou-
» vert aucun défaut. J'ai remarqué seulement
» que les côtés étoient défigurés en quelques
» endroits, et que sur la droite, un morceau
» du mur avoit été emporté, au dessus du
» retrécissement de la galerie. Cet accident
» étoit arrivé sans doute par la chûte de quel-
» que pierre qui, dans la fermeture de la py-
» ramide, dont dans la suite je décrirai la
» manière, ayant échappé des mains de l'ou-
» vrier, tomba du haut de l'échafaudage, et
» brisa cet endroit contre lequel elle alla
» donner ».

« Je dois encore avertir au sujet de cette
» première salle, dont je viens de parler, qu'on
» s'est persuadé sans doute qu'il y avoit au-
» dessous quelque trésor caché. C'est ce qui
» se reconnoît par une entrée violente qu'on
» y a pratiquée, à la faveur de laquelle on
» peut, au travers de plusieurs pierres inégales,
» pénétrer dans le corps de la pyramide, de
» la profondeur de vingt ou vingt-cinq pas.
» Les pierres qu'on a brisées et tirées de cet
» endroit, remplissent aujourd'hui presque
» toute la capacité de la salle. On a fait la même

» tentative dans la salle supérieure; mais il
» est probable que dans l'un et l'autre endroit,
» on n'a eu pour récompense des peines infinies
» que l'on s'est donné à gâter de si beaux ou-
» vrages, que le déplaisir d'y avoir employé
» inutilement beaucoup de travail et de temps ».

« Après avoir découvert le secret de cette
» première salle, il ne restoit plus que de pé-
» nétrer jusqu'à celle où le corps du Roi étoit
» renfermé. On ne doutoit point qu'elle ne se
» rencontrât à la hauteur de cet esplanade,
» qui se trouvoit, comme je l'ai dit, à l'ex-
» trémité supérieure de la galerie; et on ju-
» geoit avec raison qu'elle devoit être située
» au-dessus, et précisément au niveau de la
» première. En effet, au bout de cette espla-
» nade qui, dans la figure ajoutée à celle de
» la pyramide, se trouve désignée par la lettre
» *R*, on remarquoit une suite du canal de trois
» pieds trois pouces parfaitement bouchée. On
» travailla donc d'abord à la vider. Cette suite
» du canal est marquée dans la même figure
» par la lettre *T*. Il est probable que la pre-
» mière pierre qui le fermoit y étoit si forte-
» ment attachée, qu'on eut toutes les peines
» du monde à venir à bout de l'arracher. C'est
» ce qui se reconnoît par un morceau de la
» pierre supérieure qui a été cassée, pour se

» faire sans doute une prise sur l'inférieure
» qui bouchoit le canal. On l'ôta enfin après
» bien des efforts, et l'on vint à bout d'en
» arracher une seconde qui, avec la première,
» ouvroit un espace de sept pieds et demi de
» longueur. On voulut continuer à percer
» cette extrémité du canal; mais après ces
» deux pierres, on en rencontra une troisième
» qui ne pouvoit sortir, parce qu'elle étoit, et
» plus haute et plus large que l'ouverture. C'é-
» toit le dernier refuge de l'Architecte pour
» donner le change à quiconque pourroit par-
» venir jusques-là, et pour empêcher qu'on
» ne cherchât plus loin cette salle mysté-
» rieuse, qui n'étoit qu'à douze pas delà, où
» reposoit le corps du Roi, et où devoient être
» ses trésors au cas qu'on les eut renfermés
» avec lui. Cependant malgré cette difficulté,
» cette pierre ne fit point prendre le change
» aux ouvriers, et ne rebuta point ceux qui
» avoient entrepris la visite de toute la pyra-
» mide. Ils l'attaquèrent à la pointe du mar-
» teau, et ils réussirent à la briser après beau-
» coup de temps et de travail. Aussi avoit-
» elle six pieds de longueur, quatre de lar-
» geur, et peut-être cinq à six de hauteur,
» puisqu'en cet endroit, on trouvoit une ca-
» pacité de quinze pieds de haut, qui au bout

» de huit pieds d'élévation, s'élargissoit de » quatre pieds ou environ du côté de la ga- » lerie. Cette extention est marquée dans la » figure par la lettre &. Elle correspondoit à » une ouverture du canal, d'un pied et demi » de large, qui étoit antérieure de deux pieds » à cette grosse pierre. Je marquerai dans la » suite à quel usage elle étoit destinée ».

» Au haut de ce vide, on voyoit dans le » mur, qui de part et d'autre fermoit le ca- » nal, un enfoncement d'un pied de profon- » deur, et d'une hauteur à-peu-près égale. Ces » enfoncemens marqués dans la figure par les » lettres *AA*, avoient été pratiqués à dessein. » Ils servoient à placer de puissans leviers, » ou bois de traverse, destinés à soutenir de » fortes cordes, qui par des anneaux de fer » attachés à cette grande pierre, dont j'ai parlé, » la tenoient suspendue dans ce vide, marqué » *Z*, qu'elle remplissoit jusqu'à ce que le » temps de la faire tomber sur le canal mar- » qué *BB* fut arrivé; c'est-à-dire, jusqu'à ce » que le corps du Roi eut été enfermé dans » la salle. L'ouverture d'un pied et demi pra- » tiquée dans le canal marqué *V*, et qui pré- » cédoit de deux pieds l'espace occupé par la » grande pierre, avoit été ménagée pour re- » tirer les ouvriers, après qu'ils auroient des-

» cendu cette pierre énorme. Cette ouverture, » lorsqu'ils se furent retirés, fut bouchée par » une pierre très-juste, de deux pieds d'épais- » seur seulement, qui fut amenée sous cette » ouverture, et à laquelle on avoit attaché » deux anneaux vers l'extrémité de sa partie » supérieure. A ces deux anneaux furent ac- » crochées deux chaînes qui correspondoient » au dessus d'une autre pierre plus pesante et » pendante sur le haut de l'ouverture mar- » quée *Z*, occupée par la grande pierre qui » l'avoit laissée vide en tombant sur le ca- » nal. Les cordes qui soutenoient cette pierre » énorme, avoient pour point d'appui le pilier » marqué *Y* dans la figure. On pesoit cepen- » dant sur la pierre inférieure, tandis que les » ouvriers se retiroient par ce vide d'un pied » et demi, dont j'ai parlé, et qui restoit entre » elle et l'ouverture supérieure. Enfin, lors- » qu'ils furent sortis de cette capacité on cessa » de peser, et la pierre fut enlevée par le con- » trepoids dans l'endroit qu'elle devoit occu- » per, où elle fut arrêtée précisément par une » autre pierre en forme d'écusson de trois doigts » de large : cet écusson avoit été ménagé à des- » sein, en taillant la pierre où il se trouve en- » chassé. Il a trois doigts d'épaisseur sur six à » sept de largeur et se trouve à hauteur d'homme,

» lorsqu'en entrant aujourd'hui dans la pyra- » mide, on s'élève dans ce vide marqué *V*, qui » faisoit partie du dernier secret employé pour » garantir la salle de la violation. Cette espèce » d'écusson de trois doigts d'épaisseur est mar- » qué par la lettre *X*, et mérite attention ».

« Le long des murs qui forment les côtés » du canal où étoit renfermée la grande pierre » de six pieds de longueur et de quatre de lar- » geur, on remarque de part et d'autre des » cannelures rondes de trois doigts de profon- » deur, dont l'extrémité est marquée dans la » figure. Ces cannelures avoient été pratiquées » afin de descendre cette pierre plus facilement » et plus juste, dans l'endroit qu'elle devoit » occuper. Elles étoient aussi destinées à la ren- » dre plus ferme et plus inébranlable, au cas » qu'elle fut attaquée. Toutes ces précautions » prouvent les soins extrêmes qui avoient été » employés, pour mettre le corps du Prince à » l'abri de la violation, supposé qu'il se trouvât » des hommes assez impies et assez téméraires » pour l'entreprendre. Que si après que la pierre » d'un pied et demi de largeur, et de trois pieds » et demi de longueur, ce qui faisoit la mesure » de l'ouverture marquée *V*, et pratiquée dans » le canal, eut été mise en place, il resta encore » le moindre jour, il fut rempli avec du ciment.

» On peut croire aussi que cette pierre même » en fut enduite, avant que de l'introduire du » bas en haut dans ce vide qu'elle devoit fer- » mer? ce qui rendit sa position plus lente en » la retenant contre la force du contrepoids. » Quelques coups du manche de marteau suf- » firent pour la nétoyer du ciment qu'elle avoit » de trop, et pour la faire arriver à sa place. » Cette pierre ne subsiste plus, ni la grande » même qu'on fut obligé de mettre en pièces » pour l'arracher de la place qu'elle occupoit. » Cependant il n'y a personne pour peu qu'on » examine avec attention la disposition des vides » qu'on vient de décrire, et qui précèdent de » six pieds seulement l'entrée de la salle, où le » corps du Roi fut déposé, qui ne reste per- » suadé que les choses se sont exécutées de la » sorte, et qui dans ce petit espace de neuf pieds » n'admire l'art et l'habileté de l'Architecte. » C'est pour en faciliter la connoissance qu'on » a fait représenter en grand et séparément ces » différens morceaux, à côté de la figure qu'on » donne de la pyramide. Les yeux serviront » encore mieux que le récit à faire comprendre » le secret.

» Après avoir tiré à la pointe du marteau » et par morceaux la grande pierre de l'espace » cannelé où elle avoit été descendue, on par-

» vint à la dernière qui aboutissoit à la salle
» et remplissoit l'espace marqué *BB*. Celle-ci
» ne fut pas difficile à tirer, on l'enleva pres-
» que sans résistance après quoi on entra libre-
» ment dans cette salle mystérieuse et si bien
» défendue. Ce lieu marqué *DD* dans la figure
» est à voûte plate, composé de neuf pierres.
» Les sept du milieu ont quatre pieds de large
» sur plus de seize pieds de longueur, puis-
» qu'elles posent de part et d'autre sur les deux
» murs qui vont du levant au couchant, et
» qui sont à seize pieds de distance l'un de
» l'autre. Il ne paroît que deux pieds de largeur
» de chacune des deux autres pierres qui sont
» à côté de celles-ci ; le reste est caché par
» les murs sur lesquels elles reposent à leur
» extrémité. Je laisse à deviner ce qu'on trouva
» dans cette salle. L'histoire, qui ne se charge
» de transmettre à la postérité que la mémoire
» des actions louables, ou de celles qu'on doit
» éviter, ne se charge point de perpétuer le
» souvenir des outrages qui attaquent la nature,
» parce que par eux-mêmes ils savent assez se
» faire détester. Ainsi, en ensevelissant dans
» l'oubli le nom de l'impie qui porta ses mains
» sacrilèges sur ce tombeau, elle a voulu de
» même nous laisser ignorer le secret de ce
» qui y étoit contenu. Ce qu'il y a de certain,

» c'est que de tout ce qui pouvoit être renfermé
» dans cette salle, on ne trouve aujourd'hui
» qu'une caisse de marbre granite (2), de sept
» à huit pieds de longueur sur quatre de large,
» et autant de hauteur. Elle a été placée dans
» ce lieu lorsqu'on le ferma par en-haut; et
» si elle subsiste encore de nos jours en son
» entier, c'est qu'on n'auroit pu la tirer de
» l'endroit qu'elle occupe sans la briser, et
» que ses débris ne pouvoient être d'aucun
» usage. Cette caisse avoit sa couverture, comme
» on le remarque par la façon de ses bords; mais
» elle a été brisée en la remuant, et il n'en reste
» plus de vestiges. C'étoit sans doute cette caisse
» qui contenoit le corps du Roi, renfermé dans
» deux ou trois caisses de bois précieux, suivant
» la coutume qui se pratiquoit à l'égard des
» Grands. Il est aussi vraisemblable que cette
» salle contenoit beaucoup d'autres caisses que
» celle du Prince, sur-tout celles des personnes
» qui furent enfermées avec lui dans ce tom-
» beau, pour lui tenir en quelque sorte com-

(2) Il m'a semblé que ce sarcophage étoit de marbre jaunâtre semblable à celui de la première pierre que l'on trouve à l'entrée du canal extérieur. Un Naturaliste qui examineroit ces différens marbres, et ceux que l'on tiroit du mont Colzoum, à quelques lieues de l'endroit où l'on a bâti le monastère de S. Antoine, donneroit à la vérité ce dernier degré d'évidence.

» pagnie. En effet, lorsque le corps du Roi
» par qui cette pyramide a été construite
» fut déposé dans ce superbe mausolée, on
» y avoit introduit en même temps des per-
» sonnes vivantes, destinées à ne jamais en
» sortir, et à s'enterrer toutes vives avec ce
» Prince; c'est un fait que je ne puis révoquer
» en doute, après la preuve convainquante que
» j'en ai. Voici sur quel fondement cette opi-
» nion est appuyée : précisément au milieu
» de cette salle qui a 32 pieds de longueur sur 19
» de hauteur et 16 de large, on remarque deux
» trous placés vis-à-vis l'un de l'autre, à trois
» pieds et demi d'élévation au-dessus du pavé.
» L'un tourné du côté du nord, a un pied de
» longueur sur huit pouces de hauteur, et tra-
» verse par une ligne droite jusqu'à l'extérieur
» de la pyramide. Ce trou est aujourd'hui
» bouché par des pierres à cinq ou six pieds de
» son ouverture. L'autre qu'on a percé du côté
» du levant, à la même distance du plancher,
» est parfaitement rond, et a assez d'étendue
» pour qu'on puisse y mettre les deux poings.
» Il s'élargit d'abord jusqu'à un pied de dia-
» mètre, et va, en descendant, se perdre vers le
» bas de la pyramide. Ces deux trous sont mar-
» qués par la lettre *C*. Je pense, et j'espère que
» toute personne sensée le jugera comme moi,

» que l'un et l'autre de ces trous n'ont point eu
» d'autre usage que de servir aux personnes qui,
» avec le corps du Prince, furent enfermées dans
» ce tombeau. Le premier étoit destiné à leur
» donner de l'air. C'étoit aussi par-là qu'elles
» recevoient de la nourriture, et tout ce dont
» elles pouvoient avoir besoin. Elles avoient
» sans doute fait provision pour cet usage
» d'une longue cassette proportionnée à la gran-
» deur de ce canal. A cette cassette étoit at-
» tachée, pour les personnes renfermées dans
» la pyramide, une longue corde, par le moyen
» de laquelle elles pouvoient tirer la cassette
» à elles; et une autre qui y tenoit de même
» pendoit à l'extérieur, afin que, réciproque-
» ment, on put tirer la cassette au dehors. Ce
» fut vraisemblablement par ce moyen qu'on
» fournit le nécessaire à ceux qui se trouvoient
» renfermés dans cet édifice, tant qu'il resta
» entre eux une personne vivante. En y en-
» trant, je suppose que chacune de ces per-
» sonnes s'étoit munie d'une caisse pour y être
» ensevelie. Elles se rendirent toutes succes-
» sivement ce pieux et dernier devoir, jus-
» qu'à la dernière qui manqua pour cela d'un
» secours que le reste de sa compagnie avoit
» trouvé dans elle et dans les autres. Le se-
» cond trou servoit à vider les immondices,

» qui tomboient dans un réduit profond pra-
» tiqué pour cet usage. J'avois dessein de faire
» chercher dans l'extérieur de la pyramide, à
» l'endroit auquel le trou carré-long corres-
» pondoit, et vers lequel on a tiré deux lignes
» ponctuées dans la figure qui représente l'in-
» térieur de cet édifice. Peut-être y auroit-on
» trouvé des preuves nouvelles de ce que j'ai
» avancé; mais outre que cette recherche au-
» roit pu donner de l'ombrage aux puissances
» du pays, qui n'auroient pas manqué de se
» figurer qu'on auroit travaillé à découvrir
» quelque trésor, je jugeai que ce trou pour-
» roit se terminer dans quelque enfoncement
» de cet extérieur, et j'appréhendai de trouver
» son extrêmité totalement bouchée, ou par
» le corps de la pyramide, ou du moins par
» la pierre de revêtement. Cependant sur ce
» que je rapporte, d'autres pourront dans la
» suite faire chercher à l'endroit où cette ou-
» verture correspondoit. Par-là on aura une
» preuve entière de l'usage auquel ce trou étoit
» destiné, quoiqu'il ne me semble point dou-
» teux, et qu'il me semble impossible d'en
» imaginer d'autre.

» Après avoir expliqué le plus nettement que
» la matière a pu me le permettre de quelle
» manière, et par quels efforts la pyramide

» fut forcée et ouverte, il me reste encore à
» éclaircir un doute qu'aura fait naître la lec-
» ture de cette première partie. Il s'agit de sa-
» voir où étoit placé le magasin de tant de
» pierres qu'il fallut employer nécessairement
» pour fermer tous les canaux dont je viens de
» parler, et de quelle manière ils furent bou-
» chés par des ouvriers qui sortirent ensuite de
» cet intérieur. Ce morceau n'est pas sans doute
» moins curieux que le reste, et mérite pour le
» moins autant d'attention.

» J'ai déja observé que dans les banquettes,
» dont les deux côtés du canal de 124 pieds
» qui régnoit au fond de la galerie, étoient
» accompagnés, on avoit pratiqué des mortoises
» taillées perpendiculairement, de la longueur
» d'un pied, larges de six pouces, et profondes
» de huit. C'est ce qu'on peut remarquer dans
» la figure à la lettre *Q*. Ces mortoises cor-
» respondoient parfaitement les unes aux au-
» tres, et régnoient dans toute la longueur des
» banquettes à la distance de deux pieds et
» demi. On avoit ménagé ces ouvertures en bâ-
» tissant la galerie, afin de pouvoir placer dans
» chacune une pièce de bois d'un pied en carré,
» et de trois ou quatre pieds de longueur, dont
» on avoit coupé six pouces par le bas à la
» hauteur de huit doigts, selon le sens et la
capacité

» capacité des mortoises dans lesquelles ces » solives devoient entrer. Ces pièces de bois » devoient servir à former au-dessus un écha- » faud, destiné à soutenir les pierres nécessaires » pour remplir tous les canaux qui restoient à » boucher dans l'intérieur de la pyramide, et » même ce canal de 124 pieds, marqué *F*, qui » étoit au fond de la galerie. Ces solives avoient » un autre entaillement à leur extrêmité supé- » rieure; et de longues pièces de bois, dans » lesquelles on avoit taillé des mortoises pa- » reilles à celles des banquettes, s'appliquant » sur ces pieux, formoient de part et d'autre de » la galerie un repos assuré de bas en haut, pour » placer des planches de six pieds et demi de » longueur, épaisses d'un demi pied et fort » unies, sur lesquelles on posa un premier » rang de pierres. Les banquettes s'élevoient » de deux pieds et demi, comme je l'ai dit, au- » dessus du fond de la galerie. Je suppose que » l'échafaud fut placé à trois pieds de hauteur » au-dessus des banquettes. Ainsi, du fond de » la galerie à cet échafaud, il y avoit une élé- » vation de cinq pieds et demi qui étoit suffi- » sante pour que les ouvriers pussent y passer » debout.

» J'ai encore remarqué ailleurs, que du fond » du canal à la voûte de la galerie, il y avoit

» 27 pieds et demi d'élévation. Du fond du
» canal jusqu'à l'échafaud, on en comptoit six.
» De l'échafaud en haut, il en restoit donc 21
» et demi ; ainsi en mettant dans cette capacité
» quatre rangs de pierres, de trois pieds et
» demi de hauteur, telles qu'il en falloit pour
» remplir les canaux, on avoit encore au-des-
» sus un vide de sept pieds et demi d'élévation.
» Mais je veux supposer que, du premier rang
» au second, on mit entre les pierres une planche
» d'environ trois pouces d'épaisseur, et une pa-
» reille du second au troisième, afin qu'il fut
» plus facile de retirer les pierres, en les faisant
» glisser sur ces planches; trois rangs de ces
» pierres suffisoient pour remplir tous ces vides
» qu'on avoit à boucher, et qui sont aujour-
» d'hui ouverts. Il pourroit même se faire que,
» dans le corps de la pyramide, il y eut encore
» d'autres canaux bouchés, qui n'ont point
» été ouverts, puisque, dans la galerie, on pou-
» voit aisément placer quatre rangs de ces pier-
» res, et même cinq au besoin. On peut s'en
» convaincre par le calcul que je viens de
» faire; et il n'est pas vraisemblable qu'on eut
» exhaussé la galerie au-delà du nécessaire, ce
» qui auroit affoibli d'autant plus tout le corps
» de l'édifice.

» Arrêtons-nous cependant aux canaux

» connus, qui ont été forcés et ouverts; tenons-
» nous-en à la quantité de pierres qui les rem-
» plissoient certainement, et qui ont été bri-
» sées, à la réserve de trois pieds et demi ou de
» quatre pieds de ces mêmes pierres, qui res-
» tent à l'endroit marqué *F* dans la figure, et
» qui bouchent aujourd'hui l'entrée du canal
» supérieur correspondant au premier. Ce pre-
» mier canal marqué par la lettre *B*, je l'appelle
» le canal extérieur, parce qu'il a été fermé
» du dehors en dedans, au lieu que les autres
» ont été remplis de l'intérieur même de la
» pyramide, et de ce magasin placé dans la
» galerie. Or, je mets en fait que trois rangs de
» pierres suffisoient pour remplir tous les ca-
» naux. C'est ce dont il est aisé de se convaincre
» par le détail.

» Il falloit d'abord treize pieds et demi de
» pierres pour remplir le canal qui conduisoit
» à la salle royale, et qui étoit au niveau de
» cette plate-forme qu'on rencontroit à l'extrê-
» mité supérieure de la galerie. On descendit
» donc d'abord, de l'échafaud sur l'esplanade
» marquée *R*, une pierre de six pieds, et on la
» poussa dans ce canal jusqu'à l'entrée de la
» salle, dans l'endroit marqué *BB*, où elle fut
» arrêtée par le pavé de la salle, supérieure de
» deux doigts au fond du canal. On fit ensuite

» tomber sur ce canal cette pierre de six pieds
» dont j'ai parlé, suspendue dans le vide mar-
» qué *Z*. Enfin, aussi-tôt que les ouvriers se
» furent retirés de la capacité qu'elle occupoit,
» par l'ouverture marquée *V*, et que cette
» ouverture eût été fermée, on fit descendre
» de l'échafaud deux autres pierres de sept
» pieds et demi, par le moyen desquelles ce
» canal qui n'a que 19 pieds de longueur se
» trouva parfaitement rempli.

» On doit supposer que, pour faciliter l'exé-
» cution de ces ouvrages, on avoit attaché au
» mur du fond de la galerie qui termine l'es-
» planade, et vis-à-vis des pierres rangées sur
» l'échafaud, une forte potence de fer qui
» portoit une poulie solide, à la faveur de la-
» quelle les ouvriers placés sur la plate-forme
» pouvoient, au moyen d'une bonne corde,
» tirer de dessus l'échafaud les pierres l'une
» après l'autre, et les descendre sur la plate-
» forme même; qu'ensuite, au côté que ces
» pierres présentoient aux ouvriers, on avoit
» pratiqué un trou carré, profond de trois à
» quatre doigts, et plus large par en bas que
» par en haut, et par cette ouverture carrée,
» on avoit enfoncé deux pièces de fer, plus
» épaisses par bas que par haut, garnies à leur
» extrémité de deux bons anneaux, et séparées

» l'une de l'autre par un coin de fer. A la fa-
» veur de ces précautions, on avoit une prise
» assurée pour tirer ces pierres de dessus l'écha-
» faud avec la corde qui passoit dans les deux
» anneaux, pour les suspendre au moyen de
» la poulie, et les poser ensuite doucement sur
» l'esplanade, ou plate-forme, d'où elles étoient
» conduites sans beaucoup de peine à l'endroit
» de leur destination.

» Après avoir ainsi rempli le premier canal,
» on travailla à fermer celui de 118 pieds, mar-
» qué dans la figure par la lettre *N*. Ce canal
» conduisoit, comme je l'ai dit, dans la pre-
» mière salle, où le corps de la Reine avoit
» probablement été déposé. On la trouvera à
» la lettre *O*. Il ne fut pas difficile de venir
» à bout de cet ouvrage; après quoi on tira
» autant de pierres qu'il étoit nécessaire, tant
» pour couvrir l'entrée de ce canal, et égaliser
» la coulisse marquée *L*, que pour remplir la
» plate-forme de dix pieds, qui formoit ce
» triangle dont j'ai parlé, marqué *LM* à l'en-
» trée de la galerie. On tira encore cent pieds
» de ces mêmes pierres pour fermer la capacité
» du canal marqué *H*, par où la pyramide a été
» forcée, et qui se trouve totalement défiguré
» par un espace de 80 pieds de longueur. En-
» fin, on acheva d'en descendre 124 pieds, au

» moyen de quoi le canal marqué *P*, qui règne
» au fond de la galerie entre les banquettes, et
» au-dessous duquel l'échafaud étoit élevé, se
» trouva parfaitement fermé. Cependant il faut
» observer que la dernière pierre, dont ce
» canal étoit bouché, resta arrêtée par der-
» rière, au moyen d'une élévation de quatre à
» cinq doigts qui se rencontre à l'extrêmité de
» ce canal, comme je l'ai déja remarqué : on ne
» l'a point oubliée dans la figure.

» Ce que je viens de dire de la fermeture
» de tous les canaux ménagés dans la pyra-
» mide, et de la destination de sa galerie,
» paroîtra peut-être assez nouveau et assez
» hardi, pour que quelque critique ose le trai-
» ter de chimère ou du moins de conjecture ;
» aussi n'ai-je garde d'exiger qu'on m'en croie
» absolument sur cet article. Du moins ne
» pourra-t-on me refuser l'honneur d'avoir
» le premier imaginé un systême très-vrai-
» semblable, capable de faire appercevoir du
» premier coup-d'œil des merveilles qui, jus-
» qu'à ce jour, étoient restées inconnues. Mais
» je vais plus loin, et j'ose avancer qu'à qui-
» conque voudra faire attention à la liaison
» et à la suite de mes observations sur cette
» matière, il sera impossible de ne pas con-
» venir que mes conjectures, s'il plait aux

» critiques de les appeller de ce nom, sont
» tellement fondées, qu'on ne peut s'empêcher
» de les regarder comme des vérités réelles.
» Pour moi, après tant de recherches, après
» toutes les réflexions que j'ai faites sur la dis-
» position de l'intérieure de la pyramide, je
» déclare hardiment qu'il n'est pas possible
» que les choses soient autrement que je l'ai
» écrit. Je reconnois d'abord qu'il n'a jamais
» été possible, après la pyramide achevée,
» c'est-à-dire, après les coulisses faites, et la
» galerie fermée par la voûte, de faire entrer
» aucune pierre dans cette galerie, d'une gros-
» seur nécessaire pour boucher les canaux du
» dedans en dehors. Je vois au contraire, que
» l'Architecte n'a jamais été occupé que du
» soin qu'on ne put jamais en tirer celles qu'il
» y avoit renfermées pour la clore un jour,
» d'une manière, à ce qu'il croyoit, invisible.
» J'apperçois le dessein de ce même Archi-
» tecte, dans cette longue coulisse qui règne
» au fond de la galerie. Je comprends qu'elle
» n'avoit été ménagée, que pour la conduite
» des pierres qui devoient fermer un jour le
» canal intérieur; et je juge, par l'arrêtement
» que je trouve à l'extrémité supérieure de
» cette coulisse, qu'elle devoit elle-même être
» aussi, remplie de pierres, après que le canal

» auroit été absolument bouché. La polissure
» extrême de cette coulisse me confirmè dans
» l'opinion de ce double usage. Je remarque
» que sa longueur est proportionnée à celle
» du canal intérieur. Je vois que ce canal est
» encore fermé en partie, c'est-à-dire, par l'en-
» droit qui fait angle avec le canal extérieur.
» Je m'apperçois même qu'on n'a point pé-
» nétré dans la pyramide par ce véritable pas-
» sage, qu'au contraire, on a été obligé de se
» frayer une fausse route, par laquelle, rejoi-
» gnant un des côtés du canal, on a attaqué
» plus facilement les pierres dont il étoit
» rempli. Je le trouve depuis cette ouverture
» forcée, défiguré dans toute sa longueur ; ce
» qui m'apprend qu'on a été obligé d'avoir
» recours à la violence pour le déboucher.
» Je conclus donc, de ce qu'il se trouve ainsi
» défiguré jusqu'à l'entrée de la galerie, que
» les pierres dont il étoit fermé ont été bri-
» sées dans le canal même, et que par un
» espace de 124 pieds, il régnoit dans la cou-
» lisse, et derrière ces mêmes pierres, 415
» pieds d'autres pierres, prêtes à succéder con-
» tinuellement à celles qui seroient usées dans
» le canal, et à remplir le vide qu'elles au-
» roient laissé. Je soupçonne même que ceux
» qui forcèrent la pyramide avoient connois-

» sance de cette suite de pierres renfermées
» dans la coulisse. En effet, s'ils l'avoient ab-
» solument ignorée, ils se seroient contentés,
» sans doute, de briser les pierres dont le ca-
» nal étoit rempli à l'ouverture forcée qu'ils
» y avoient faite; cette opération leur auroit
» été plus facile : et s'ils prirent un autre parti,
» ce ne fut que sur la connoissance qu'ils avoient
» des pierres, qui, de la coulisse, étoient prêtes
» à glisser dans le canal à mesure qu'il seroit
» vidé.

» J'ai déja insinué que dans le corps de la
» pyramide il peut y avoir d'autres ouvertures
» fermées, qui n'ont point encore été décou-
» vertes, et ce n'est peut-être pas sans fon-
» dement qu'on en a fait des recherches. Par
» malheur on s'est mal adressé pour les dé-
» couvrir en fouillant dans le fond des deux
» salles. Si, outre les canaux déja connus, il y
» en a encore quelqu'autre dans l'intérieur de la
» pyramide, c'est sans contredit entre ces deux
» salles qu'on doit le chercher, et son entrée
» ne peut être placée que vers le milieu de
» la coulisse.

» Je dois avertir aussi que ces points qu'on
» voit dans la figure à côté de la lettre *M*,
» marquent certains enfoncemens pratiqués à
» dessein, dès le temps de la construction de

» la pyramide. Ces enfoncemens étoient destinés à servir d'échelle à ceux qui, du canal de 118 pieds conduisant à la première salle, voudroient monter vers le haut de la coulisse qui, comme je l'ai dit, se trouve interrompue dans cet endroit, ou qui, delà, voudroient descendre dans le même canal.
» J'ai déja observé que du fond de la coulisse un homme pouvoit passer debout sous l'échafaud. Il y avoit sans doute des deux côtés de la galerie, et de haut en bas sous l'échafaud, des cordes attachées d'espace en espace aux poutres qui le soutenoient, afin de donner à ceux qui voudroient descendre ou monter dans la coulisse, la facilité de le faire sans glisser. Elles servirent d'abord aux ouvriers dans la construction de la galerie et la fermeture des canaux. Ceux qui depuis visitèrent les salles, ceux qui y transportèrent le corps du Roi et celui de la Reine, les personnes enfin qui montèrent dans la chambre royale avec le cercueil du Prince pour mourir auprès de lui, profitèrent du même secours.

» Il n'y a donc aucun doute, qu'à la faveur des pierres placées sur l'échafaud, on n'ait fermé et rempli tous les canaux pratiqués dans l'intérieur de la pyramide.

» Après avoir mis la dernière main à tous » ces ouvrages, il ne resta plus aux ouvriers » qu'à sortir de cet intérieur, à moins qu'on » ne suppose qu'ils commencèrent par briser » l'échafaud et les pièces de bois dont il étoit » composé, et qu'ils le mirent dehors par mor- » ceaux par le même conduit qui avoit été » pratiqué pour leur servir de retraite. Cette » ouverture n'étoit autre chose que ce puits » dont j'ai parlé, qu'on trouve à main droite » en entrant dans la galerie. Ce puits occupe » par le bas de son entrée une partie de la » banquette, et s'élève à la hauteur de deux » pieds dans le mur. Il est, comme je l'ai dit, » presque rond ou ovale. On le trouve mar- » qué dans la figure par la lettre *I*.

» Ce puits descend vers le bas de la pyra- » mide par une ligne perpendiculaire à l'ho- » rison, qui va cependant un peu en biaisant, » et forme la figure d'une broche ou d'un la- » med hébraïque. C'est ce qu'on peut remar- » quer dans le plan que j'ai fait tirer de la » pyramide. Environ à soixante pieds de l'ou- » verture, on rencontre dans ce canal une fe- » nêtre carrée, d'où l'on entre dans une petite » grotte taillée dans la montagne, qui en cet » endroit, n'est pas de pierre vive, mais d'une » espèce de gravier, dont les grains sont for-

» tement attachés les uns aux autres. Cette
» grotte s'étend d'Orient en Occident, et peut
» avoir quinze pieds de longueur; on trouve
» ensuite une autre coulisse creusée de même
» dans le roc, fort penchante, et approchant
» beaucoup de la perpendiculaire. Elle a de
» largeur deux pieds quatre pouces, sur deux
» pieds et demi de hauteur. Elle descend en
» bas par un espace de cent vingt-trois pieds;
» après quoi on ne rencontre plus que des
» sables et des pierres qu'on y a jettées à des-
» sein, ou qui y sont tombées d'elles-mêmes.
» Je suis convaincu que ce canal n'a jamais
» eu d'autre destination que de servir de re-
» traite aux ouvriers qui travaillèrent à la
» construction de la pyramide. La pente de
» ce conduit, sa route tortueuse, sa petitesse
» et sa profondeur en sont des preuves cer-
» taines. Je ne doute pas même que la sortie
» de ce puits, à laquelle on ne parvenoit qu'a-
» près beaucoup d'autres détours, peut-être
» même après avoir remonté vers son ouver-
» ture, je ne doute point, dis-je, que cette
» sortie ne fut formée par un canal, au-dessus
» duquel pendoit un rang de pierres qu'on
» avoit trouvé le secret d'arrêter, et qui tom-
» bant du haut en bas dans ce canal, par le
» moyen de quelque ressort qu'on fit jouer,

» lorsque tous les ouvriers se furent retirés
» de la pyramide, fermèrent cette entrée pour
» jamais. En effet, nous ne voyons point qu'on
» ait tenté de forcer cette ouverture, soit
» qu'elle ait toujours été ignorée, soit que sa
» petitesse ne permît point d'y travailler. La
» pyramide n'a été attaquée que par la route
» royale, qui servit sans doute à y conduire
» le corps du Roi, et toutes les personnes mortes
» ou vivantes, qui devoient y être ensevelies
» avec lui. Ce fut aussi certainement par ce
» chemin, que la suite des funérailles pénétra
» jusqu'à l'intérieur de cet édifice, et qu'elle
» en ressortit ensuite après avoir rendu au
» Prince les derniers devoirs, et avoir déposé
» son corps dans le tombeau que lui-même
» s'étoit choisi.

» Il ne faut pas s'imaginer au reste, que tous
» ceux qui travaillèrent à la construction de ce
» grand ouvrage, eussent connoissance des se-
» crets de l'intérieur, ni même qu'il suffit d'y
» entrer après que la pyramide fut achevée, et
» avant qu'elle fut fermée, pour en avoir con-
» noissance. Ce mystère fut réservé aux seuls
» Architectes qui avoient conduit ce superbe
» édifice, ou du moins, à un petit nombre de
» personnes choisies pour travailler, sous leur
» direction, à former tous les canaux dont j'ai

» parlé dans la description que je viens de
» donner de cette pyramide. Il est même très-
» vraisemblable que les ouvriers destinés à cet
» emploi, n'étoient point des ames vénales
» capables de trahir jamais, pour quelque rai-
» son que ce fut, un secret de cette nature. C'é-
» toient, sans doute, toutes personnes choisies
» entre ce qu'il y avoit de plus gens de bien et
» de plus attachés au Roi, dans les différens
» atteliers que ce Prince entretenoit à son ser-
» vice, et sur le zèle, la probité, la reconnois-
» sance et la religion desquelles on pouvoit
» compter. Je croirois même volontiers que,
» pour s'en assurer davantage, le Prince les
» auroit nommées lui-même avant sa mort, et
» leur auroit fondé pour le reste de leurs jours
» une retraite commode, tranquille et hono-
» rable, dans ces temples (1), enrichis des dons
» de ces souverains, qui ne pouvoient manquer
» d'accompagner ces sortes d'édifices, et qui les
» accompagnoient effectivement, comme je
» l'ai démontré d'abord ».

Telle est le sentiment de M. Maillet au sujet

---

(1) On voit devant les pyramides des ruines d'anciens édifices, qui étoient probablement des temples où l'on faisoit des offrandes, pour les princes, dont le corps reposoit dans ces superbes mausolées.

de l'intérieur de la grande pyramide. Après l'avoir examiné deux fois, son livre à la main, je n'ai pu m'empêcher d'admirer la justesse de ses observations. Les moyens qu'il dit avoir été employés pour boucher les canaux me paroissent vraisemblables, et il est certain qu'on les a vidés de la manière qu'il décrit.

Quelques Auteurs Arabes prétendent que ce fut la soif de l'or, qui porta, vers le commencement du huitième siècle, le calife *Mahmoud* à violer cet antique monument. Il croyoit y trouver des trésors; mais ses espérances furent trompées. Quelques idoles d'or qui accompagnoient la momie du Roi furent le seul prix de plusieurs années de travaux et de dépenses excessives. D'autres écrivains orientaux attribuent cette entreprise au fameux Calife *Aaroun el Raschid*, qui vivoit du temps de Charlemagne, auquel il envoya une horloge d'eau, la première que l'on ait vue en France: ce Prince, qui fit fleurir les sciences, et traduire en Arabe les meilleurs ouvrages des Grecs et des Romains, voulut connoître l'intérieur de cet étonnant édifice, et le fit ouvrir. Quoi qu'il en soit de ces différentes opinions, on ne peut douter que l'ouverture de la pyramide n'ait été exécutée sous la domination des Arabes.

C'est aussi un fait incontestable qu'elle a

servi de mausolée à un Pharaon d'Egypte. Les tombeaux répandus dans la plaine à l'extrêmité de laquelle elle est bâtie, le sarcophage de la grande salle, la niche de la salle inférieure, le témoignage d'Hérodote et de Strabon, celui des Historiens Arabes, tout prouve la vérité de ce sentiment. Je sais que M. Paw (1), qui du fond de son cabinet, voit mieux que tous les Voyageurs, leur apprend que cette pyramide étoit *le tombeau d'Osiris*. Mais il est seul d'une opinion que démentent les faits et l'histoire. En rendant justice aux connoissances de ce Savant, je ne pourrai m'empêcher, dans la suite de ces lettres, de relever les erreurs qu'il établit au sujet du systême diététique des Egyptiens et du climat du pays.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Recherches philosophiques sur les Egyptiens et Chinois, p. 50.

LETTRE XIX.

A Gizé.

A. M. L. M.

J'AI rassemblé sous vos yeux, Monsieur, les recherches des anciens et des modernes au sujet de la grande pyramide; j'y ai joint les observations qui m'ont été fournies par la présence des objets; je desire qu'elles puissent vous en donner une idée satisfaisante, et vous éviter la peine de parcourir de nombreux volumes dont la lecture réfléchie ne feroit qu'augmenter vos doutes, aussi long-temps que vous ne vous transporteriez point sur les lieux pour les examiner avec la plus scrupuleuse attention. Je vous l'avouerai, Monsieur, après avoir médité sur les descriptions qui ont paru de ces monumens antiques, il m'étoit impossible d'asseoir un jugement fixe, et je demeurois dans une incertitude accablante. La vérité que je cherchois se cachoit à l'ombre de tant d'opinions différentes, et plus je m'instruisois, moins j'étois éclairé. J'ai cru la voir, lorsqu'au pied

de la pyramide, dans son intérieur ténébreux, sur son sommet élevé, j'ai porté le flambleau de la réflexion. Puisse-t-elle avoir guidé ma plume, et fait entrer la conviction dans votre ame; car, même en matière scientifique, le doute est un tourment.

(1) Hérodote nous apprend qu'on avoit écrit en caractères Egyptiens sur le marbre de la grande pyramide, la dépense qu'il en avoit coûté, seulement en légumes, pour nourrir les ouvriers employés à sa construction. En ôtant le revêtement on a détruit ces hiéroglyphes; mais quand ils subsisteroient encore, comme ils subsistent en mille endroits de l'Egypte, ces caractères ne peignent plus la pensée à notre esprit. Ce sont aujourd'hui des traits muets, insensibles comme la pierre qui les a

---

(1) « On voit des caractères Egyptiens gravés sur le marbre » de la pyramide; ils marquent combien il en coûta pour la » nourriture des ouvriers qui y travaillèrent, seulement en » oignons, et autres légumes. Le Prêtre qui m'interprétoit ces » hiéroglyphes, me dit que cette dépense se montoit à 1600 talens. » *Herodote, Euterpe* ».

Cette somme peut paroître chimérique à celui qui calcule dans son cabinet; mais l'observateur qui a vu cette montagne bâtie de quartiers de rochers, n'en est point étonné. Ce passage prouve aussi que dans les siècles les plus reculés, comme aujourd'hui, les légumes étoient la principale nourriture du peuple Egyptien.

reçus. Faut-il qu'une langue dont l'intelligence nous apprendroit l'histoire de l'ancienne Egypte, et jetteroit un rayon de lumière à travers les ténèbres qui couvrent les premiers âges du monde, soit ensevelie avec les prêtres qui l'inventèrent !

Il est temps, Monsieur, que je reprenne la suite de notre voyage. Lorsque nous eûmes observé tout ce qui pouvoit nous intéresser, nous allâmes voir la seconde pyramide. Elle paroît presque aussi élevée que la première. Strabon dit qu'elles sont d'égale hauteur. Diodore de Sicile est du même sentiment, mais il ajoute que la base de la seconde a moins de largeur (1). Cet Historien en attribue la construction à *Cephren*, frère et successeur de *Chemmis*, qui avoit fait bâtir celle dont je vous ai entretenu. Le revêtement de cette pyramide est détruit en beaucoup d'endroits, mais des trous faits avec effort, annoncent que ce sont les hommes plutôt que le temps qui ont opéré ce dégât. Tout le haut, jusqu'à soixante pieds du sommet, subsiste en son entier, sans doute parce que c'étoit la partie la plus difficile à enlever. Peut-être que ceux qui ont tenté de violer cet antique mausolée, re-

(1) Diodore de Sicile, liv. 1, section 2.

butés par la longueur et les difficultés d'un ouvrage aussi dispendieux, se sont contentés d'emporter le marbre qui le couvroit.

A l'orient de ces deux pyramides, on en voit une troisième qui semble très-petite lorsqu'on la compare aux deux autres. Cependant elle a environ trois cents pieds en carré (1). *Micerinus* la fit construire. Desirant égaler la gloire de son père *Chemmis*, il voulut qu'on la revêtit de pierre thébaïque (2), de ce beau marbre tacheté de noir auquel un grain fin, et une grande dureté permettent de recevoir un parfait poli. Ce Prince mourut lorsque l'ouvrage n'étoit qu'à la moitié. La beauté de ce marbre a porté les Arabes à l'arracher. On en voit encore quelques pierres en place, et des débris à l'entour de la base. Le nom de *Micerinus* (3) étoit écrit sur la face qui regarde le septentrion. Il a subi le sort des hiérogly-

(1) Strabon, liv. 17.

(2) Les carrières de ce beau marbre sont situées à l'extrêmité de l'Egypte, dans la montagne, au pied de laquelle Sienne étoit bâtie. Il y en a de trois especes ; la première est d'un noir parfait ; la seconde en est simplement tachetée, et la dernière est mêlée de rouge. Le granite des deux premières espèces s'employoit dans la construction des tombeaux ; l'autre servoit à former les colonnes et les obélisques.

(3) Diodore de Sicile, liv. 1 section 2.

phes de la grande pyramide, qui ont été enlevés avec le revêtement.

Les Historiens racontent bien des fables au sujet de cette pyramide. Suivant les uns, une fameuse courtisanne la fit construire du produit des galanteries de ses amans; d'autres disent qu'un aigle ayant enlevé la chaussure mignone de la belle Rhodope, arrivée à Naucrate, la laissa tomber à Memphis; que le Pharaon, charmé d'une si jolie forme, voulut voir celle qui en portoit le moule; que devenu amoureux de la charmante Grecque il l'épousa, et qu'elle fit élever cette pyramide. Les Arabes, amateurs du merveilleux, ont recueilli avidement ces contes puériles, et ont donné à cette pyramide le nom de *heram elbent, l'édifice antique de la fille.* Autour de ce monument on voit les ruines de (1) trois autres petites pyramides. Elles furent bâties, dit Diodore de Sicile, pour servir de mausolées aux épouses des Rois qui avoient élevé les grandes.

En face de la seconde, du côté de l'orient, on trouve cet énorme sphinx, dont tout le corps, comme je l'ai rapporté, est enterré dans

(1) Salah Eddin les fit démolir, et en employa les pierres à la construction des murs du Caire, et du château placé sur le mont Mokattam.

le sable. On ne voit que le sommet du dos qui a plus de cent pieds de long. Il est d'une seule pierre qui fait partie du rocher où les pyramides sont assises. La tête s'élève d'environ vingt-sept pieds au-dessus du sable. Les Arabes auxquels Mahomet a inspiré de l'horreur pour toutes les représentations d'hommes et d'animaux en ont défiguré le visage à coups de flèches et de lances (1). Pline prétend que le corps d'Amasis fut déposé dans l'intérieur de ce monstre. Plusieurs auteurs croient que le puits de la grande pyramide y conduisoit, et que les prêtres s'y rendoient dans un certain temps pour faire entendre leurs oracles (2). Mais ce sont de pures conjectures.

M. Paw (3) dit que ces sphinx, composés du corps d'une Vierge enté sur celui d'un lion, sont des images de la divinité que l'on représentoit hermaphrodite. Cette opinion ne me

---

(1) Pline le naturaliste.

(2) Ils apportent pour preuve de ce sentiment un trou placé au sommet de la tête du sphinx, par où les Prêtres rendoient leurs oracles ; mais ce trou n'a que cinq pieds de profondeur, et ne communique ni avec la bouche ni avec l'intérieur du monstre.

(3) *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois.*

paroît pas plus heureuse que celle du *tombeau d'Osiris*. C'est sous le signe du lion et de la Vierge, que le Nil croît, se déborde et féconde l'Egypte. Le sphinx étoit un hiéroglyphe, qui apprenoit au peuple le temps où devoit arriver l'événement le plus important de toute l'année. Aussi l'avoit-on multiplié à l'infini. On le voit devant tous les temples, devant tous les monumens remarquables. Il étoit l'équivalent de cette phrase: *Peuples, sous tel signe, dans tel temps, le fleuve se débordera sur vos campagnes, et y portera la fécondité.*

Tandis que nous admirions les merveilles de l'ancienne Egypte, et que M. Adanson, premier interprète du Roi à Alexandrie, étoit occupé à les dessiner, nous vîmes venir au galop dix Arabes, la lance à la main. Ils s'approchèrent à la portée du pistolet, dans l'intention de nous attaquer, ou d'exiger un tribut. Nous étions armés de fusils et de pistolets, et fort en état de les repousser; mais au premier feu, toute une tribune seroit venu fondre sur nous. Nous chargeâmes nos deux cheiks de leur parler. Ils leur représentèrent que nous étions leurs hôtes, et qu'ils nous avoient pris sous leur sauve-garde. Ce seul mot les désarma, car ils respectent infiniment les droits de l'hospitalité. Ils descendirent du cheval, et nous

offrirent de nous accompagner par-tout où nous desirions aller. Cependant comme ils n'aiment point à prendre de la peine envain, ils nous demandèrent poliment quelques pièces de monnoie que nous leur donnâmes de même. Après que ce léger présent eut cimenté la paix entre nous, je les entendis se dire à demi-voix : Allons visiter le saint, et ils allèrent. Je les suivis. Ils passèrent le long de la seconde pyramide, et s'arrêtèrent à la porte d'une grotte taillée dans le rocher. Ils quittèrent leur chaussure, et y descendirent. Seul des Européens, je les imitai. La grotte étoit spacieuse, propre et jolie. On y respiroit une fraîcheur agréable. A l'une des extrémités étoit une niche haute de six pieds devant laquelle pendoit un mauvais rideau, troué dans plusieurs endroits. Les Arabes se tenoient auprès d'un air respectueux. Chacun à son tour se mettoit à genoux, et baisoit un pied qui s'allongeoit par dessous le rideau. J'apperçus à travers les ouvertures, que c'étoit un homme nud qui donnoit son pied à baiser. Lorsque mon tour fut venu, je m'approchai, et je lui dis : O grand Saint, découvrez-moi votre face ! Il prit mon compliment pour une insulte, et jugeant à ma prononciation que je n'étois pas Arabe, il me répondit brusquement : *Rouh anni ia kelb ? Retire-toi de moi,*

chien. A ces mots tous les Musulmans lancèrent sur moi un regard furieux. Je sortis précipitamment, heureux que mon indiscrétion ne m'eut coûté qu'une injure, et je promis de n'avoir jamais de conversation avec les santons Egyptiens.

Ces hommes sont des vagabonds qui affectent un détachement entier des biens du monde, et qui vivent des aumônes du public. Ils se livrent à mille extravagances qui les font passer pour des inspirés. Ils vont absolument nuds au milieu des villes, et violant toutes les bienséances, ils ne rougissent pas de commettre publiquement des actions que le reste des hommes couvrent des ombres de la nuit ou du voile du mystère (1). Je ne puis vous dire jusqu'où va la vénération de la populace pour ces ciniques effrontés. Les femmes surtout, naturellement timides et modestes, oublient pour eux que la retenue et la pudeur doivent toujours être compagnes de leur sexe, et que des hommes qui se livrent impudem-

(1) Un ami m'écrit de Tunis qu'une scène de cette nature s'est passé au milieu de la place de cette ville entre un santon et une femme. Le peuple d'un air respectueux entouroit les époux d'un moment, et un Européen qui eut osé hasarder une plaisanterie à la vue de ce spectacle, auroit couru risque d'être lapidé.

ment à tous les appétits de la nature, ne sauroient mériter tant de respect.

Lorsque nous fûmes rassasiés de voir et d'admirer, nous retournâmes à Gizé, où nous passâmes quelques jours à parcourir les environs. Nous rencontrâmes dans notre route plusieurs *chacals*, qui couroient d'une grande vîtesse vers les montagnes. Ces animaux fauves, de la grandeur d'un chien, ont la queue traînante, et le museau pointu. Ils vivent de la proie qu'ils se procurent à la chasse, et mangent du poisson le long des lacs. Les Arabes les nomment *dib*. Ce sont les loups d'Afrique.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XX.

A Gizé.

A. M. L. M.

GIZÉ, comme vous l'avez vu, Monsieur, est une petite ville gouvernée par un *kiachef*. Elle doit son origine au choix que les gouverneurs des Califes firent de *Masr Fostat* pour être le siége de leur résidence. Les anciens qui ont décrit avec exactitude les environs des pyramides, ne parlent point de Gizé dont la fondation appartient aux Arabes, comme son nom (1) le fait connoître. M. Schaw s'est trompé en la plaçant sur le terrain qu'occupoit Memphis. Outre qu'on n'y trouve aucunes ruines, aucun monument antique, les

(1) *Gizé* signifie en Arabe, *angle*, *extrêmité*. On lui donna ce nom parce qu'au temps où Masr Fostat florissoit, Gizé qui n'en étoit séparée que par le Nil, formoit un de ses fauxbourgs. Dans le récit que Macrizi fait de la descente de S. Louis en Egypte, lorsqu'il parle de l'extrêmité de Damiette, il dit : *Le Gizé de Damiette.*

Grecs, les Romains, et sur-tout les Arabes, ont marqué d'une maniere si positive la situation de l'ancienne capitale d'Egypte, que lorsqu'on les lit avec réflexion, il est impossible de s'y méprendre. Je compte, dans la lettre suivante, vous offrir des preuves de ce que j'avance.

Gizé est environnée d'immenses plaines où les légumes, le lin, le bled croissent en abondance. On y cultive le *chartame* que les Provençaux nomment improprement *safranon*. Ils en achètent la fleur dont ils envoient des chargemens à Marseille. On l'emploie dans la teinture des draps du Languedoc. Les Egyptiens qui manquent de bois se servent de la tige de la plante pour faire du feu. La capsule renferme une graine dont ils tirent l'huile qu'ils nomment *Zeit helou*, huile douce. Elle est d'un goût fade. Le peuple s'en nourrit. Les gens riches ne l'emploient guères que dans les illuminations qui sont fréquentes en Egypte.

Cette petite ville possède une manufacture de sel armoniac. Je suis entré plusieurs fois dans le laboratoire, et malgré une fumée horrible et infecte, j'ai suivi les procédés que l'on met en usage dans la fabrication. Imaginez des arceaux avec des fentes parallèles qui re-

çoivent des ballons de verre dont le col n'a que deux pouces de long sur un diamètre égal. Avant de les placer, on les enduit de terre grasse, avec laquelle on bouche aussi tous les interstices qu'ils laissent entr'eux. Leur capacité est contenue dans l'intérieur de la voûte, et ils reposent sur des murs d'appui. Le col seul est exposé à l'action de l'air libre. Ces ballons sont remplis de la suie que l'on ramasse dans les cheminées des gens du peuple, qui ne brûlent que de la fiente d'animaux séchée au soleil et mêlée avec de la paille hachée. Le feu qu'on allume dessous est fait de semblable matière. On l'entretient pendant trois jours et trois nuits. Les vases restent ouverts, et la vapeur qui s'exhale de la suie échauffée s'attache insensiblement à l'entour du goulot. Elle s'y condense, s'y crystallise, et forme une masse brillante et solide d'environ deux pouces d'épaisseur. Lorsque l'opération est finie, on casse le vase, on jette la cendre, et l'on retire le gâteau de sel armoniac tel qu'on l'envoie en Europe. On détache auparavant de sa partie inférieure, une croûte noire qui n'a pas acquis le degré de perfection convenable. Les ballons que l'on en remplit, donnent à une seconde cuisson le sel armoniac le plus parfait et le plus estimé.

Diverses manufactures répandues dans le pays, en fabriquent environ deux mille quintaux par an. C'est un article considérable du commerce des Egyptiens avec les Européens. Les étameurs, les orfèvres, les fondeurs et les chymistes, l'emploient dans leurs préparations.

Les négocians Français établis au grand Caire, ont une maison de campagne à Gizé, avec un petit jardin planté d'orangers, de citronniers et de dattiers. Elle est située sur le bord du Nil. Des fenêtres, on découvre la belle île de *Raouda*, et ses bosquets parfumés, le Mekias contre lequel les eaux du fleuve brisent avec violence, le vieux Caire environné de jardins, et une foule de bateaux qui traversent sans cesse d'une rive à l'autre. Divers massifs de verdure, entre lesquels on apperçoit des maisons, des mosquées, ou seulement la pointe des minarets, offrent des points de vue très-agréables. On passe des heures délicieuses à contempler ces riants objets; parce que tandis qu'on en est occupé, la fraîcheur qu'entretient le courant d'air qui suit le cours du Nil, ranime les sens, et donne à l'ame cette énergie dont elle a besoin pour sentir le beau, et jouir de tout ce qui l'environne. Aussi c'est à Gizé, que les Français suffoqués par les chaleurs du grand Caire,

et la réverbération des sables embrâsés du Mokattam, viennent se délasser de leurs occupations. C'est à Gizé qu'ils viennent recouvrer la santé, et respirer la vie avec un air pur, frais, et chargé des exhalaisons aromatiques, des plantes et des fleurs.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXI.

Au Grand Caire.

A. M. L. M.

Il est temps, Monsieur, de vous parler de Memphis, et de discuter les opinions des Ecrivains au sujet de cette ville célèbre. Elles sont bien opposées. Les uns prétendent qu'elle étoit située sur le terrain qu'occupe Gizé. Les autres la placent cinq lieues plus loin, du côté du midi. N'est-il pas étonnant que la position de l'ancienne capitale d'Egypte, d'une ville qui avoit près de sept lieues de circonférence (1), qui renfermoit des temples magnifiques, et des palais que l'art s'étoit efforcé de rendre indestructibles, soit aujourd'hui un sujet de dispute entre les Savans? Ainsi les monumens de l'orgueil des hommes sont tour-à-tour ensevelis dans la poussière! Mais j'espère que les témoi-

(1) Diodore de Sicile lui donne 150 stades de tour, liv. 1, sect. 2.

gnages

gnages de l'histoire feront reconnoître les traces que Memphis a laissées, et dissiperont les ténèbres, dont l'érudition elle-même s'est efforcée de les couvrir : examinons les passages.

« Ce fut la Reine Sémiramis qui fit cons-» truire le château (1) du grand Caire. Elle » y mit une nombreuse garnison de Babylo-» niens, afin de tenir toujours en échec Mem-» phis, située vis-à-vis, à l'Occident du Nil, » et d'empêcher cette capitale de se révol-» ter » (2).

Le Docteur Schaw est du même sentiment. « Vis-à-vis le Caire, sur le bord du Nil qui » regarde la Lybie, on trouve le village de » Gizé, où l'ancienne Memphis étoit située, » dont les restes sont maintenant ensevelis et » couverts de terre » (3).

Pókoke, exact observateur, est venu ensuite; instruit par l'inspection des lieux, et la lecture des anciens, il s'est déclaré d'une opi-

---

(1) Je crois avoir détruit cette première erreur dans la lettre 7, en faisant voir qu'il avoit été bâti par *Salah Eddin*.

(2) Le Père Sicard, *lettres edifiantes*, *p.* 471.

(3) Observations géographiques sur la Syrie et l'Egypte, pag. 25.

nion contraire (1). La guerre s'est élevé entre les Savans d'Angleterre, et les Auteurs de l'*Histoire Universelle moderne* ont prononcé cet arrêt :

(2) « Memphis étoit située dans l'emplace- » ment qu'occupe aujourd'hui Gizé ; c'est ce » que nous apprend le Docteur Schaw, dont » les observations géographiques sur l'Egypte » et l'Arabie Petrée, les meilleures que l'on ait » faites, doivent être préférées à toutes les des- » criptions des voyageurs modernes, tant pour » la vérité, au moins pour la probabilité, que » pour l'érudition, l'exactitude et la saine cri- » tique...... En un mot, son livre se soutiendra » contre les assauts de l'envie et de la malice : » il vivra encore lorsque plusieurs de ceux qui » ont pris la plume pour l'imiter, ou le dé- » crier, seront ensevelis dans l'oubli, ou du » moins couverts du mépris qu'ils méritent à » si juste titre ».

Voilà, Monsieur, un jugement bien despotique, prononcé contre tous les Voyageurs qui oseront combattre l'opinion du docteur Schaw. Si ces Auteurs, qui ont écrit l'*Histoire Uni-*

---

(1) Description de l'Orient, livre premier à l'article de Memphis et des pyramides.

(2) Première partie, p. 328.

verselle moderne, se sont cru dispensés de lire les ouvrages des anciens, au moins auroient-ils dû parcourir les livres des Géographes Arabes. Eclairés par cette lecture, ils se seroient gardés de soutenir avec tant d'emphase une erreur évidente. Permettez que je rapporte des autorités.

(1) « Memphis est située dans l'endroit le » plus resserré de l'Egypte, sur la rive occi» dentale du Nil. Un lac formé des eaux du » fleuve l'environne du côté du Nord et du » couchant ».

Cette description est vague. Pour qu'elle marquât d'une manière certaine la situation de Memphis, il faudroit que le lac eut subsisté jusqu'à nos jours, et qu'on mesurât la vallée de l'Egypte, afin de connoître le lieu le plus étroit. (2) Strabon nous offre des détails plus circonstanciés. « Du château de Baby» lone (3), on découvre de l'autre côté, du » Nil, les pyramides qui sont auprès de Mem» phis....... Des lacs l'environnent en partie. » Les bâtimens qui formoient les palais des

---

(1) *Herodote Euterpe.*

(2) Strabon, liv. 17.

(3) J'ai marqué sa situation auprès du vieux Caire dans la lettre 8.

» Rois, sont actuellement ruinés. Ils s'éten-
» doient depuis la montagne jusqu'à la plaine
» où la ville est bâtie, et jusques sur les
» bords du lac. Un bois sacré les ombrageoit.
» A quarante stades de Memphis, s'élève une
» colline pierreuse, où l'on a construit un
» grand nombre de pyramides ».

Il n'est point étonnant que Strabon ait découvert les pyramides, du château de Babylone, puisqu'on les voit de la forteresse qui domine le grand Caire, et de beaucoup plus loin. Il ajoute qu'elles étoient près de Memphis sur une colline qui n'en est éloignée que de quarante stades, c'est-à-dire, de cinq quarts de lieue. Cette situation ne sauroit convenir à Gizé, qui se trouve à trois lieues des pyramides les plus voisines, et à six de celles de Saccara. Je ne m'appésantirai point sur cette description, parce que Pline (1) tranche la difficulté d'une manière à ne laisser aucun doute.

« Les trois grandes pyramides que les navi-
» gateurs apperçoivent de toutes parts, sont
» situées sur une colline stérile et pierreuse,
» entre Memphis et le Delta, à une lieue du
» Nil, à deux de Memphis, et près du vil-
» lage de Busiris ».

(1) Pline le naturaliste, liv. 36.

Ce passage fixe d'une manière irrévocable les lieux contestés, et montre la vérité dans tout son jour. En effet, puisque les pyramides sont entre Memphis et le Delta, comme il est constant que Gizé se trouve entre les pyramides et le Delta, il est impossible que Memphis ait été située dans l'emplacement de Gizé, ou, ce qui revient au même, Memphis dans la description de Pline, est à deux lieues au midi des pyramides; or, le bourg de Gizé en est éloigné de trois lieues vers le Nord, il ne sauroit donc être bâti sur le terrain qu'occupoit Memphis. On ne peut accuser Pline de s'être trompé, car les positions qu'il donne sont de la dernière exactitude. Le village *Busiris* subsiste encore sous le nom de *Bousir*, à peu de distance des pyramides; elles sont encore éloignées d'une lieue du fleuve; et le petit bourg de *Menf*, anciennement Memphis, se trouve environ à deux lieues vers le sud de ces monumens. Si les Auteurs de l'*Histoire Universelle moderne* eussent lu ce passage, ils se seroient donné de garde de croire sur parole, et d'adopter aveuglément une opinion sujette à la critique, puisqu'un de leurs compatriotes, (1) observateur judicieux et éclairé,

(1) Pokoke, voyage d'Orient.

l'avoit déja combattue. Sur-tout, ils n'auroient pas fulminé l'anathême contre quiconque refuseroit d'embrasser la croyance du Docteur Schaw. Comme eux, je rends hommage au mérite de ce Savant; son livre est rempli de recherches précieuses; mais comme il s'est glissé des erreurs parmi les vérités qu'il établit, je ne puis m'empêcher de les relever lorsque l'occasion s'en présente.

Après qu'un roi d'Egypte eut détourné le cours du Nil (1), qui se perdoit dans les sables de la Lybie, et que le Delta se fut formé du limon (2) dont ses eaux sont chargées, on coupa des canaux pour dessécher la basse Egypte. Les Monarques qui jusqu'alors avoient fixé leur résidence à Thèbes, voulurent se rapprocher de l'embouchure du fleuve, pour jouir d'un air plus tempéré, et pour être plus

---

(1) Voyez lettre première.

(2) Quand les témoignages de l'histoire, qui prouvent que le Delta est un dépôt des sables et du limon du Nil, ne subsisteroient pas; quand on pourroit rejetter les sentimens d'Hérodote, de Strabon, de Diodore de Sicile, de Pline, etc. qui tous assurent ce fait, il seroit impossible de ne pas l'admettre en considérant cette belle partie de l'Egypte. En effet, dans toute son étendue on ne voit d'autres pierres que celles qu'on y a apporté pour bâtir des temples et de grands édifices, et en creusant à 20 pieds de profondeur en quelque endroit que ce soit, on ne trouve que le limon noir du Nil mêlé de sable.

à portée de défendre l'entrée de leur Empire. Ils fondèrent la ville de Memphis, et s'efforcèrent de la rendre l'égale de l'ancienne capitale. Ils la décorèrent de plusieurs temples (1), parmi lesquels celui de Vulcain attiroit les regards des voyageurs. La grandeur, la somptuosité de l'édifice, la richesse de ses ornemens excitoient tour-à-tour l'admiration. On avoit élevé du côté de la plaine stérile un autre temple non moins admirable, consacré à Séraphis. Une avenue de sphinx prodigieux, ornoit la principale entrée. Les sables, le fleau de l'Egypte, s'amoncelèrent successivement à l'entour, au point, que du temps de Strabon, les uns étoient ensevelis jusqu'à la moitié du corps, les autres jusqu'à la tête, et qu'aujourd'hui ils ont disparu. Cependant, pour prévenir ce désastre, on avoit construit du côté du midi, une digue longue (2) et élevée, qui servoit aussi de boulevard contre les débordemens du fleuve et les surprises de l'ennemi. Le palais des Rois, et une forteresse bâtie sur la montagne la défendoient du côté du couchant. Le Nil la bornoit à l'Orient. Elle avoit au Nord, des lacs terminés par la

---

(1) Strabon, liv. 17.

(2) Diodore de Sicile, liv. premier.

plaine des Momies, et par la chaussée qui conduisoit de Busiris aux grandes pyramides. Memphis, dans cette situation, commandoit la vallée d'Egypte, et communiquoit par des canaux avec le lac *Mœris* et le lac *Maréotis*. Le citoyen qui l'habitoit, pouvoit, de sa maison, parcourir toute l'Egypte en bateau : aussi devint-elle le centre des richesses, du commerce et des arts. L'astronomie et la Géométrie inventées par les Egyptiens (1) y florissoient. Les Grecs vinrent y puiser les connoissances qu'ils portèrent dans leur patrie, et qu'ils perfectionnèrent. La nouvelle Capitale fit oublier le séjour de la Thèbes aux cent portes, et l'on vit s'élever sur la montagne voisine, ces monumens orgueilleux, ces superbes mausolées, qui, seuls des merveilles que la terre admira, ont bravé les ravages des temps et des hommes, plus destructeurs encore. La gloire de Memphis subsista pendant des siècles. Elle se maintint jusqu'aux jours où Cambyse, à la tête d'une armée formidable, ravagea l'Egypte. Ce féroce conquérant détruisit, autant qu'il fut en son pouvoir, ses temples et ses édifices fameux. Il s'efforça

---

(1) Strabon, liv. 17, attribue aux Egyptiens l'invention de l'astronomie et de la géométrie.

sur-tout d'éteindre le flambeau des sciences, que ce peuple, environné des ondes et des déserts, avoit allumé dans sa fertile vallée. Les collèges des Prêtres perdirent, avec une partie de leurs privilèges, les connoissances qui en étoient le fruit. Cependant, Memphis défigurée par un barbare, avoit conservé tant de restes de sa magnificence, qu'elle étoit encore la première ville du monde. Pendant plus de deux cents ans, elle s'efforça de secouer le joug odieux de la Perse. Alexandre auquel elle se livra, la vengea des outrages qu'elle avoit essuyés. Ce conquérant s'abandonnant à un coupable délire, renouvella dans les murs de Persépolis (1), les horreurs que Cambyse avoit exercées à Thèbes et à Memphis. N'y auroit-il pas une justice pour les Empires comme pour les particuliers? Charmé de la beauté de ce pays, dont il alla visiter les antiquités, plusieurs siècles avant l'Ère chrétienne, il y fonda une ville de son nom. Les Ptolemées, ses successeurs, l'embellirent. Ils tâchèrent, dans la décoration de leurs bâtimens, de joindre, à la majesté de l'architecture Egyptienne, l'élégance de l'architecture Grecque. Le Phare parut, et mérita l'admiration de l'Univers.

---

(1) Quinte-Curce.

Alexandrie étoit une autre Rome. Les sciences et les arts, échauffés par l'œil du Souverain, répandoient au loin leur éclat. Le commerce y attiroit de toutes parts les richesses et l'abondance. Memphis se dépeuploit de jour en jour; ses habitans passoient dans la nouvelle capitale (1). Sous Auguste, c'étoit encore une Cité grande, peuplée et remplie d'étrangers; mais elle n'étoit plus que la seconde de l'Egypte. Six cents ans après, elle devint la première conquête des Arabes. Ils mirent le siège devant ses murailles. Il fut long et sanglant; mais enfin, ils l'emportèrent d'assaut et la détruisirent, comme nous l'apprend Abulfeda. Je rapporterai le passage de ce savant Historien; il constate la position que Pline donne à Memphis, et détruit l'erreur de plusieurs écrivains (2), qui prétendent que les Gouverneurs, pour les Empereurs de Constantinople, résidoient au vieux Caire, lorsque Amrou fit la conquête de l'Egypte. Je crois avoir démontré, lettre huitième, que cette ville ne subsistoit pas alors; ce qui suit sera une preuve nouvelle.

---

(1) Strabon, liv. 17.

(2) Maillet, *Description de l'Egypte*; le Père Sicard, *Lettres édifiantes*.

«(1) *Menf*, (c'est-à-dire Memphis), est » l'ancienne Masr (2) de l'Egypte. Ellé est si- » tuée sur le bord occidental du Nil. Amrou, » fils d'*el Aas*, l'ayant prise d'assaut, la ren- » versa de fond en comble, et alla bâtir par » l'ordre d'Omar, fils de Kettab, la ville de » Fostat, sur la rive opposée. On voit à » *Menf* des ruines remarquables, restes de » son ancienne splendeur, et qu'on laisse dé- » périr; on y voit des pierres, dont la sculp- » ture et la peinture excitent l'admiration, et » dont le soleil et les injures du temps, n'ont » pû, jusqu'à nos jours, effacer les couleurs.

---

(1) « Menf hié masr elcadimé oua hié an garbi el Nil. « Oua lemma fatahha Omar ebn el Aas kharabha oua bena el » Fostat men elbar elakhar el charqui be amr Omar ebn el » khattab. Oua be menf atar cadimo azime madsalo men » elsakhour oua el menhouté el masoura. Oua alaiha dehan » akhdar, oua khairo baki ila zamanna, hadé lam ietkhaïer » men el chams oua khairha ala toul hadé eldemmé. Oua menf » men masr ala marhelé caribé. *Abulfeda, descriptiptiun de* » *l'Egypte* ».

(2) J'ai déjà dit dans la lettre sur le vieux Caire, que les Arabes ont toujoujours donné le nom de *Masr* à la capitale de l'Egypte. Memphis le porta jusqu'à ce qu'elle eut été ruinée par Amrou. *Fostat* le reçut alors, et le conserva jusqu'au moment où *Schaouar* y mit le feu pour l'empêcher de tomber au pouvoir des Français. Depuis cet instant, le grand Caire se nomme *Masr*, et Fostat s'appelle *Masr el atik* l'ancien *Masr*, ou l'ancienne capitale.

» *Menf*, est éloignée d'une petite journée de » chemin du grand Caire ».

Ces détails s'accordent et avec la description de Pline, et avec ce qui subsiste encore de nos jours. Le village de *Menf*, foible reste d'une immense cité, est à six lieues du grand Caire, sur la rive Occidentale du Nil. C'est précisément la position du savant Naturaliste, car on compte quatre lieues du grand Caire aux pyramides, et deux, de ces édifices au bourg de *Menf*. Les ruines que l'on trouve à l'entour, confirment le rapport d'Abulfeda (1). Ces lacs mêmes, dont parlent Hérodote et Strabon, n'ont pas entièrement disparu. On en rencontre un près de Saccara, avec un bois d'Acacia, situés vers l'Occident de *Menf* : l'autre est précisément au Nord. Lors de l'inondation, il s'étend jusqu'à la chaussée que l'on éleva dans le marais qui séparoit du Nil les grandes pyramides. On l'avoit construite (1) pour faciliter le transport des quartiers de marbre, dont on forma les canaux et le re-

(1) Ces lacs, que toute l'antiquité nous représente auprès de Memphis, sont une preuve démonstrative qu'elle étoit située au village de *Menf*, et non à *Gizé* ; car à trois lieues aux environs de cette petite ville il n'y a aucune apparence de lac.

(2) Herodote, Euterpe.

vêtement de ces édifices. Cette digue subsiste encore, avec des ponts qu'on y a pratiqués pour laisser un libre écoulement aux eaux. On la cotoie, lorsqu'on vient voir les pyramides, en bateau, pendant l'inondation.

Voilà, Monsieur, ces lacs que les habitans de Memphis étoient obligés de traverser, pour transporter leurs morts dans les plaines où les Rois avoient établis leurs mausolées. Comme on y avoit élevé des temples (1), où l'on offroit des sacrifices expiatoires pour ceux qui n'étoient plus; comme ces lieux de silence étoient un asyle inviolable, et que l'on eut privé de la vie l'impie qui auroit osé les profaner et en troubler la paix profonde, tous les Egyptiens voulurent y avoir leur sépulture. Chaque famille se creusa, dans le rocher recouvert de sables, une demeure silencieuse, où tour à tour, le père et le fils, étoit déposés avec une piété religieuse. Ils ignoroient, sans doute, qu'un jour les peuples éclairés de l'Europe, viendroient les arracher de leurs tombeaux, et que leurs corps, ensevelis et conservés avec tant de soin, seroient l'objet

(1) Chaque grande pyramide avoit son temple et des Prêtres, dont l'office étoit d'immoler des victimes expiatoires, et de prier pour lès morts.

d'un infâme trafic (1). Les Grecs, qui ont assisté aux jugemens que les Egyptiens, seuls d'entre les peuples de la terre, prononçoient contre la mémoire des morts, et qui ont vu les lieux où on les portoit en bateau, en payant un droit léger, ont inventé la fable de Caron et des Enfers. La beauté des plaines qui sont au-delà de cette vaste solitude de sables, les canaux qui les arrosent, et qui y entretiennent des ombrages toujours verds, leur ont donné l'idée du Stix, du Lethé et des champs Elisées. Leur imagination brillante et féconde, a embelli ces lieux de tous les trésors de la poésie. Cette fable s'est accréditée dans l'esprit du peuple, et est devenue un article de la religion du paganisme.

Telles sont, Monsieur, les réflexions que m'ont fait naître une lecture réfléchie des anciens, et la vue des environs des pyramides. Puissent-elles être dignes de votre attention, et avoir, à vos yeux, le mérite de la vérité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Orphée initié aux mystères d'Osiris, *v. Diodore de Sicile, p.* 37.

LETTRE XXII.

Au grand Caire, 1779.

A. M. L. M.

Vous comptez, Monsieur, un intervalle de seize mois depuis ma dernière lettre, et durant ce long espace de temps, l'amitié craintive vous a souvent peint les malheurs auxquels on est exposé dans un pays barbare. Elle vous a plus d'une fois fait trembler pour mes jours. Honneur à des sentimens qui me sont chers, et que mon cœur vous rend! mais calmez vos inquiétudes. Il est une divinité pour les voyageurs. La prudence et la fermeté sont l'hommage qu'elle exige. En lui payant religieusement ce tribut, elle met à l'abri des dangers. Cessez donc de vous allarmer, et n'attribuez mon silence qu'à des courses et à des travaux continuels. Pour vous, Monsieur, continuez à m'écrire. C'est ici que l'on connoît le prix d'une lettre. Avec quel transport on

l'ouvre ! Avec quelle avidité on la lit ! Le jour où on la reçoit est un jour de fête. C'est sous un Ciel brûlant, au milieu des déserts, que l'on sent puissamment le besoin d'un ami. Tout ce qui peut en retracer l'image, est précieux. Parmi des Turcs et des Arabes, un Français trouve rarement un cœur où il puisse épancher le sien. Une foule de sentimens y naissent, y meurent, sans être partagés. Plaignez-moi donc, et me procurez souvent la consolation de l'absence. Quand je lis les caractères que votre main a tracés, il me semble vous voir, vous entendre. L'imagination, cette heureuse enchanteresse, me fait illusion : ce sont au moins quelques instants de bonheur ; ce sont quelques fleurs répandues sur la route épineuse de la vie. Revenons à notre correspondance.

Deux voyages dans la basse Egypte, la visite des villes et des canaux de la branche orientale du Nil, un séjour d'un an à Damiette, consacré à me perfectionner dans le dialecte Arabe que l'on parle en Syrie ; voilà, Monsieur, quel a été l'emploi de mon temps, durant ce long silence dont vous vous plaignez. J'ai parcouru mille fois les environs délicieux de cette ville. On ne peut se rassasier de contempler la belle nature, et de voir l'image heureuse

heureuse de l'abondance. J'ai suivi les traces de l'armée de S. Louis, depuis son débarquement jusqu'à Mansoure. Le naïf Joinville a écrit cette expédition, dont le commencement fut si brillant, et la fin si malheureuse. Sa narration est obscure, et laisse beaucoup de choses à desirer. Les détails curieux, que nous offrent les auteurs Arabes, et l'inspection des lieux, me fourniront les moyens de l'éclaircir, et de suppléer aux connoissances qu'il ne pouvoit avoir. Lorsque je vous aurai rendu compte de mon voyage, j'essayerai de vous tracer ce morceau intéressant de notre histoire.

Le 15 février, je louai un *canjé* pour me transporter à Damiette. C'est un bateau plus petit qu'un *mach*, et destiné aux voyages d'agrément. Il contenoit un cabinet et une jolie chambre, où nous étendîmes un tapis. On avoit élevé sur l'avant une natte en forme de dais, d'où l'on pouvoit voir la campagne sans être incommodé du soleil. Un janissaire éprouvé qui avoit fait les campagnes du fameux Ali Bey, et un domestique Arabe m'accompagnoient. Nous étions bien armés, précaution nécessaire sur le canal de Damiette, où l'on est presque toujours attaqué. Les *fellah* (1),

(1) Nom des laboureurs Egyptiens.

qui en habitent les rives, viennent à la faveur des ténèbres assaillir les bateaux ; et lorsqu'ils ne trouvent point de résistance, ils égorgent les passagers et s'emparent de leurs richesses. Un étranger doit s'assurer et des domestiques qu'il emmène, et de la fidélité du patron, qui souvent est d'intelligence avec les voleurs, et partage avec eux. Instruit par l'expérience, je donne ces conseils aux voyageurs qui viendront après moi. Pour ne les avoir pas suivis d'abord, il a manqué de m'en coûter la vie.

Nous eûmes soin de pourvoir notre barque de riz et de café. Ce sont les provisions les plus essentielles. On trouve dans tous les villages, des œufs, du lait et de la volaille. Nous avions ajouté quelques dammes-jeannes de vieux vin de Chypre (1). *Mahamet Assalamé*, quoique bon Musulman, étoit bien aise d'en vider quelques verres de temps en temps ; mais il le faisoit à la dérobée, et évitoit les regards même des batteliers.

Nous quittâmes le port de Boulak vers une heure après midi. Le Ciel étoit serein,

(1) *Mahamet Assalamé* est le nom du janissaire qui m'accompagnoit. C'est un homme droit, brave et fidèle, auquel j'ai eu de grandes obligations pendant mes voyages. Il entra à mon départ au service du Consul de France à Alexandrie.

la chaleur tempérée comme dans nos plus beaux jours du printemps. Le Nil rentré dans son lit depuis un mois et demi, baissoit insensiblement. Le courant peu rapide, et le vent de nord nous forçoient d'aller à la rame. L'orge et le bled commençoient à jaunir. Le *chartâme* et le Dorra ou millet d'Inde, s'élevoient d'un pied au-dessus de la terre. La luzerne repoussoit pour la troisième fois. Les concombres et les melons d'eau, étendoient leurs ramaux flexibles sur les bords du fleuve. Le lin et les féves approchoient de leur maturité. Le feuillage des arbres offroit différentes teintes de verd. Les orangers et les citroniers étoient parés de fleurs. Tel étoit l'aspect de la campagne d'Egypte, le 15 février.

Nous voguions à la rame. Après une heure de route, nous passâmes devant l'ouverture du canal d'Adrien César, qui se rendoit dans celui de la mer rouge. Il traverse le bourg de *Kelioub*, et passe au nord d'Héliopolis. Deux lieues plus bas, on trouve le village de *Charakhanié*, au-dessous duquel le Nil se sépare pour embrasser le Delta. C'est l'endroit (1) où

(1) Herodote, liv. 2 et Pomponius Mela, disent que la ville de *Cercasorum* étoit située près de la division du Nil, sur la rive orientale. C'est l'emplacement qu'occupe de nos jours le village de *Charakhanié*.

Hérodote et Pomponius Mela placent l'ancienne ville de *Cercasorum*. M. Danville, qui suit le sentiment de Strabon, la met sur la rive occidentale du Nil, au village d'*El Arksas*.

Nous avancions lentement, mais le spectacle continuel d'un grand nombre de barques qui remontoient et descendoient le fleuve, la vue d'une campagne enrichie de productions variées, et couverte de troupeaux, amusoient nos regards, et nous dédommageoient de la contrariété que nous éprouvions. Parvenus à *Batn Elbakara*, lieu de la division du Nil, nous laissâmes, à gauche, la branche de Rosette, et nous entrâmes dans celle de Damiette. La première fait un coude vers l'orient : la seconde, allant vers le nord, et continuant dans la direction du premier lit, reçoit une plus grande quantité d'eau. Aussi, c'est d'elle que partent les canaux les plus considérables. Je les marquerai à mesure que nous avancerons.

Le soleil baissoit. Nos mariniers craignoient de passer la nuit devant le bourg de *Dagoué*, ancienne retraite de brigands. Du temps du Père Sicard, un certain *Habib* s'y étoit érigé en tyran, et à la faveur des présens qu'il distribuoit aux puissances du Caire, il mettoit

tous les navigateurs à contribution. Actuellement ce lieu est encore infesté de pirates. L'an passé, un gros bateau, où je me trouvois avec plus de trente Turcs, y fut attaqué. Nos armes et notre bonne contenance écartèrent des ennemis, qui ne veulent que piller, et non combattre. Ces considérations nous déterminèrent à nous arrêter devant le petit hameau de *Zoufeti*; nous y jettâmes l'ancre, et pendant que le domestique préparoit le souper, j'allai promener avec le janissaire dans un bois peu éloigné. Nous portions chacun une paire de pistolets à la ceinture, un large damas au côté, et un fusil à deux coups sur l'épaule.

Plusieurs rangs d'arbres, plantés autour d'un vaste champ, formoient une enceinte demi-circulaire, dont les côtés s'étendoient jusqu'au fleuve. Vers le milieu, quelques huttes de terre s'arrondissoient sous l'abri des sycomores. A droite et à gauche, des grenadiers, des palmiers, des tamarins, et des orangers, plantés au hasard, formoient divers petits bosquets. Ils étoient entremêlés de touffes de *henné*, joli arbrisseau, dont la feuille sert à teindre en jaune. La fraîcheur de l'herbe, la variété des arbres, ces buissons éparpillés, les fleurs des citroniers et des orangers, une

multitude de tourterelles qui cherchoient un asyle dans leur épais feuillage, les troupeaux nombreux que l'on ramenoit du pâturage, tout cela produisoit une scène riante et animée, qui faisoit naître dans l'ame une douce joie, et un sentiment de bonheur, que la vue de la belle nature ne manque point de produire.

Nous marchâmes jusqu'aux cabanes des laboureurs. Les femmes, qui étoient à l'entour, rentrèrent aussitôt. Les hommes restèrent seuls, et nous prenant, à notre costume, pour les officiers de quelque Bey, qui venoient les mettre à contribution, ils parurent allarmés. Nous les rassurâmes en leur disant que nous leur demandions seulement des œufs frais, et du lait. Ces paroles ayant dissipé leurs craintes, ils s'empressèrent de nous satisfaire, et nous reconduisirent jusqu'au bateau. Malgré ces manières amicales, nous passâmes la nuit en sentinelle. Chacun montoit la garde à son tour; mais il ne nous arriva aucun événement qui put troubler notre tranquillité.

Le 16 Février.

J'AVOIS dormi quelques heures enveloppé dans un manteau, à la manière des Arabes, lorsque les cris des mariniers, qui se prépa-

roient à partir, me réveillèrent. Le soleil se levoit, et la rosée étant tombée abondamment, le Ciel étoit pur et sans nuages. En portant mes regards du côté du bois où nous avions promené la veille, je vis des troupes d'oiseaux, blancs comme la neige, qui se balançoient sur la cîme des arbres. Les Arabes les nomment *garde-bœuf*, parce qu'ils accompagnent toujours ces animaux. Ils sont de la grosseur d'un faisan, ont les pattes rouges, et le bec noir. Leur plumage d'argent contrastoit agréablement avec le verd foncé des dattiers. Des milliers de tourterelles voltigeoient d'un oranger à l'autre, et célébroient par leurs accens, la naissance du jour. Des vols de pigeons descendoient des colombiers sur les bords du fleuve. Tous ces oiseaux semblent apprivoisés. Comme ils ne sont point chassés, et qu'ils n'entendent presque jamais le bruit effrayant de la poudre, ils paroissent sans défiance, et ne fuient point l'approche de l'homme.

Nous avions levé l'ancre, et nous cotoyons la gauche du fleuve, en nous aidant de la rame et du courant, car le vent étoit toujours contraire. Nous passâmes près de *Cafr* (1) *Fa-*

---

(1) *Cafr*, signifie village.

raounié, placé à la tête d'un large canal qui, traversant obliquement le Delta, va se jetter dans la branche de Rosette. Nous appercevions sur la rive droite du Nil, divers hameaux qui se perdoient dans le lointain. Souvent, nous passions entre des îles nombreuses, dont son lit est parsemé. Bientôt nous vîmes le petit fort de *Tant*, qu'environne un petit canal.

Une heure après l'avoir quitté, nous nous trouvâmes devant le bourg de *Dagoué*. Le Nil y fait un grand coude, comme pour retenir plus long-temps les voyageurs, devant cette retraite à voleurs. De ce coude, part une rivière creusée de main d'homme, et aussi large que la Saône. Elle se réunit au canal de *Faraounié*, avant de passer à *Menouf*, capitale de la première province du Delta. Elle est navigable, depuis le mois d'août, jusqu'en décembre, et porte les plus grosses barques. Je l'ai remontée dans toute sa longueur, depuis *Nadir*, sur le bras de Rosette, jusques dans celui de Damiette. Sa direction est du nord-est au sud-ouest. Rien n'est plus frais, plus riche, plus riant que ses bords. On diroit qu'elle traverse le paradis terrestre. Cette belle rivière fournit de l'eau à d'autres canaux, que j'indiquerai sur la carte. L'un d'eux, en se ren-

dant au lac de *Bourlos*, passe au gros bourg de *Tanta*, où se tient chaque année une foire considérable. Les habitans de la haute et de la basse Egypte, s'y rassemblent en grand nombre. Elle dure huit jours, et l'on y fait un échange des productions du pays, contre les étoffes de l'Inde, le café moka, et les draps de France. L'appât du gain y conduit une partie des Egyptiens. Beaucoup d'autres y sont entraînés par l'attrait du plaisir. A cette époque, dix mille bateaux couvrent les eaux du canal. Tous sont abondamment pourvus de provisions. On y fait bonne chère, on y a de la musique, et l'on s'y livre à la joie. Un nombre presque égal de tentes, sont dressées sur le rivage. Les plus fameuses courtisannes de l'Egypte ne manquent point d'y avoir leurs pavillons. On les introduit dans les bateaux, où elles font briller leurs talens pour la danse, le chant et la galanterie. La nuit, on allume à chaque mât plusieurs lampes de verre, dont la lumière répétée à l'infini, forme dans les eaux des étoiles innombrables. Les tentes sont pareillement éclairées (1). Cette

(1) Herodote nous apprend que l'on faisoit de semblables illuminations aux fêtes d'Isis dans la ville de Busiris, à Bubaste aux fêtes de Diane, et dans d'autres villes d'Egypte. *Euterpe, livre second.*

illumination merveilleuse, d'une lieue d'étendue, produit sur la verdure, et dans le cristal des eaux, des effets admirables. Ces foires, restes des anciens pélérinages des Egyptiens à Canope, à Saïs, à Bubaste, ne sont pas rares en Egypte, et ne manquent jamais d'être très-fréquentées.

Nous nous éloignions avec joie de *Dagoué*. Nous avions déjà passé plusieurs hameaux, lorsque nous découvrîmes sur la rive droite, le village d'*Atrib* (1). Il n'a rien de remarquable que le nom qu'il porte. Les chaumières qui le composent, couvrent les ruines de l'ancienne *Atribis*. Ammien Marcelin, assure que cette ville tenoit un rang parmi les plus considérables de l'Egypte. Si ce sentiment n'est pas exagéré, on a droit de s'étonner qu'elle n'ait pas conservé un seul monument remarquable. Un peu au-dessous d'*Atrib*, coule un large canal, qui va se jetter vers la partie orientale du lac *Menzalé*. Une autre dérivation du Nil, qui commençoit vers la pointe du Delta (2), venoit s'y réunir, et ils for-

---

(1) Le savant d'Anville place cette ville et ce canal trop bas dans sa carte d'Egypte.

(1) Herodote et Pomponius Mela disent positivement qu'au-dessous de la ville de *Cercasorum*, dont j'ai indiqué la position,

moient ensemble la branche pélusiaque. On rencontroit, en suivant son cours, *Phacuse*, où commençoit le canal qui communiquoit avec la mer rouge, et la grande ville de *Bubaste*, où Diane étoit adorée. Elle y avoit un temple magnifique. Hérodote a décrit d'une manière pittoresque, le culte qu'on rendoit à cette Déesse. Je rapporterai ce passage, parce qu'il sert à prouver combien peu les mœurs des Egyptiens ont changé, depuis cet excellent Historien.

« De toutes les parties de l'Egypte, les peu-
» ples se rendent en foule à la fête de Diane, à
» Bubaste. Une multitude de bateaux voguent
» vers cette ville. Dans chaque barque, des
» musiciennes accompagnent leur chant avec
» les cymbales et le tambour de basque, des
» hommes jouent de la flûte, d'autres chantent
» et battent des mains en cadence. On s'arrête
» devant toutes les villes qui sont sur le pas-
» sage, et la musique recommence (1). Les

---

le Nil étoit *triple*, parce qu'il se divisoit en trois branches. La plus orientale qui étoit celle de Bubaste ou de Peluse, n'est pas navigable : les deux autres le sont encore.

(1) Ces femmes sont sans doute les danseuses et les chanteuses Egyptiennes qui n'étoient pas plus décentes du temps d'Herodote qu'elles ne le sont de nos jours.

» femmes s'abandonnant à l'ivresse de la joie, » agacent, par les propos les plus libres, celles » qu'elles rencontrent, chantent des airs libertins, et exécutent des danses lascives. Lorsque » l'on est arrivé à *Bubaste*, on immole pendant la solemnité, des victimes innombrables, et l'on boit plus de vin dans un jour, » que dans tout le reste de l'année. Plus » de sept cent mille personnes s'y trouvent » réunies ».

Depuis Hérodote, les Egyptiens ont passé sous diverses dominations, et sont tombés enfin dans l'abyme de l'ignorance et de la servitude; mais le fond de leur caractère n'a point changé. Toutes ces cérémonies folles, que la religion païenne autorisoit, se renouvellent aujourd'hui autour des tombeaux des Santons (1), devant les églises des Cophtes (2), et dans les foires dont je vous ai parlé. Le goût des pélerinages subsiste encore parmi eux. Leurs danses, leur musique sont les mêmes.

---

(1) Les Mahométans se rendent, certains jours de l'année, aux tombeaux de quelques personnages qu'ils regardent comme Saints, et célèbrent leur fête en se livrant à la joie, la bonne chère et la licence.

(1) Les Cophtes, célèbrent à-peu-près de la même manière la fête de la sainte Gemiane dans la basse Egypte.

Malgré les entraves dont la religion mahométanne les a enchaînés, leur naturel perce, et les inclinations de leurs pères se maintiennent; tant il est vrai que les vieilles habitudes, nées du climat, triomphent à la fin de toutes les loix. C'est un torrent qui suit continuellement une pente irrésistible. L'art du législateur n'est pas d'opposer une digue à son cours, mais de le détourner à propos, de manière à prévenir ses ravages, et à le rendre utile. Reprenons le cours de notre voyage.

Au-dessous d'*Atrib*, les villages sont si rapprochés les uns des autres, que les bords du Nil semblent une longue ville, qui n'est interrompue que par des jardins et des bois odoriférans. En contemplant l'éclat du ciel, la variété des arbres, le nombre des troupeaux, la richesse toujours renaissante d'un sol inépuisable, on se dit à soi-même : ne soyons point étonnés si les Egyptiens élevèrent les plus grands monumens qui soient dans l'univers : ils étoient éclairés, ils habitoient le plus beau climat du monde, et une terre qui ne demande à l'homme que de confier des semences à son sein. Le despotisme et la barbarie y ont marqué par-tout les traces de la désolation, mais que n'y pourroit pas entreprendre un peuple, ami des Arts et des Scien-

ces? Quels trésors ne retireroient-ils pas du commerce et de l'agriculture? Combien de lumières, ensevelies sous le voile des hiéroglyphes, ne rendroit-il pas aux Sciences et à l'Histoire? Pardonnez ces réflexions et ces vœux, à un voyageur qui a sous les yeux le malheur et la richesse d'une si belle contrée.

Après avoir navigué plusieurs heures, entre des îles et des hameaux, nous abordâmes à *Mit rhamr.* J'y débarquai, et je parcourus cette petite ville fort peuplée et très-commerçante. Elle n'a rien de remarquable, rien qui se ressente de l'antiquité. Les bazards en sont étroits et obscurs, les rues tortueuses et sales. On y voit une mosquée surmontée d'une tour carrée, qui me paroît avoir servi d'église aux Chrétiens, avant la conquête des Arabes. En effet, dans toute l'Egypte, il n'existe pas un minaret semblable : ils sont tous ronds, étroits et élevés.

Lorsque nous eûmes visité *Mit rhamr*, nous traversâmes le fleuve, et nous descendîmes à *Zephté*, située vis-à-vis. Cette petite ville, ainsi que la première, ne mérite pas la peine que nous prîmes de la parcourir. Une partie des maisons sont construites de terre, les autres de briques. Plusieurs tombent en ruine, sans qu'on les répare. Le peuple y pa-

roît misérable, et l'on voit bien que ce n'est pas pour lui, qu'il cultive les grasses campagnes des environs.

Le soleil étant encore élevé sur l'horison, nous continuâmes notre route. Les villages se succédoient toujours dans la même proximité. Ils sont beaucoup plus fréquents sur cette branche, que sur celle de Rosette. Il faut en attribuer la cause à la destruction de plusieurs grandes villes qui se trouvoient dans la partie orientale du Delta. A mesure qu'elles ont été dévastées, on a négligé l'entretien des canaux qui y portoient les eaux du Nil, les terres sont devenues incultes, les peuples se sont rapprochés du fleuve, et y ont fixé leur habitation. Combien de campagnes, actuellement stériles, un gouvernement éclairé rendroit à l'agriculture? Le vent continuant d'être contraire, les rameurs étant fatigués, et la nuit approchant, nous jettâmes l'ancre entre une île et *Mit Demsis*. Ce lieu n'étoit pas sûr, mais nous résolûmes de faire bonne garde.

Le 17.

NOUS DORMIONS tranquillement, lorsque vers minuit, deux nageurs s'approchèrent du bateau à la faveur des ténèbres. Le janissaire qui veilloit, les ayant apperçus à la clarté des

étoiles, cria, et tira un coup de fusil. Ils disparurent : le bruit nous ayant réveillés, nous prîmes nos armes, mais il calma notre inquiétude, en nous apprenant le sujet qui l'avoit causée. Ces voleurs sont si adroits, que lorsqu'ils trouvent les passagers endormis, ils enlèvent une partie de leurs effets, et même des gros ballots, qu'ils emportent à la nage. Lorsqu'on les surprend, ils se précipitent dans le fleuve, et se dérobent à toute poursuite. Cette alerte nous tînt éveillés le reste de la nuit, et pour charmer nos ennuis, *Mahamet Assalamé* nous raconta toutes les batailles d'Ali bey. Ces récits étoient assaisonnés de grandes tasses de Moka, que nous vuidions de temps en temps. On en prend ici à toute heure. Les Turcs le regardent comme un excellent fortifiant, nécessaire dans un pays où l'estomac, relâché par la chaleur, a peine à faire ses fonctions. C'est dans cette opinion, qu'ils l'ont nommé *Cahoué* (1), qui signifie *force*. Quoi qu'il en soit de ce sentiment, au moins, est-il certain que les Egyptiens en prennent communément trois tasses par jour, et souvent beaucoup davantage, sans éprou-

(1) Les Arabes appellent *boun*, le café en grain, et *cahoué* celui que l'on prend. Les Européens en ont fait le mot *café*.

ver

ver aucuns des fâcheux effets que les Médecins d'Europe lui attribuent.

Le jour trop lent à paroître pour notre impatience vint enfin, et le soleil à son lever se montra plus pâle qu'à l'ordinaire, ce qui nous annonça le vent de sud. En effet, il ne tarda pas à souffler. Nous mîmes à la voile; nous apperçumes, en passant, un canal qui, s'ouvrant au-dessous de *Mit demsis*, va porter ses eaux au lac de Menzalé. Le vent fraîchissoit, et notre barque fendoit les flots avec rapidité. Bientôt nous eûmes atteint le village de *Bousir* (1), placé sur la rive occidentale du Nil, à deux lieues de *Semennoud*. Cette situation s'accorde parfaitement avec celle qu'Hérodote et Strabon donnent à l'an-

---

(1) *Abulfeda* compte quatre villes de ce nom dans la haute Egypte, et une dans la basse, qui est celle dont je parle, et qu'il appelle *bousir bana*, pour la distinguer des autres.

Hérodote, liv. 2, et Strabon, liv. 17, placent *Busiris* au-dessus de *Sebennytus*, actuellement *Semennoud*, en remontant vers la pointe du Delta; c'est exactement la position du village de *Bousir*.

Strabon, au sujet de cette ville, assure que les fables que l'on raconte de la cruauté de Busiris, sont entièrement dépourvues de fondement, qu'il n'y eut jamais en Egypte de roi de ce nom, et que la malignité les avoit inventées pour se venger de l'inhospitalité des Egyptiens, qui n'aimoient pas les etrangers, *liv.* 17.

cienne ville de *Busiris*, capitale d'un Nome. Un temple superbe, consacré à la Déesse *Isis*, la même que *Cerès*, y attiroit un cours prodigieux de peuple. C'étoit un des pélerinages d'Egypte les plus fréquentés. *Bousir* ne conserve aucuns vestiges de son ancienne splendeur. Sans doute qu'étant sur le bord du fleuve, les marbres précieux, dont le temple étoit construit, en ont été enlevés. Peut-être aussi que sous les mazures bâties au même endroit, on en trouveroit encore les débris.

Une lieue au-dessous de *Bousir*, nous découvrîmes l'ouverture d'un canal, qui se joignant à un bras de celui de Menouf, passe près de *Mehallé*, et va se jeter dans le lac *Bourlos* (1). Un peu plus loin, je reconnus un petit bois où j'avois débarqué dans un précédent voyage. Comme la situation en est charmante, je résolus d'y dîner. On baissa la voile, et nous descendîmes à terre. Une longue allée de saules de Babylone, gros et élevés, s'étend sur le bord du fleuve. Les rameaux flexibles se baignent dans ses eaux: derrière cette allée, des grenadiers plantés en

(1) Ce lac est connu, parmi les marins, sous le nom de *Bourlos*, ainsi que le cap qui en fait la pointe la plus avancée.

quinconce forment un riant bosquet, qu'environne un canal du Nil. A l'extrémité est un champ enrichi de moissons variées et terminé par des cabannes entourées d'orangers fleuris. Lorsque l'on est assis sous les saules, les pieds pendans vers le fleuve, on a devant soi une île qui sépare son lit en deux. L'herbe épaisse qui la couvre, est d'une fraîcheur qui invite les yeux à s'y reposer. Sur la rive opposée, on voit de suite les villages de *Salanié*, de *Mit Abulhari* et de *Gerah*. Ils ne sont séparés que par des touffes de dattiers, d'orangers, et quelques champs plantés de légumes et de moissons ; à droite, on apperçoit *Bousir*, qui se perd dans l'horison ; à gauche, on découvre la ville de *Semennoud*, couronnée de hauts minarets. Je n'ai point vu de position plus agréable que celle-ci. Le ciel, la terre, les eaux, les ombrages, la verdure, les fleurs, l'aspect des hameaux et des villes, tout y est rassemblé pour le plaisir des yeux. Nous dinâmes dans ce lieu de délices. Deux fois je m'y suis arrêté, et deux fois j'ai éprouvé ce charme involontaire que les belles choses font passer dans l'ame, ce contentement pur et tranquille, dont elles la pénètrent, et qui la forcent de se répandre au dehors pour verser sur les objets qui l'environnent cette

surabondance de vie qui l'inondent. Heureux qui, dans ce moment, trouve un cœur dans lequel il puisse épancher le sentiment qu'il éprouve, et le vivifier par la communication !

Une lieue et demie, à l'occident de ce bois, est *Meballe el Kebiré*, capitale de la *Garbie*, seconde province du Delta, et la résidence d'un Bey. Le Delta n'a point de ville plus considérable, aussi l'a-t-on nommée *Kebiré* la grande. Elle possède des manufactures de toiles, et des fabriques de sel armoniac. Il s'y fait un grand commerce. Les rivières qui l'entourent servent au transport de ses marchandises dans toute l'Egypte. Les environs sont couverts de villages, de troupeaux, et des productions variées que nourrit sans cesse un sol fertile. *Mehallé* a remplacé les villes de *Sebennytus* et de *Busiris* ; mais elle n'a rien conservé de leur magnificence. On n'y voit aucun édifice remarquable.

Pendant que nous reposions tranquillement sur le bord du fleuve, le vent tourna au sud-est, et soufla avec violence. Devenu bientôt ouragan furieux, il éleva des nuages de poussière fine et brûlante, qui obscurcirent le ciel, et répandirent sur toute la nature une sombre pâleur. Ce voile ténébreux, à travers lequel le disque du soleil paroissoit de sang, dura

environ deux heures, et se dissipa. Lorsque de pareils tourbillons surprennent le voyageur au milieu du désert, il y demeure enseveli, s'il n'a le temps de se mettre sous l'abri d'une tente ; mais si la tempête dure long-temps, cet asyle devient son tombeau ; une colline de sables s'élève à l'entour, et il y est étouffé. Le vent s'étant calmé, le Ciel reprit sa sérénité ; nous remontâmes dans notre barque, et nous allâmes descendre à *Semennoud*.

C'est l'ancienne *Sebennytus*, capitale d'un Nome. Elle est de médiocre grandeur, peuplée et commerçante. Les bazards remplis de marchands, offrent diverses sortes de denrées en abondance et à bon compte. Excepté les mosquées, tous les édifices sont de briques. Je n'y ai découvert aucun reste d'antiquité.

Une demi-lieue au nord de *Semennoud*, on voit le canal de *Thebanié*, qui va se jetter dans le lac de Bourlos, près des ruines de la grande *Butis* (1) Cette ville étoit décorée de deux temples bâtis en l'honneur d'Apollon et de Diane. L'oracle de *Latone* que l'on alloit consulter de toutes les parties de l'Egypte la rendoit fameuse. Le temple de cette divinité étoit vaste et magnifique. Un portique de

(1) Hérodote, liv. 2, Euterpe.

cinquante pieds d'élévation, soutenu par des colonnes de marbre, l'entouroit (1). Un quartier de granit, creusé à la pointe du marteau, et dont les faces extérieures avoient soixante pieds en carré, en formoit le sanctuaire. Une pierre de grandeur égale, et de six pieds d'épaisseur, le recouvroit parfaitement. Aucun des voyageurs modernes ne s'est transporté à *Butis*, qu'il seroit très-dangereux de visiter; ainsi, l'on ne peut assurer si la description d'Hérodote est exacte. Cependant après que l'on a vu la colonne d'Alexandrie, et d'autres monumens non moins surprenants, on est porté à croire que cet Historien qui avoit été sur les lieux, n'en a pas imposé à la postérité.

A une lieue et demie de *Semennoud*, près du canal de *Thebanié*, on trouve une grande levée de terre couverte de ruines. Pokoke et le Père Sicard appellent ce lieu *Bha beit*, maison de beauté ; les Turcs avec qui j'étois la nomment *Hajar beit*, maison de pierre.

(1) Cet énorme quartier de granit, qui avoit 240 pieds de circonférence, fut taillé dans une carrière que l'on voit dans l'île de *Philé*, près des cataractes. On l'amena sur des radeaux l'espace de 200 lieues, jusqu'à l'endroit où il fut déposé. C'est sans contredit le plus lourd fardeau qui ait été mû par la puissance humaine.

Quoi qu'il en soit, ces débris sont ceux d'un grand temple tout bâti de marbre. Les murs avoient dix pieds d'épaisseur vers les fondemens, et étoient composés du beau granit tacheté de rouge que l'on trouve dans les carrières de Sienne, et qui reçoit un parfait poli. Les colonnes avoient quatre pieds de diamètre. La tête d'Isis leur servoit de chapiteau. Parmi ces décombres, on rencontre des morceaux de marbres précieux, restes des statues qui décoroient ce superbe édifice. La plûpart des pierres sont chargées d'hiéroglyphes. On y distingue des hommes à bonnets pointus, des jeunes filles, des oiseaux et divers animaux. Toutes ces figures sont sculptées à ravir. Les attitudes sont excellentes, et nul part le goût Egyptien n'est aussi épuré, et la sculpture aussi parfaite. Ces belles ruines sont abandonnées à la barbarie des Turcs, qui viennent chaque jour enlever des blocs de marbre, ou scier des colonnes pour en faire des meules de moulin.

M. Pokoke et le Père Sicard s'accordent à dire que ce temple est celui que *Busiris* avoit élevé à la gloire de la déesse Isis ; mais sa position ne s'accorde point avec celle qu'Hérodote et Strabon donnent à cette ville, qui, comme comme je l'ai dit, étoit située

deux lieues au-dessus de *Semennoud*, dans l'emplacement du village de *Bousir*. J'aime mieux croire avec M. Danville, que l'édifice dont il est question, se trouvoit dans la ville d'Isis même, que Pline et Etienne de Bysance placent vers le bas de Delta. Ce sentiment me paroît plus vraisemblable. Si l'Egypte n'étoit pas au pouvoir des barbares, s'il étoit permis d'y fouiller, on éclairciroit bien des doutes qui obscurcissent l'histoire ancienne de ce pays. Malgré toutes les connoissances possibles, il y a des points où l'on ne peut qu'approcher de la vérité, sans oser se flatter de l'avoir atteinte.

Nous revînmes de nos courses à l'entrée de la nuit. *Mahamet Assalamé*, pour qui rester assis et fumer étoient une satisfaction mille fois plus douce que la contemplation des plus merveilleuses ruines de l'univers, m'invita d'entrer dans un café où il entendoit de la musique. J'acceptai son offre, d'autant plus volontiers que, parlant Arabe, je pouvois passer pour Turc. Nous entrâmes. Nos armes, notre habit militaire et fort propre, nous firent prendre pour des officiers des janissaires. Les bourgeois de *Semennoud* se levèrent, et nous cédèrent la place d'honneur. Ils étoient accroupis sur des estrades couvertes de nattes

Nous nous assîmes sur un sopha élevé. Le maître du café nous présenta lui-même le moka, et alluma nos pipes. Aussitôt une danseuse qui amusoit l'assemblée, vint sauter devant nous. Elle prit, suivant l'usage du pays, les postures les plus voluptueuses, les attitudes les plus lascives. Le tambour de basque et les cymbales régloient ses pas. Plus ses gestes étoient indécens et ses mouvemens significatifs, plus elle recevoit d'applaudissemens. Aussi ne se ménagea-t-elle point. Lorsque la danse fut finie, elle vint s'asseoir auprès de nous, et chanta quelques *moals* à la louange des Musulmans et ensuite des airs fort gais. Cette courtisanne se nommoit *Bedaoui*. Elle avoit quatorze ans, étoit faite à peindre. Ses vêtemens de soie extrêmement légers, mollement serrés par une longue ceinture, ne laissoient rien perdre des belles formes de son corps. Ses cheveux d'ébène parfumés d'essences, descendoient en plusieurs tresses jusques sur ses talons. Un voile relevé avec grace, couvroit ses épaules. Elle avoit les yeux noirs et bien fendus, le teint moins brun que les femmes du peuple, la bouche mignone et le sourire agréable; mais deux taches bleues qu'elle s'étoit faites sur les joues, avec de la poudre à tirer, et un anneau passé à l'une de ses na-

rines, la défiguroient à mes yeux. Telle étoit la jeune *Bedaoui*. Elle arrivoit du Caire, et cherchoit fortune. Voyant que nous avions généreusement payé sa danse et son chant, elle offrit de nous accompagner pendant le voyage. Nous la remerciâmes de sa bonne volonté, et nous retournâmes passer le reste de la nuit dans notre bateau.

Le 18.

NOUS avions eu soin de renouveller nos provisions à *Semennoud*, où l'on trouve d'excellens pigeons, de bonnes volailles et du beurre frais d'un goût fin et délicat. Nous partîmes au lever du soleil. Le vent étant presque à l'est, nous permit de porter la voile. Après deux heures de navigation, nous apperçumes les minarets de *Mansoure*. Bientôt nous y abordames. Je descendis à terre, curieux d'examiner cette ville, fameuse par le courage et les malheurs de S. Louis. Elle est assez grande, mais sans aucune fortification. Les rues sont étroites, les maisons bâties de brique comme dans le reste du Delta. On y voit un quartier à moitié ruiné. C'est sans doute du milieu de ces débris, que le brave Joinville, qui avoit pénétré jusques-là, se défendit long-temps contre les efforts des Egyp-

tiens. Il en sortit couvert de blessures. Le duc Pierre de Bretagne, y perdit un œil, mais je garde ces détails, pour le morceau d'histoire que je vous ai promis.

Mansoure, est une ville moderne, dont Abulfeda nous apprend l'origine en ces mots (1) : « Le Roi Camel (2), fils d'Eladel, jetta les » fondemens de Mansoure, à l'endroit où le » Nil se divise en deux branches, dont l'une » coule vers Damiette, l'autre vers *Ach-* » *moun* (3). Il la fit construire pour opposer » un boulevard aux ennemis, dans le temps » qu'ils assiégeoient Damiette (4).

---

(1) « Oua el mansoura benaha el melec el camel ebn el adel, » and mafterek el Nil ila doumiat, oua *achmoun* benaha fi ouegg » el adou lamma haserou doumiat ».

Ce passage fait voir que le savant Pokoke s'est trompé, en prenant cette ville pour celle de *Tanis* ou de *Zoan*, de l'écriture.

(2) Ce prince fut le septième roi de la postérité des Aïoubites. Il mourut à Damas, l'an 635 de l'hégire.

(3) *Achmoun* est une ville bâtie par les Arabes, près du lac de Menzalé. Ils l'appellent quelquefois *Achmoun Tanis*, parce qu'elle a remplacé l'ancienne ville de *Tanis*, dont les ruines se voient dans une île du même lac. On jetta les fondemens de cette ville sous l'empire d'Elmetouakkel. *Elmacin.*

(4) Ce fut pendant le siège que les Croisés mirent devant Damiette, trente et un ans avant l'expédition de Saint-Louis, que le roi Camel fit bâtir Mansoure. *Macrizi.*

Des Chrétiens de Syrie, établis à (1) Mansoure, en font presque tout le commerce. Les principaux articles sont le beau riz, qu'ils tirent des environs du lac, et le sel armoniac. On y voit de vastes fours, où l'on fait éclore les poulets. Comme l'Egypte est le seul pays où l'incubation artificielle des œufs soit pratiquée, je vous en donnerai la description.

Représentez-vous un bâtiment à deux étages, dont le premier est enterré, et le second fort peu élevé. Un corridor étroit, qui sépare chaque étage en deux parties égales, règne dans la longueur. A droite et à gauche, sont de petites cellules, où l'on dépose les œufs. L'étage supérieure est voûté, avec un œil de bœuf au sommet. Le plancher a une semblable ouverture, par où la chaleur se communique en bas. L'un et l'autre, ont une petite fenêtre que l'on bouche avec soin. La porte d'entrée est fort basse, et sert pour la communication de tout l'édifice. On arrange d'abord les œufs en monceaux dans l'étage inférieur. On allume ensuite le feu dans la partie supérieure, une heure le matin, et une heure le soir. La bouze de vache sechée au

(1) *Mansoure* signifie en Arabe *la victorieuse.*

soleil, lui sert d'aliment. Cette opération dure huit jours. Lorsque l'édifice a reçu le degré de chaleur convenable, on éteint le feu, on bouche toutes les ouvertures, et l'on porte dans la partie supérieure, une partie des œufs amoncelés en bas. L'homme qui veille au succès de l'entreprise, entre de temps en temps pour examiner s'il est besoin de conserver la même chaleur, ou de la diminuer. Le dix-neuvième jour de l'incubation, les poussins commencent à se mouvoir dans leur coque; le vingtième ils y appliquent le bec, et s'efforcent de rompre leur prison. Tous éclosent ordinairement le vingt et unième. C'est alors qu'on voit des monceaux d'œufs, auparavant immobiles, s'agiter, et rouler sur le plancher. C'est alors, que des milliers de petits volatiles de couleurs variées, sautillent dans l'appartement. Le lendemain on les porte par la ville, dans des paniers, et on les crie par les rues. Chaque ménage en achète sa provision à un sol pièce. Plusieurs auteurs ont écrit que ces poulets ne formoient jamais d'aussi bonnes volailles, que ceux qui sont éclos sous le sein de la mère. C'est une erreur. Un cuisinier Français, que j'ai vu au grand Caire, en achetoit tous les ans, et en les nourrissant bien, en faisoit d'excellentes poulardes. On

dit ici que les habitans du village de *Bermé*, ont seuls le secret de cette incubation. C'est un fait que je n'ai pas vérifié.

Après que nous eûmes parcouru Mansoure, nous allâmes voir le canal qui la borne du côté du nord. Il est large, profond, et va se jetter dans le lac de Menzalé, au-dessous d'*Achmoun*. Le passage de cette rivière fut funeste à l'armée française, et ses eaux teintes de sang, roulèrent des cadavres. Notre curiosité étant satisfaite, nous remîmes à la voile vers le soir. Près de Mansoure, le Nil change de direction, et coule vers le nord-est. La campagne qui borde ses rives, offre par-tout la même abondance, mais les villages sont moins fréquents. Nous passâmes à la brune devant *Diast*, bourg éloigné d'une journée de chemin de sainte Gemiane, où les Cophtes vont en pélerinage. Lors de cette fête, la plaine des environs est couverte de tentes. Les Chrétiens et les Mahométans, pêle-mêle, s'y réjouissent pendant huit jours. On y fait des courses de cheval, on s'y livre au vin et à la bonne chère. Les danseuses s'y rendent en grand nombre, et Bacchus et Vénus ne sont point bannis de la fête.

La nuit avoit abaissé ses ombres sur la terre ; mais ici elles ne sont point épaisses,

impénétrables. C'est un voile transparent qui ne couvre les objets qu'à moitié. On apperçoit à travers, l'azur d'un ciel serein et un nombre infini d'étoiles qui brillent au firmament. Elles ont une lumière plus éclatante, et paroissent plus grandes que dans les climats tempérés. La nuit, en Egypte, a mille charmes que nous éprouvons rarement en Europe. Jamais d'épaisses ténèbres ne couvrent son front. Le soufle des tempêtes n'en trouble point la tranquillité. Des déluges d'eau ne la rendent point l'image du chaos. Le vent tombe ordinairement avec le soleil. La nature demeure dans un calme parfait. C'est alors que l'homme qui aime la contemplation, peut se livrer sans trouble à l'étude de son être; c'est alors que l'astronome qui vit dans les cieux, jouissant de la vue d'un firmament sans nuages, peut suivre le cours des astres à travers l'immensité de l'espace.

Tandis que nous descendions, et que des lumières errantes sur le fleuve nous avertissoient de l'approche des bateaux qui remontoient, il y en eut un qui dans un tournant nous heurta rudement, et faillit à nous abymer. Nous gagnâmes promptement le rivage pour examiner si nous ne faisions point eau, et nous résolûmes d'y passer le reste de la

nuit. Cet événement nous arriva proche du petit village de *Saoualim*. Deux fois ce lieu a manqué de m'être funeste, comme je vais le racouter afin d'instruire ceux que la curiosité pourroit conduire en Egypte.

L'an passé je descendois du Caire avec un officier Français qui alloit s'embarquer à Damiette, pour repasser dans l'Inde par la voie de Bassora. Nous n'avions pour compagnon de voyage qu'un domestique et trois mariniers. Cet officier ouvrit pendant la route une petite cassette remplie de sequins et se mit à les compter. Il n'en fallut pas davantage pour exposer notre vie. Je l'en avertis, mais il n'en tint compte. Les matelots à la vue de l'or formèrent le projet de nous faire assassiner. Ils ne purent l'exécuter les deux premières nuits, parce que nous étions sur nos gardes. La troisième, le vent contraire nous ayant forcés de relâcher, ils attachèrent le bateau à terre. L'un deux alla comploter au hameau voisin. Il revint au bout d'une heure et se coucha avec les autres. La fatigue d'une longue veille, et la chaleur nous firent succomber au sommeil. Je dormois profondement depuis environ une heure lorsque tout-à-coup je me sentis comme secoué, et parfaitement réveillé, sans pouvoir en deviner la cause. Il faisoit

faisoit un beau clair de lune. Mes premiers regards se portèrent sur un homme qui avoit déjà un pied dans le bateau, et qui tenoit un poignard levé. Je saute sur mon fusil à deux coups, et lui mettant le bout sur la poitrine, je lui crie en Arabe qu'il est mort s'il ne se retire. Les deux bras lui tombent et il reste immobile de surprise. Au même instant j'apperçois à quelques pas de lui, trois autres voleurs armés de sabres et de pistolets. J'examinois leurs mouvemens, résolu de tirer sur le premier qui feroit un geste menaçant. Je n'osois pas tourner la tête pour avertir mon compagnon de voyage de peur qu'ils ne saisissent ce moment pour faire feu sur moi. Cependant celui que je tenois en joue s'étant retiré à reculons, je réveillai l'officier. Il s'arma, et pendant que les brigands tenoient conseil à deux pas de nous, je fis détacher le bateau, et nous passâmes de l'autre côté du fleuve. Durant toute cette scène les bateliers et le domestique feignirent d'être ensevelis dans un profond sommeil. Mes cris ne les reveillèrent point. Il fallut les frapper pour en venir à bout. Je m'apperçus à Damiette que ces coquins m'avoient volé plusieurs effets. La crainte de la bastonade les força de me les rendre. Echappé de ce danger

je ne pus m'empêcher de rendre graces à la Providence qui permit que je m'éveillasse si à propos. Deux minutes plus tard, il n'eut plus été temps.

Le 19.

LE souvenir de ce qui m'étoit arrivé, nous fit passer le reste de la nuit en sentinelle. Cette précaution fut vaine. Personne ne nous causa d'allarmes. Notre barque n'ayant reçu qu'un léger dommage vers le bord, nous partîmes de grand matin. Nous passâmes devant *Farescour* qui n'est pas éloigné de Damiette, et deux heures après nous découvrîmes cette jolie ville qui forme un vaste croissant sur la rive orientale du Nil. Une multitude de bateaux et de petits bâtimens y étoient à l'ancre. Nous allâmes descendre devant la douane.

LETTRE XXIII.

Au grand Caire.

A. M. L. M.

L'HISTOIRE de Damiette, Monsieur, est très-obscure. Presque tous les Ecrivains ont confondu l'ancienne avec la moderne. Leurs erreurs répétées, ont répandu sur ce point important de la géographie Egyptienne, l'obscurité et l'incertitude. Pour les faire disparoître, il importe de suivre l'ordre des temps, et de vous entretenir d'abord de cette fameuse Damiette, que les Princes Européens attaquèrent tant de fois. La connoissance des lieux et des époques, classera les objets dans votre esprit, et les faits présentés dans le jour qui leur convient, vous donneront des idées claires et distinctes.

« Damiette, dit Abulfeda (1), étoit une

(1) *Oua doumiat canet mediné mesaoura ala el bahr and mesaab el Nil el charki.* Description de l'Egypte.

Vous voyez, Monsieur, que je suis obligé par-tout d'ex-

» ville ceinte de murailles, placée à l'embou-
» chure de la branche orientale (2) du Nil ».
Arrêtons-nous à cette situation, qui s'accorde parfaitement avec l'histoire, et remontons à l'origine de cette ville. Etienne de Byzance nous apprend qu'elle se nommoit *Thamiatis* sous la domination des Grecs du bas Empire, mais qu'elle étoit alors peu considérable. Elle le devenoit chaque jour davantage, à mesure que Peluse, fréquemment saccagée, perdoit de sa puissance. La ruine entière de cette ancienne ville, y fit passer le commerce des parties orientales du Delta. Ce n'étoit point

---

primer en caraetères françois la valeur des mots Arabes. J'aurois mieux aimé rapporter les passages eomme ils sont éerits dans l'original; mais vous savez qu'en France nous avons des professeurs d'Arabe, et point d'imprimerie. Nous sommes même le seul peuple savant de l'Europe, qui manque de eet avantage. Il ne reste plus que les matriees de ces superbes earactères, que le cardinal de Richelieu avoit fait fondre. Un prote étranger suffiroit, avec le seeours des savans, pour apprendre à s'en servir, et nous nous mettrions peu-à-peu au niveau de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, du Dannemarc, de la Suède, de la Hollande et de l'Angleterre, qui tous ont des imprimeries en Arabe.

(1) Le géographe Arabe l'appelle *branche orientale*, parce que *Peluse* ayant été plusieurs fois saecagée, et même entièrement détruite par les Croisés, les eanaux qui y portoient les eaux avoient eessé d'être fréquentés, et le bras de Damiette étoit devenu le bras oriental.

encore une place de guerre, lorsque vers l'an 238 de l'hégire, les Empereurs de Constantinople s'en emparèrent pour la seconde fois. L'importance d'un port si favorablement situé, ouvrit les yeux des Califes. L'an 244 de l'hégire, *Elmetouakkel* (1) la fit environner de fortes murailles. Cet obstacle ne put arrêter le brave Roger, Roi de Sicile, qui l'enleva aux Mahométans, l'an 550 de l'hégire. Il ne jouit pas long-temps de sa conquête. *Salah Eddin*, qui monta vers cette époque sur le trône d'Egypte, chassa les Européens de Damiette. Quinze années après, ils revinrent mettre le siège devant ses murs, mais l'habile Sultan rendit leurs efforts inutiles. Quoique leur armée de terre fut soutenue d'une flotte de douze cents voiles (2), ils furent forcés de se retirer honteusement.

---

(1) L'Egypte pendant le règne de cet Empereur vit terminer de grands ouvrages, tels que les murailles d'Alexandrie, celles de Damiette, la fondation d'*Achmoun*, de Rosette, de cataïah, etc. Ils furent exécutés par les ordres *d'Ebn Toulon*, un des plus célèbres gouverneurs de ce pays. Ce Seigneur, dévoré d'ambition et du desir de se rendre indépendant, vouloit avoir des places fortes, à l'abri desquelles il put braver la puissance des Califes. Lorsqu'il se vit bien fortifié, il leva l'étendard de la rébellion, et s'étant fait déclarer Roi d'Egypte, il la défendit contre toutes les forces de l'Asie.

(2) *Macrizi*, histoire des dynasties d'Egypte.

C'étoit la destinée de cette ville d'être sans cesse assiégée. L'an 615 de l'hégire, sous l'Empire d'*Eladel*, les Croisés l'attaquèrent avec des forces très-considérables. Ils débarquèrent sur la plage occidentale du Nil. Leur premier soin fut d'entourer leur camp d'un fossé et d'une palissade. L'embouchure du fleuve étoit défendue par deux tours munies de nombreuses garnisons. Une énorme chaîne de fer, tendue de l'une à l'autre, empêchoit l'abord des bâtimens. Les Croisés emportèrent d'assaut celle qui étoit du côté de leur camp, rompirent la chaîne, et ouvrirent l'entrée à leur flotte. *Nejm Eddin* (1), le fils du Sultan, campé proche Damiette, la couvroit avec une armée. Pour arrêter les vaisseaux ennemis, il fit construire un pont sur le Nil. Les Francs le renversèrent. Ce jeune prince prit le parti d'en combler l'embouchure. Plusieurs grosses barques qu'il fit couler bas, la rendirent presque impraticable. Après bien des succès différens, des combats sanglans et un siége de dix-sept mois, les Princes Chrétiens

(1) Ce vaillant Prince étoit alors très-jeune. Il fit ses premières campagnes contre les Européens, remporta ensuite plusieurs victoires sur les rébelles de la Syrie, et mourut à Mansoure quelque temps après que S. Louis eut pris Damiette.

prirent Damiette d'assaut. Ils ne jouirent pas long-temps du fruit de tant de sang répandu, et d'un armement qui avoit coûté des sommes immenses. Investis près du canal d'*Achmoun* (1), et par les eaux du Nil, et par l'armée Egyptienne, ils achetèrent leur vie et leur liberté, par le sacrifice de leur conquête.

Enfin, trente-un an après leur défaite, Saint Louis enleva Damiette sans coup férir. La valeur brillante d'un Roi qui s'étoit jetté tout armé dans les flots, pour marcher aux ennemis retranchés sur le rivage, la vigueur avec laquelle il les attaqua, jetta l'épouvante dans leur armée. Ils prirent la fuite, et abandonnèrent lâchement une forteresse remplie de munitions, et capable d'une longue résistance. Les Arabes la recouvrèrent bientôt, comme je le rapporterai dans l'histoire de la descente de Saint Louis; mais fatigués de garder une place qui leur attiroit sur les bras les nations les plus belliqueuses de l'Europe, ils la renversèrent de fond en comble, et la rebâtirent plus avant dans les terres. Abulfeda et tous les écrivains orientaux attestent ce fait. Je vais

---

(1) Ce canal est à un quart de lieue au nord de Mansoure. C'est le même où S. Louis vit terminer ses exploits.

mettre sous vos yeux leurs passages les plus importans.

« Damiette ayant été détruite, on bâtit à » quelque distance un bourg auquel on donna » le nom de *Menchié.* Il est devenu une ville » considérable. On y voit de nos jours (cent » ans après sa fondation), des places, des » bazards, et des bains publics. L'ancienne » ville fut rasée l'an 648 (1) de l'hégire. Le » Calife *Elmetouakkel*, de la famille des Abas- » sides, en avoit fait élever les murs. Les maux » qu'elle avoit causés aux Mahométans, les » guerres qu'elle leur avoit suscitées, les porta » à cette extrémité. En effet, il sembloit que » cette forteresse appellât les armées des Francs, » qui venoient tour-à-tour mettre le siège » devant ses murailles (2) ».

Macrizi confirme le sentiment d'Abulfeda,

(1) Les autres Historiens Arabes reculent cette époque de quatre ans.

(2) « Tom khorabet, oua bena men bel carb balidé tesmi » *elmenchié.* Oua hié médiné zat asouak, oua hamamat. Oua » khorabet doumiat fi séné taman oua arbaïn oua sette maïat, » oua canet asouarha men amarat *Elmetouakkel* el khalif el » abassi. Can sabab tekhorabha mema cassaat elmeslemoun » alaiha, men echchedde marat bad akhi, be casd el frang » aïaha be gemouahom marat bad akhi. *Abulfeda, descrip-* » *tion d'Egypte.*

de manière à lever tous les doutes. Je rapporterai le morceau de cet Historien, traduit par le savant M. Cardonne; car lorsqu'il s'agit d'établir un fait défiguré par les descriptions erronées d'un grand nombre de voyageurs, il faut le démontrer jusqu'à l'évidence.

« Deux années après le départ de Saint
» Louis, sous le règne de *Moaz, Eddin*
» *Aïbeh* le Turcoman, premier Sultan de la
» Dynastie des Mamlouks Baharites, le bruit
» s'étant répandu que les Français menaçoient
» une seconde fois l'Egypte, on résolut de dé-
» truire Damiette. Cette place fut rasée de fa-
» çon qu'il n'en resta aucun vestige, excepté
» la grande mosquée (1). La ruine de Da-
» miette ne rassura pas les Egyptiens, et onze

(1) On voit encore une grande mosquée au village d'*Esbé*, sur la rive orientale du Nil, à une petite lieue de la mer. J'ai fait dix voyages en cet endroit, dont j'ai examiné les environs avec attention. J'y ai remarqué les fondemens des murs de l'ancienne Damiette, l'arceau d'une voûte de brique, d'une construction antique, qui soutenoit probablement la tête du pont jetté devant cette ville, une vieille tour démolie jusqu'à la moitié où l'on a placé deux canons sans affut, et d'autres ruines qui ne me permettent pas de douter de sa situation. Quant à l'intervalle d'une lieue qui se trouve depuis *Esbé* jusqu'à la mer, c'est la distance dont le Delta s'est prolongé dans l'espace de 600 ans. Cet accroissement a forcé les Mamlouks d'élever deux petits forts au-delà du village, pour défendre l'entrée du

» années après, sous l'empire de *Bibar, El-
» bondouk Dari*, on combla l'embouchure
» du Nil (1), afin que les flottes des enne-
» mis ne pussent remonter ce fleuve. Depuis
» cette époque, l'entrée en est interdite aux
» vaisseaux qui sont obligés de mouiller en
» rade ».

« La ville de Damiette, qui subsiste aujour-
» d'hui, fut construite après que l'on eut détruit
» l'ancienne. Elle est située un peu au-dessus,
» du même côté ». Effectivement, Monsieur, elle ne se trouve qu'à une lieue et demie du village d'*Esbé*, où l'on reconnoît les traces de la première. La moderne nommée d'abord *Menchié*, comme nous l'apprend Abulfeda, a conservé le souvenir de son origine dans une place appellée encore de ce nom. La plûpart

---

fleuve. Celui qui est sur la rive gauche se trouve déja reculé d'une demi-lieue dans les terres. L'autre plus moderne éprouvera bientôt le même sort ; car la rive sur laquelle il est bâti s'avance l'espace de trois lieues dans la mer, et comme elle est presque à fleur d'eau, elle formera dans moins d'un siécle un cap avancé.

(1) Ces deux encombremens y ont élevé une barre terrible, que l'on nomme *Bogaz*. Elle n'est pas moins dangereuse que celle de Rosette, et devient impraticable, même pour les bateaux, pendant plusieurs mois de l'année. Les naufrages y sont fréquens. Je l'ai passée quatre fois, non sans avoir couru des risques.

des Ecrivains ont confondu ces deux villes, en attribuant à l'une ce qui convenoit à l'autre. Les notes (1) qui sont au bas de la page vous feront voir combien d'autorités puissantes avoient obscurci ce point d'histoire et de géographie.

Il est temps, Monsieur, de vous faire con-

---

(1) Le père Sicard dit : *Le lac de Menzalé commence à demi-lieue de Damiette, autrefois Thamiatis.* Lettres édifiantes, p. 340. La Damiette dont il parle n'est point *Thamiatis*, c'étoit l'ancienne.

Pokoke, après avoir parlé de la Damiette moderne ajoute : *On voit à l'extrêmité septentrionale de cette ville une grosse tour ronde, de pierres brutes, et très-bien bâtie, que les Mamlouks firent sans doute construire après qu'ils eurent repris Damiette sur les Chrétiens.* Description de l'Orient, t. prem. Le savant Anglois confond la ville que les Egyptiens détruisirent avec celle qui subsiste de nos jours.

Prosper Alpin tombe dans une erreur beaucoup plus grande, en prenant Damiette pour l'ancienne Peluse. *Description d'Egypte, p.* 38. Damiette est éloignée de 22 lieues des ruines de Peluse.

M. Maillet a commis la même faute. *La ville de Damiette répond à l'ancienne Peluse qui s'avançoit dans la mer l'espace d'une demi-lieue.* Description d'Egypte, page 127.

Le docteur Schaw a copié le passage de M. Maillet, et adopté la même erreur. *Observations géographiques sur la Syrie et l'Egypte.*

Enfin, M. Nieburh, qui a donné un excellent plan de Damiette, la confond aussi avec celle qui fut rasée au douzième siècle, comme on le voit par ces mots : *Je n'ai pas trouvé le*

noître la nouvelle Damiette où j'ai passé quatorze mois. Cette ville, plus grande que Rosette, et non moins agréable, s'arrondit en demi-cercle sur la rive orientale du Nil, à deux lieues et demie de son embouchure. Placé à l'une des extrémités du croissant, l'œil en parcourt toute l'étendue. On y compte environ quatre-vingt mille ames. Elle a plusieurs places dont la plus considérable a conservé le nom de *Menchié*. Les bazards sont remplis de marchands. Des *Okals* ou *Khans*, aussi spacieux que ceux de *Boulak*, rassemblant sous leurs portiques les étoffes de l'Inde, les soies du Mont Liban, le sel armoniac et des pyramides de riz, annoncent qu'elle est commerçante. Les maisons, surtout celles qui bordent le fleuve, sont fort éle-

---

moindre trace des murailles de Damiat; mais l'endroit où l'on prétend que le Nil a été fermé par une chaîne, semble encore être très-reconnoissable; car sur le bord septentrional dans l'intérieur de la ville, il y a une vieille et haute tour. Le fleuve dans cet endroit n'a guères plus de cent pieds de largeur; (il se trompe de beaucoup) *et vis-à-vis sur le rivage occidental, on voit encore une tour pareille, dont tout ce qui sortoit de terre est déja démoli.* Voyage en Arabie, tom. prem. Ces tours, qui ont fait prendre la moderne Damiette pour l'ancienne, avoient été construites par les Mamlouks, pour la défense de la nouvelle ville. Comme elles étoient inutiles, ils en ont démoli une, et ont employé les matériaux à la construction du petit fort, qui se trouve à l'embouchure du fleuve.

vées. La plûpart ont de jolis sallons construits sur le haut des terrasses; ce sont de riants belveders ouverts à tous les vents, où le Turc, mollement assis sur un sopha, passe sa vie à fumer à la vue de la mer, qui d'un côté borne l'horison, du grand lac, qui s'étend de l'autre, et du Nil, qui coulant entre deux, traverse des riches campagnes. Plusieurs grandes mosquées, ornées de hauts minarets, sont répandues dans la ville. Les bains publics, revêtus de marbre, offrent la même distribution que ceux du grand Caire. Le linge qu'on y sert est propre et l'eau très-pure. La chaleur et le traitement qu'on y éprouve, loin de nuire à la santé, servent à l'entrenir, à la rétablir même, lorsqu'on en use modérément. Cette opinion fondée sur l'expérience, est générale en Egypte. Des observations de plusieurs années, des effets étonnans dus à leur fréquentation, m'ont forcé de les regarder comme très-salutaires.

Une multitude de barques et de petits navires, remplissent sans cesse le port de Damiette. Les uns nommés *Scherm*, servent à transporter les marchandises à bord des vaisseaux qui mouillent en rade, et à les débarquer. Les autres font le cabotage le long des côtes. Cette ville entretient un grand com-

merce avec la Syrie, Chypre et Marseille. Le riz *Mezelaoui*, le plus beau de l'Egypte, se cultive dans les plaines d'alentour. On en exporte pour près de six millions par an. Les autres objets, du cru du pays, sont les toiles, le sel armoniac, le bled, etc. Une politique qui ruine les campagnes, a prohibé l'exportation de ce dernier article; mais on enfreint la loi, et on le fait passer pour du riz.

Depuis plusieurs siècles, les Chrétiens d'Alep et de Damas, établis dans cette ville, en font le principal négoce. L'indolence Turque, contente de les pressurer de temps en temps, les laisse s'enrichir. L'exportation du riz est défendue pour l'étranger, mais moyennant des arrangemens avantageux au douanier, les Provençaux en chargent tous les ans plusieurs bâtimens. Le *Bogaz* leur interdisant l'entrée du Nil, ce sont les bâteaux du pays qui font le transport de leur cargaison. Cet inconvénient ouvre la porte à des vexations et à des abus sans nombre. Souvent la barque de riz, première qualité, qui part le soir pour se rendre à bord, n'est pas celle qui y arrive : on en substitue pendant la nuit une autre d'une qualité inférieure. Les capitaines de Marseille, instruits de ces friponneries, sans pouvoir s'y soustraire, tachent de repousser la ruse par

la ruse, et ce trafic devient une espèce de brigandage. Ce qui nuit davantage au commerce de Damiette, est le défaut de port. La rade où les vaisseaux se tiennent, étant ouverte à tous les vents, la moindre tempête qui s'élève, oblige les capitaines de couper leurs cables et de se refugier à Chypre, ou de tenir la haute mer. Il seroit facile, en tirant un canal d'une demi-lieue seulement, d'ouvrir aux navires une entrée dans le Nil, dont les eaux sont profondes. Cet ouvrage peu dispendieux, rendroit Damiette un port superbe; mais le despotisme insensible au bien des peuples, marche toujours environné de la destruction, et n'a ni volonté ni puissance pour créer. Par quelle fatalité le plus beau pays de la terre est-il destiné à servir de proie à un petit nombre de brigands, pour qui l'utilité publique n'est rien, et la vie des hommes qu'un jeu?

La langue de terre où Damiette est située, resserrée d'un côté par le fleuve, et de l'autre, par l'extrêmité occidentale du lac *Menzalé*, n'a que depuis deux mille jusqu'à six de largeur d'orient en occident. Des ruisseaux sans nombre la coupent en tout sens, et la rendent la partie la plus feconde de l'Egygte. Le sol y donne, année commune, 80 boisseaux de riz pour un. Les autres pro-

ductions y croissent dans la même proportion. C'est là sur-tout que la nature étalant avec profusion sa pompe et sa richesse, offre dans toutes les saisons, les fleurs, les fruits et les moissons. L'hiver ne la dépouille point de ses agrémens ; l'été ne flétrit point son éclat. On n'y connoît ni les chaleurs dévorantes, ni les frimats glacés. Le thermomètre ne varie que depuis neuf degrés au-dessus du terme de la congellation, jusqu'à vingt-quatre (1). Damiette doit cette température heureuse à l'immense quantité des eaux dont elle est environnée. Au grand Caire, le thermomètre monte de douze degrés plus haut.

Nulle part la verdure n'est aussi fraîche : nulle part les arbres ne se couvrent d'autant de fruits. Les ruisseaux qui entourent les champs de riz sont bordés de plusieurs espèces de roseaux, dont quelques-uns s'élèvent à une grande hauteur. C'est-là que l'on trouve en abondance le roseau *Calamus*, dont les Orientaux se servent pour écrire. Sa tige mince porte des feuilles longues et étroites

(1) J'ai suivi ces observations une année entière, mais seulement pendant le jour. La nuit, le froid n'augmente pas beaucoup davantage ; car la gelée, la glace et la neige, sont inconnues à Damiette.

qui retombent avec grace, et des rameaux déliés qui se couvrent de fleurs blanches. C'est-là que j'ai vu des forêts de papyrus avec lequel les anciens Egyptiens faisoient le papier. Ce jonc triangulaire, haut de huit à neuf pieds, et gros comme le pouce, se couronne d'une touffe lanugineuse. Strabon, qui le nomme *Biblus* (1) en donne une description propre à le faire reconnoître. C'est encore là que le Lotus, auquel les Arabes ont conservé le nom primitif de *Nuphar*, élève sa tige orgueilleuse au-dessus des eaux. Il épanouit son large calice, ou légèrement azuré, ou d'une blancheur éblouissante, et paroît le roi des plantes aquatiques. Les

---

(1) « Le papyrus vient naturellement dans la basse Egypte.
» J'en ai vu sur les bords du lac Mareotis. C'est un jonc dont
» la tige nue s'élève à dix pieds de haut. Elle porte au sommet
» une aigrette lanugineuse. Les Publicains qui ont affermé cette
» branche de commerce, ne le laissent croitre que dans un petit
» nombre de lieux, afin d'en augmenter le prix, et nuisent
» ainsi à l'utilité publique. *Strabon, liv.* 17.

C'est à l'avidité des Publicains, c'est au soin qu'ils avoient de le détruire, que l'Egypte doit aujourd'hui la rareté du papyrus. Je n'en ai rencontré que dans les environs de Damiette et du lac *Menzalé*. La plûpart des voyageurs qui n'ont point visité cette partie intéressante de l'Egypte, n'en ont point parlé. D'autres, moins circonspects, ont nié son existence, et ont débité des fables à ce sujet.

étangs et les canaux qui traversent l'intérieur des terres, sont remplis de cette fleur superbe, qui répand une odeur très-agréable.

Les villages sont fréquens autour de Damiette. La plûpart possèdent des manufactures où l'on fabrique les plus belles toiles du pays. On y fait sur-tout des serviettes recherchées, aux extrémités desquelles pendent des franges de soie. Elles servent à table, mais plus particulièrement dans les visites de cérémonie, où l'esclave vous en présente une pour vous essuyer la bouche aussi-tôt que vous avez bu le sorbet (1), ou mangé des confitures qu'on offre à la ronde dans un plat d'argent. Ces bourgs sont ordinairement entourés de petits bois, où les arbres plantés pêle-mêle, forment un assemblage bizarre et pittoresque. On y voit à côté du sycomore et du triste tamarin, l'élégant cassier avec ses faisceaux de fleurs jaunes, semblables à

(1) Sorbet vient du mot arabe *chorbé* qui signifie *breuvage*. C'est le nectar des Orientaux. Il est composé de jus de citron, de sucre et d'eau, dans laquelle on a fait dissoudre des pâtes parfumées, composées avec les excellens fruits de Damas. On y mêle ordinairement quelques gouttes d'eau rose. Cette boisson est très-agréable. On ne sert le sorbet que chez les grands ou les gens en place. Dans plusieurs visites que j'ai faites au gouverneur de Damiette, on m'en a présenté, et je l'ai bu avec plaisir.

celles du cytise. La tête du dattier, chargée d'énormes grappes, domine sur le bosquet. La cassie à la fleur odorante, croît sous son ombrage. Le citronier et l'oranger couvrent de leurs fruits dorés la cabane du laboureur. Le bananier aux longues feuilles, le grenadier à la fleur écarlate, et le figuier au fruit sucré, jettent beaucoup de variété dans ces paysages. Souvent en promenant dans des sentiers tortueux, ombragés d'un côté par ces arbres divers, bordés de l'autre par un rideau de roseaux impénétrables à l'œil, je me trouvois tout-à-coup sur le rivage du grand lac de *Menzalé*. C'étoit un autre tableau : des milliers de bateaux étoient occupés à la pêche, ou à tendre des filets aux oiseaux innombrables qui viennent y chercher une nourriture abondante et un climat tempéré.

J'ai voulu, Monsieur, vous peindre la nature telle que je l'ai vue mille fois aux environs de Damiette ; mais je sens combien le Peintre est au-dessous du modèle. Représentez-vous tout ce que les eaux courantes ont d'agrément, tout ce que la verdure a de fraîcheur, tout ce que la fleur d'orange a de parfums, tout ce qu'un air doux, suave, balsamique a de volupté, tout ce que le spectacle d'un

beau ciel a de ravissant, et vous aurez une foible idée de cette langue de terre resserrée entre le grand lac et le cours du Nil.

A un mille de cette ville, du côté du sud-ouest, on trouve un bois d'orangers, qui sert de promenade aux habitans. Les allées en sont tirées au cordeau. C'est le seul où l'art ait ajouté quelque graces à la nature ; car par-tout ailleurs, les arbres sont plantés sans aucun alignement. Je m'y rendois presque tous les jours, sur-tout, dans les mois de Février, Mars et Avril, où les orangers sont fleuris. Je ne puis vous exprimer quel charme on éprouve à respirer la fraîcheur et les parfums sous un si riant ombrage. Ces arbres, que le ciseau n'a point mutilés, s'élèvent à plus de 30 pieds de hauteur. Leurs rameaux entremêlés, leur feuillage épais interceptoient tous les rayons du soleil. Ils étoient fleuris depuis la plus basse branche jusqu'au sommet. Chaque oranger formoit un bouquet, où l'on distinguoit à peine les feuillages à travers des touffes de fleurs. Tous ensemble composoient le plus beau dais sous lequel un mortel puisse se reposer. Un petit ruisseau régnoit le long de chaque rangée, et deux fois par jour, on ouvroit un bassin dont l'eau servoit à les arroser. Lorsqu'on s'y promenoit vers midi, on

étoit dans l'ivresse. C'est-là sur-tout que j'ai éprouvé combien de jouissances délicieuses l'odorat peut procurer. C'est-là que j'ai reconnu que dans les climats chauds les odeurs, loin de nuire à la santé, sont salutaires, et deviennent même un besoin.

A l'extrémité de cette promenade, est un canal rempli de papyrus. A gauche en entrant, on trouve la cabane du jardinier, et un bosquet de citroniers et de palmiers, plantés si près les uns des autres, qu'on y pénètre avec peine. Ce lieu, fermé de fossés et de palissades, est l'asyle du mystère. Les plus jolies femmes Turques s'y rendent quelquefois pour jouir, dit-on, de l'air balsamique qu'on respire à l'ombre de ces arbres.

Je terminerai cette lettre, Monsieur, par un fait qui vous prouvera que des événemens arrivés du temps de Jacob, se renouvellent encore de nos jours en Egypte. L'an passé, des nuées de sauterelles couvrirent les plaines de Syrie. Elles ravagèrent les campagnes, et dévorèrent les bleds jusqu'à la racine. La famine fut la suite ordinaire de ce fleau. Un laboureur des environs de Damas ressentoit les effets de la désolation générale. Pour fournir aux besoins pressans de sa nombreuse famille, il vendoit chaque jour une portion de son

bétail. Cette ressource fut bientôt épuisée. Le malheureux père, accablé du présent, envisageoit un avenir plus affreux encore. Pressé par la faim, il se rendit à la ville pour vendre les instrumens de son labourage. La main invisible de la providence guidoit ses pas, comme autrefois l'ange conduisoit le jeune Tobie. Tandis qu'il marchandoit du bled nouvellement arrivé de Damiette, il entendit parler des succès de *Mourat* Bey (1), qui, vainqueur de ses ennemis, étoit rentré triomphant au grand Caire. On dépeignoit ce guerrier, sa taille, son caractère, son origine. On racontoit comment du sein de l'esclavage il étoit parvenu au faîte de la puissance. Le Laboureur surpris, reconnut un fils qu'on lui avoit enlevé à l'âge de douze ans. Un rayon d'espérance ranima son cœur. Il se hâta de porter à sa famille les provisions qu'il avoit achetées, dit ce qu'il avoit appris, et se déter-

---

(1) *Mourat Bey et Ibrahim Bey*, sont depuis sept ans les deux princes les plus puissans de l'Egypte. L'ambition qui les domine les a désunis. Ils se sont fait la guerre. L'égalité de leurs forces les a réunis. Aujourd'hui *Mourat Bey* l'emportant sur son collègue, l'a forcé de fuir dans la haute Egypte. Il règne actuellement au grand Caire. Je tracerai dans la suite de ces lettres leurs caractères, et leurs principales actions arrivées sous mes yeux.

mina sur-le-champ à partir pour l'Egypte. Sa femme et ses fils le baignèrent de leurs larmes, et firent des vœux pour son heureux retour. Il se rendit au port d'Alexandrette, s'embarqua, et vint aborder à Damiette. Une crainte le tourmentoit sans cesse. Un fils qui avoit quitté la religion de ses pères pour embrasser le Mahométisme, et qui se voyoit environné de l'éclat de la fortune, voudra-t-il le reconnoître? Cette idée pesoit sur son cœur comme une montagne. D'un autre côté, le desir d'arracher sa famille aux horreurs de la famine, l'espoir de retrouver un enfant dont il avoit pleuré la perte, soutenoit son courage, et l'animoient à continuer sa route. Il entre dans la capitale, et se rend au palais de *Mourat* Bey. Il se présente aux gens du Prince, et demande à lui parler. Il presse, il sollicite avec ardeur une audience. Ses habits, et tout son extérieur qui annonçoient la pauvreté et l'infortune, n'étoient pas propres à lui faire obtenir ce qu'il souhaitoit, mais son grand âge, cet âge si respecté dans l'Orient parloit en sa faveur. Un des officiers alla dire à *Mourat* Bey qu'un vieillard qui paroissoit misérable demandoit à lui parler. Qu'on le fasse entrer, dit-il. Le laboureur marche en tremblant sur le riche tapis qui couvroit la

salle du Divan, et s'avance vers le Bey qui reposoit sur un sopha brodé en soie et en or. Les sentimens divers qui l'oppressoient, lui ôtoient l'usage de la parole. Enfin, il a reconnu l'enfant qui lui fut enlevé, et la voix de la nature domptant la crainte, il se jette à ses genoux, et lui dit en les embrassant : *Vous êtes mon fils.* Le Bey le relève, cherche à le reconnoître ; et lorsqu'une explication lui eut appris que c'étoit son père, il le fait asseoir à ses côtés et le comble de caresses. Après de tendres épanchemens, le vieillard lui peignit l'état déplorable où il avoit laissé sa mère et ses frères. Le Prince lui proposa de les amener en Egypte, et de leur faire partager ses richesses et sa puissance, s'ils vouloient embrasser le Mahométisme. Le généreux Chrétien avoit prévu cette proposition, et pensant que des jeunes gens pourroient en être éblouis, il n'avoit pas voulu qu'un seul de ses enfans l'accompagnât. Il rejeta donc avec fermeté l'offre de son fils, et osa même lui faire des remontrances sur son changement de religion. *Mourat* Bey voyant que son père étoit inébranlable, et que la détresse où se trouvoit sa famille exigeoit de prompts secours, lui fit donner une grande somme d'argent et le renvoya en Syrie avec un petit bâtiment chargé

de grains. L'heureux laboureur se rendit au plutôt dans les plaines de Damas. Son arrivée bannit la misère et les larmes de son toît champêtre, et y ramena la joie, l'aisance et le bonheur.

Vous voyez, Monsieur, que ce fait a quelque ressemblance avec l'histoire de Joseph. Il en auroit peut-être davantage si l'on en connoissoit toutes les particularités.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXVI.

Au Grand Caire.

A. M. L. M.

PELUSE, comme je vous l'ai dit, Monsieur, étoit placée à l'extrêmité orientale du lac de *Menzalé*. Son nom, qui signifie *Boue* (1), désigne sa situation au milieu des marais. Suivant Strabon (2), elle n'étoit qu'à deux milles de la mer. Sa fondation, ainsi que celle des anciennes villes d'Egypte, se perd dans la nuit des temps. Elle florissoit bien avant Hérodote. Comme elle fermoit l'entrée du pays du côté de l'Asie, les Pharaons la rendirent une forteresse considérable. L'un d'eux, éleva un rempart de trente lieues de long, depuis ses murs jusqu'à Héliopolis; mais l'histoire des Nations a fait connoître que la longue muraille de la

(1) Πηλὄσιον signifie de la boue. Les Arabes ont fait passer cette dénomination dans leur langue en l'appellant *thineh*, boue.

(2) Strabon, liv. 17.

Chine, que celles dont la foiblesse des Empereurs Grecs environna Constantinople, et tant d'autres construites avec des dépenses excessives, étoient des barrières impuissantes contre la valeur des peuples belliqueux; elle a fait connoître qu'un Etat, pour se mettre à l'abri des dominations étrangères, devoit former des guerriers, et qu'il falloit des hommes pour résister à des hommes.

Le boulevard qui couvroit Peluse n'arrêta point Cambyse, qui l'attaqua avec une armée formidable. Le foible génie du fils d'Amasis, n'ayant pu prévenir la désertion de deux cents mille Egyptiens, qui allèrent fonder une colonie au-delà des Cataractes, n'eut pas des forces suffisantes à opposer au torrent qui vevoit fondre sur ses états. Cambyse, après un sanglant combat, où il tailla ses ennemis en pièces, entra triomphant à Peluse. Ce jour mémorable, qui vit la désertion d'une partie de la milice d'Egypte et la ruine de l'autre, est l'époque de l'asservissement de cette riche contrée. Depuis ce moment, elle a passé sous le joug des Perses, des Macédoniens, des Romains, des Grecs, des Arabes et des Turcs. Plus de deux mille ans d'esclavage semblent lui assurer des fers pour la suite des siècles.

Hérodote, qui se rendit à Peluse quelques

années après la conquête de Cambyse, rapporte une anecdote que je ne dois pas omettre : » Je parcourus (1), dit-il, la plaine où les deux » armées avoient combattu. Elle étoit couverte » d'ossemens humains, entassés par monceaux. » Ceux des Perses étoient d'un côté, ceux des » Egyptiens de l'autre, parce que les naturels » du pays avoient eu soin de les séparer après » le combat. Ils me firent remarquer un fait » qui m'eut paru bien étonnant sans l'expli- » cation qu'ils m'en donnèrent. Les crânes des » Perses, minces et fragiles, se brisoient lors- » qu'on les frappoient légèrement avec une » pierre ; ceux des Egyptiens, épais et com- » pactes, résistoient aux coups de caillou. Ils » attribuoient cette différence de solidité à » l'habitude qu'ont les Perses de se couvrir » la tête de thyarres dès leur enfance, et à » l'usage où sont les Egyptiens, de laisser leurs » enfans la tête nue et rasée, exposés aux ar- » deurs du soleil. Cette explication me parut » satisfaisante ».

De nos jours, les mêmes coutumes subsistent en Egypte. J'ai vu dans tous mes voyages, les enfans du peuple, ou courant dans

---

(1) Hérodote, Thalie, liv. 3.

la plaine, ou rassemblés autour des villages, ou nageant dans les eaux du fleuve, et dans toutes ces circonstances, ils avoient la tête nue et rasée. Que l'on juge de la dureté que le crâne, exposé à l'action d'un soleil brûlant doit acquérir, et l'on ne sera point étonné de la remarque d'Hérodote.

Peluse, après avoir passé sous la domination de la Perse, devint la conquête d'Alexandre. Le brave Antoine, général de la cavalerie sous Gabinius, l'enleva à ses successeurs. Rome, la rendit à Ptolemée Auletès. Pompée, dont le crédit avoit rétabli ce jeune Prince sur le trône d'Egypte, vint après la fatale journée de Pharsale, se réfugier à Peluse; il débarqua à l'entrée du port, et récita, en quittant Cornélie son épouse, et son fils, ces deux vers de Sophocle : « L'homme libre » qui va chercher un asyle à la cour d'un Roi, » y rencontre l'esclavage et des fers ». Il y trouva la mort. A peine étoit-il descendu sur le rivage, que le Rhéteur Théodore, de l'île de Chio, le courtisan Septimius, et l'eunuque Achilas, qui commandoit les troupes, voulant avoir une victime à présenter à son vainqueur, le percèrent de leurs épées. A la vue des assassins, Pompée se couvrit le visage de son manteau, et mourut en Romain. On lui

coupa la tête que l'on embauma pour l'offrir à César, et son corps fut jetté nud sur le rivage. C'est ainsi que ce grand homme, dont les talens guerriers avoient procuré aux Romains la liberté des mers, et ajouté des royaumes à l'étendue de leur empire, fut tué lâchement en abordant sur les terres d'un Roi qui lui devoit la couronne. Philippe, son affranchi, rassemblant à la faveur des ténèbres, les débris d'un bâteau, et se dépouillant de son propre manteau pour en envelopper les tristes restes de son maître, les brûla suivant l'usage. Un vieux soldat, qui avoit servi sous les drapeaux de Pompée, vint mêler ses larmes à celles de Philippe, et lui aider à rendre les derniers devoirs aux mânes de son général.

Pendant les guerres des Romains, des Grecs et des Arabes, Peluse avoit été souvent prise et pillée. Malgré tant de désastres, elle conserva jusqu'au temps des Croisades son commerce et ses richesses. Les Princes Chrétiens l'ayant emportée d'assaut, la saccagèrent. Elle ne se réleva point de ses ruines, et ses habitans passèrent à Damiette, comme je l'ai indiqué dans la lettre précédente.

Farama, fondée par les Arabes, un peu à l'orient de Peluse, lui avoit succédé. Cette ville

ne subsista pas long-temps, car au treizième siècle elle étoit ruinée. Abulfeda (1), qui cite *Ebn Haukal*, dit qu'on y voyoit le tombeau de Gallien. C'est une erreur. Ce célèbre médecin fut inhumé à Pergame, sa patrie (2). Le mausolée, dont parle l'historien Arabe, doit être celui de Pompée, que Pline place à quelque distance du mont Casius (3). Abulfeda ajoute sur la foi d'*Ebn Saïd*, que l'isthme de Suès n'a que 23 lieues de largeur en cet endroit, et qu'*Amrou* voulut le couper pour faire communiquer les deux mers. Omar, qui n'avoit point de marine, et qui craignoit d'ouvrir aux vaisseaux des Grecs l'intérieur de ses états, l'en empêcha. Il est à croire que celui qui conquit l'Egypte, qui fit exécuter un

---

(1) Description de l'Egypte.

(2) Gallien, après avoir étudié la médecine à l'école d'Alexandrie, se rendit à Rome à l'âge de 34 ans. Ses connoissances et ses talens l'y firent bientôt connoître. Marc Aurèle, juste appréciateur du mérite, le choisit pour son médecin. Il le devint ensuite de deux de ses successeurs. Las de vivre à la cour, Gallien se retira à Pergame sa patrie, où après avoir passé le reste de ses jours dans un calme philosophique, il mourut à l'âge de 63 ans.

(3) *Pline le naturaliste, liv.* 5, *ch.* 12. Les ruines de *Farama* sont voisines du mont Casius, il paroît que le tombeau que décrit *Ebn Haukal*, est celui de Pompée.

canal navigable du Nil à la mer rouge, auroit également terminé cette grande entreprise.

En quittant la branche *Pelusiaque*, et marchant vers l'occident, le long du rivage de la mer, on rencontre la bouche *Tanitique*. *Tanis* lui donna son nom. Cette ville considérable, bâtie dans une île du lac, et la capitale d'un Nome, florissoit encore sous l'empire d'Auguste (1). Abulfeda nous apprend que de son temps elle étoit détruite, et que l'île étoit inculte et déserte (2).

Pendant mon séjour à Damiette, plusieurs pêcheurs m'ont assuré qu'ils avoient vu dans une île du *Menzalé*, des marbres, des colonnes, et des débris des grands édifices. J'avois formé le projet de les aller visiter; mais les dépenses considérables que ce voyage m'eut occasionnées, pour en acheter la permission du gouverneur, pour me faire accompagner de quelqu'un de ses officiers et de plusieurs janissaires, me forcèrent de renoncer à cette entreprise. Je souhaite que quelque curieux, ou plus riche que moi, ou secondé par le gouvernement, puisse parcourir le grand lac, mar-

(1) Strabon, liv. 17.

(2) Abulfeda, description d'Egypte.

quer

quer la profondeur de ses embouchures, décrire les morceaux précieux d'antiquité qu'il renferme, faire en un mot, ce qu'aucun des voyageurs modernes n'a osé entreprendre, et ce qu'une fortune modique m'a empêché d'exécuter.

Après la bouche *Tanitique* vient la *Mendesienne.* Elle doit son nom à l'ancienne ville de *Mendès* (1) fameuse par son temple, et l'indécence du culte qu'on y rendoit au bouc. En voici l'origine, suivant Hérodote (2). « Hercule demandoit avec ardeur à Jupiter de se » montrer à lui ; sourd à sa prière, le Dieu » lui refusoit cette faveur ; enfin, vaincu par » ses instances, il y consentit, à condition que » ce seroit sous la forme d'un bouc. Il se couvrit de la peau de cet animal, et apparut » au héros. C'est pour conserver la mémoire » de cet événement, que les Egyptiens représentent Jupiter avec la tête d'un bouc.... » Lorsque l'animal sacré meurt, la province » *Mendesienne* célèbre sa mort par un deuil » universel ».

La bienséance me défend de rapporter la

---

(1) Ce mot Egyptien signifie bouc. *Hérodote.*

(2) Hérodote, liv. 2, Euterpe.

suite de ce passage. Ceux qui sont curieux de savoir jusqu'à quel point de démence le fanatisme peut porter la populace ignorante et superstitieuse, peuvent le lire dans l'original.

Le voyageur qui desireroit trouver les ruines de *Mendès*, doit, en consultant Hérodote et Strabon, les chercher à quelques distances du canal d'*Achmoun*, sur le bord du lac de *Menzalé*.

Avant d'arriver à la branche *Phatmétique*, j'en ai marqué sur la carte une nouvelle, qu'aucun Géographe n'avoit indiquée. Je l'observai dans un voyage que je fis en cet endroit, pendant la crue du Nil. Elle a environ cent cinquante pieds de largeur. Le courant y étoit assez rapide; mais j'ignore si elle est fort profonde, et si elle coule toute l'année. C'est une voie naturelle que les eaux du lac se sont ouverte dans la mer. Il seroit aisé de verser dans ce canal une partie du fleuve, et d'ouvrir aux vaisseaux une entrée dans son lit. On trouve une lieue plus loin, la branche *Phatmétique*, aujourd'hui celle de Damiette. Le Delta commence en cet endroit. Le cap *Bourlos*, près duquel s'ouvre la bouche *sebennitique*, en forme la pointe la plus avancée. Le bras de Rosette, autrefois nommé *Bolbitine*, le termine. Il se prolongeoit anciennement,

jusqu'à la branche *Canopique*, qui se jette dans la mer près *d'Aboukir*.

Voilà, Monsieur, les sept bouches du Nil, chantées par les Poëtes (1). Elles étoient toutes navigables autrefois. Celles de Rosette et de Damiette ont seules conservé cet avantage. On pourroit en rouvrir quelques-unes, mais dans l'état de foiblesse où se trouve l'Egypte, elle paroît plus disposée à fermer ses ports aux étrangers, qu'à en former de nouveaux.

Il me reste, Monsieur, à vous offrir quelques détails sur le grand lac, dont vous venez de parcourir les bords. Strabon (2) et les écrivains Arabes l'appellent *Tanis*, à cause de la ville de ce nom. Aujourd'hui il se nomme *Menzalé*. L'eau en est douce pendant l'inondation. Elle devient salée à mesure que le fleuve rentre dans son lit. Le même événement arrivoit sous l'empire des Califes. Voici ce qu'en dit le Géographe de Nubie (3) : « Le Nil se

(1) Et septem gemini turbant trepida ostia Nili. *Virgile.*
Perque papyriferi septem flua flumina Nili. *Ovide.*

(2) Strabon, liv. 17.

(3) Oua behire *Tanis* aza amedel Nil fi el seif azab maouha. Oua aza gezar fi elcheté ila aouan, el bahr rhaleb, fe maleh maouha. Oua fiha meden metl elgezaïr tatheif elbehire, oua

» débordant au solstice d'été, les canaux qui » se déchargent dans le lac de *Tanis*, en adou- » cissent les eaux. Pendant l'hiver, la mer y » reflue à son tour et les rend salées. On voit » dans ce lac des îles bâties comme des villes, » telles que *Nabli, Touna, Samnaa* et *Has- » san-Elma*. On ne peut y aborder qu'en ba- » teau ». Il seroit important de visiter ces îles, qu'aucun voyageur moderne n'a vues, et où l'on pourroit trouver des manuscrits et des monumens précieux.

Environ 1200 bateaux, qui payent chacun quarante livres par an au fermier du Pacha, sont continuellement occupés à pêcher sur le lac. Parmi les espèces diverses de poissons qu'il fournit, il s'en trouve d'excellens, tel que le *Queïage*, le *Gemal*, le sourd, la sole et la dorade. La qualité des eaux leur donne une chair blanche et un goût fin et délicat. On les vend frais à Damiette, et dans les villes voisines. On les y porte en si grande abondance, qu'une large sole, ou une dorade ne coûtent que quatre sols.

Le *bourri*, autrement le mulet, est de tous

hie *Nabli*, oua *Touna*, oua *Samnaa*, oua *Hassan el ma*; oua tarik ila ouahada menha ella belsa fen. *Géographe de Nubie*, section 3.

les poissons, celui qui procure plus de bénéfice aux pêcheurs. Ils éventrent les femelles, en enlèvent les œufs, dont ils font la *boutargue* (1), les salent, et les envoyent dans toute l'Egypte. Le *Menzalé* ayant plusieurs communications avec le Nil et la Méditerranée, étant rempli de joncs, d'îles, d'herbes et d'insectes, les poissons de rivière et de mer y affluent de toutes parts, et s'y multiplient à l'infini. Deux mille personnes y pêchent toute l'année, des milliers d'oiseaux s'y nourrissent sans qu'on s'apperçoive d'aucune diminution. La nature a tellement placé l'Egypte, que la terre et les eaux y sont d'une fécondité inconcevable. Aussi cette belle contrée a-t-elle été dans tous les temps la mère nourrice des peuples voisins.

Les eaux du *Menzalé* sont couvertes d'oies sauvages, de canards, de sarcelles, de plongeons et d'ibis. J'ai tué plusieurs ibis dans des marais près de Rosette. Ils ont les pattes longues, le corps mince, alternativement blanc et noir, et le col allongé. Ils vivent de poisson, de grenouilles et de reptiles. Ce lac nourrit aussi beaucoup de cormorans, de hérons gris,

---

(1) La *Boutargue* est formée des œufs du mulet, salés et séchés au soleil. C'est un mets bien connu des marins provençaux.

de hérons blancs, de bécassines dorées, de poules de ris, de grues, de chevaliers, etc.

Les oiseaux qui fixent davantage les regards, sont le cigne au plumage d'argent, navigeant avec orgueil sur la surface des ondes, le flaman aux aîles roses et noires, et le superbe pélican. Ce dernier surpasse les autres par la majesté de son port, l'élévation de sa taille, et le dispute en beauté au cigne même, par la blancheur de son plumage. Lorsqu'il promène au milieu de cette foule d'oiseaux rassemblés sur le lac, il élève au-dessus d'eux tous sa tête couronnée d'une aigrette, et paroît être leur roi, La nature l'a pourvu d'un bec extrêmement fort, avec lequel il enlève de gros poissons. Les Arabes ont l'adresse de l'apprivoiser et de le dresser à la pêche. Le seul pélican, de l'espèce de ceux d'Egypte, que j'aie vu en France, est à la ménagerie du Roi. Quoiqu'une longue captivité, et un petit bassin, où il peut à peine se mouvoir, lui ayent bien fait perdre de sa beauté; cependant à la majesté de sa taille, à la blancheur de son plumage, on voit encore que c'est un superbe oiseau.

Je vous ai désigné, Monsieur, les principales espèces d'oiseaux que l'on rencontre sur le lac de *Menzalé ;* mais ce que je ne puis

vous peindre, c'est la variété de leurs couleurs, la diversité de leurs cris, et leur prodigieuse multitude. Aussi loin que la vue peut s'étendre, les flots en sont couverts. On en voit à chaque instant des troupes innombrables décrire des vastes circuits dans les airs, s'abaisser peu-à-peu, et se poser sur les eaux; d'autres fuyant l'approche des pêcheurs, se lèvent par milliers, et vont chercher la solitude qu'ils aiment. Ceux-ci nagent en troupe entourés de leur nombreuse famille; ceux-là s'envolent, emportant dans leur bec la proie qu'ils ont saisie. Ce mouvement continuel, cette immense plaine liquide que sillonne un vent léger, des îles, dont la tête éclairée par le soleil se découvre dans le lointain, des bateaux qui voguent de l'un à l'autre, des rivages ombragés d'arbres, bordés de villages, et parés d'une verdure éternelle, tous ces objets offrent un charmant spectacle dont j'ai joui cent fois, et toujours avec plaisir.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXV.

A Damiette.

A. M. L. M.

JE vous envoie, Monsieur, l'expédition de Saint Louis en Egypte, tirée de Joinville et des Auteurs Arabes, et vérifiée sur les lieux.

Saint Louis avoit hiverné dans l'île de Chypre avec la plus grande partie de ses troupes. Le reste de son armée devoit le joindre au rendez-vous général, devant Damiette. Le lendemain de la Pentecôte, il mit à la voile de la pointe de *Limaço*. Dix-huit cents bâtimens grands et petits l'accompagnoient. Depuis les Perses, la Méditerrannée n'avoit point vu d'escadre plus formidable. La mer dans une grande étendue parut couverte de vaisseaux. Pendant la route, le Prince de la Morée, et le Duc de Bourgogne, se réunirent à la flotte royale. Après une traversée de quatre jours, elle mouilla dans la rade de Damiette.

Nejm Eddin, de la famille des Aïoubites,

gouvernoit alors l'Egypte et la Syrie. Plusieurs années de guerres soutenues contre les Croisés, les Charesmiens et les habitans de Damas, l'avoient instruit dans le métier des armes. Des victoires remportées sur ces ennemis divers avoient affermi sa puissance, et établi son autorité parmi ses soldats. Aussi politique que brave, il savoit manier l'épée, sans laisser échapper les rènes de l'Etat. En même temps qu'il étoit occupé du plan d'une campagne, il dictoit ses ordres à ses ministres, pour régler l'intérieur de son royaume, et répondoit lui-même aux placets qu'on lui présentoit. Tel étoit, suivant Abulfeda, le Roi que S. Louis avoit à combattre. A l'arrivée des Français dans l'île de Chypre, il avoit quitté la Syrie, et ne doutant point que l'orage qui menaçoit les Mahométans, n'éclatât sur Damiette, il avoit ajouté de nouvelles fortifications à cette place importante. Lorsqu'il l'eut munie d'une nombreuse garnison, de vivres, et de machines de guerres propres à soutenir un long siège, il se fit transporter à *Achmoun Tanis* pour observer les mouvemens des ennemis. Quoique dangereusement malade, il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit faire échouer leurs desseins. Il avoit envoyé *Facr Eddin* avec un corps de cavalerie considérable pour s'op-

poser à la descente des Français. Ce général s'étoit posté près de Gizé (1) de Damiette, entre la rive occidentale du Nil et la mer ; de manière qu'il pouvoit facilement empêcher le débarquement.

De la flotte on voyoit l'armée Egyptienne disposée en bon ordre à deux cents pas du rivage. Les drapeaux déployés flottoient au gré du vent. Les armes éclatantes réfléchissoient les rayons du soleil. Un bruit confus de tambours et de trompettes, se faisoit entendre. Cet appareil guerrier en imposoit, et jettoit l'effroi dans les esprits. Le Roi manda ses barons pour les consulter sur le parti qu'on devoit prendre ; ils lui conseillèrent d'attendre le reste de ses troupes avant de hazarder une descente, en présence d'un ennemi bien retranché. Saint Louis rejetta ce conseil pusillanime, en représentant que la rade (2) de

(1) *Gizé*, comme je l'ai déja dit, signifie *angle*, *extrêmité*. C'étoit le fauxbourg le plus éloigné de Damiette, placé de l'autre côté du Nil. Une élévation de pierres et de débris, rendent encore son emplacement reconnoissable. Il est en face du petit village d'*Esbé*. Le pont jetté devant Damiette commençoit en cet endroit. J'ai observé ces lieux avec soin dans un grand nombre de voyages, et je les ai marqués sur la carte.

(2) La flotte française n'avoit pu entrer dans le Nil, dont les Egyptiens avoient comblé l'entrée. La rade de Damiette étant très-dangereuse, le parti que prit saint Louis n'étoit pas moins prudent que courageux.

Damiette étant ouverte à tous les vents, s'il survenoit une tempête, la flotte seroit dispersée, ou jettée à la côte. Il ordonna donc le débarquement pour le lendemain matin, et commanda qu'on attaquât les Egyptiens s'ils ne refusoient pas le combat.

Le vendredi 4 Juin 1249, l'armée Française descendue dans des bateaux, vogua vers le rivage. A l'instant où elle prit terre, la cavalerie ennemie vint fondre sur elle ; mais les soldats ayant fiché leurs écus dans le sable, et présenté le fer de leurs lances formèrent un mur hérissé de pointes. Cette contenance fière arrêta l'impétuosité des Mahométans. Ils se contentèrent de caracoler autour des bataillons, et de lancer leurs javelots. Aussi-tôt que le Roi vit l'oriflamme flotter sur la rive, il s'élança de son bateau dans la mer, et marcha aux ennemis l'épée haute, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Les Français encouragés par sa présence, coururent sur les Egyptiens, et leur livrèrent un sanglant combat dont ils remportèrent tout l'honneur. Deux Emirs restèrent sur le champ de bataille. Cette perte, et une descente aussi hardie, épouvantèrent *Facr Eddin*. Il passa pendant la nuit sur le pont de Damiette, et s'enfuit précipitamment. A cette vue une terreur panique s'empara de la

garnison. Elle abandonna lâchement le boulevard de l'Egypte, et tous les habitans se sauvèrent à la faveur des ténébres. Le lendemain matin les Français y entrèrent sans résistance. C'est ainsi qu'une ville, qui trente-un ans auparavant avoit soutenu un siège de seize mois, fut prise en un jour.

Le dimanche, les drapeaux Français étoient arborés sur les tours de Damiette. On y trouva des munitions abondantes, et une prodigieuse quantité d'armes. Les vainqueurs ayant rendu graces au Ciel de cette heureuse conquête, délibérèrent s'ils marcheroient sur-le-champ vers le grand Caire. C'étoit le parti le plus sage. Les eaux du Nil étant alors très-basses auroient présenté bien moins d'obstacles; mais Saint Louis ne voulut point partir avant l'arrivée du Comte de Poitiers son frère, qui amenoit l'arrière-ban de France, il fut décidé qu'on l'attendroit à Damiette.

La prise de cette forteresse importante répandit la consternation au grand Caire. Les habitans croyoient déjà voir les ennemis à leurs portes. La maladie du Sultan ajoutoit encore à leur frayeur. L'allarme fut si grande, que les plus timides s'enfuirent vers la haute Egypte, tandis que quelques braves, animés par l'amour de la patrie, vinrent grossir l'armée

de *Nejm Eddin*. Ce revers imprévu n'abattit point un Prince accoutumé aux événemens de la guerre. Il fit couper la tête à cinquante des principaux officiers qui avoit si lâchement abandonné leur poste. Pour *Facr Eddin*, il n'osa le punir de mort, craignant d'exciter une rébellion parmi des troupes dont ce général possédoit la confiance. Il se contenta de le reprimander fortement, et se transportant à Mansoure, il s'efforça de la mettre en état de défense. Toute l'armée y travailla. Ayant placé son camp entre le canal d'*Achmoun* et cette ville, il résolut d'attendre les ennemis dans ce poste avantageux, et de les arrêter au passage de la rivière; il envoya même quelques escadrons de cavalerie légère inquiéter le camp des Français.

On perdoit un temps précieux à attendre le Comte de Poitiers. Les Egyptiens en profitoient pour se fortifier et rassembler toutes leurs forces. Déjà ils avoient banni leur terreur, et venoient escarmoucher autour du camp des Français. Les Arabes y entroient à la faveur des ténèbres, y faisoient des prisonniers, et égorgeoient ceux qu'ils ne pouvoient enlever. C'est ainsi qu'ils coupèrent la tête au seigneur de Courcenay, après avoir

tué la sentinelle qui veilloit à la porte de sa tente. Le Roi fit environner le camp de fossés profonds, et plaça à l'entour des archers à pied pour monter la garde pendant la nuit.

La saison favorable pour remonter vers la haute Egypte s'écouloit. L'on entroit dans celle où le Nil grossissant chaque jour, remplit les canaux qui coupent la pleine, et rend la marche d'une armée difficile devant un ennemi qui peut l'arrêter à chaque pas. Pour hâter l'arrivée du Comte de Poitiers, le Légat, suivant la coutume du temps, ordonna des processions pendant trois samedis consécutifs, depuis Damiette jusqu'à la mer. Elles s'accomplirent en grande pompe. Le Roi, les Seigneurs y assistèrent. Enfin le prince arriva heureusement, et apporta avec lui la joie dans le camp. Aussi-tôt qu'il fut débarqué, Saint Louis assembla ses barons, pour savoir quel parti l'on devoit prendre. Les sentimens furent partagés. La plûpart des Seigneurs et le Comte Pierre de Bretagne, étoient d'avis qu'on allât incontinent mettre le siége devant Alexandrie, l'une des clefs de l'Egypte. Ils représentoient que cette ville avoit un port excellent, que la flotte y trouveroit un sûr abri pendant l'hiver, et que l'armée qui seroit occupée à la conquête

du pays, recevroit par ce moyen les vivres, et les secours dont elles auroit besoin, ils ajoutoient, que les vaisseaux ne pouvant entrer dans le Nil, ni rester en rade, les Français couroient risque de périr de faim si malheureusement ils éprouvoient des revers. Ces raisons étoient puissantes, mais le Comte d'Artois fut d'une opinion contraire. Il dit, que lorsqu'on vouloit tuer le serpent, il falloit lui écraser la tête, et prétendit qu'il convenoit de marcher droit vers la capitale d'Egypte. Saint Louis laissa le conseil de ses Barons pour suivre celui de son frère. Il ne songea point aux obstacles qu'il auroit à rencontrer, et le départ fut résolu.

Nejm Eddin étoit mort le 22 Novembre. Un abcès au poumon l'enleva à la fleur de son âge. La sultane *Chegeret Eddour*, que son génie mettoit au-dessus de son sexe, ne fut point abattue par ce malheur, et s'occupa des moyens de sauver l'Etat. Ayant fait venir *Facr Eddin*, généralissime des troupes, et l'eunuque *Dgemal Eddin* qui jouissoit d'une grande autorité, elle les pria de l'aider à supporter le poids de la couronne, et de tenir la mort du Sultan secrète jusqu'à l'arrivée de son fils *Touran Chah*, qui étoit dans le Diarbekir. On lui dépêcha des couriers. Le service

du Sultan continua de se faire comme s'il avoit été vivant, et les ordres furent donnés en son nom dans toute l'Egypte. Cette politique sauva les troupes du découragement; et en cachant la perte de *Nejm Eddin* aux ennemis, les empêcha de profiter d'une circonstance si favorable à leurs desseins.

L'armée Française (1) quitta les plaines de Damiette à l'entrée des Avents, et vint camper le 7 Décembre à *Farescour*. Elle y séjourna pour boucher un canal qui, partant du fleuve, va se jetter dans le lac de *Menzalé*. On en vint aisément à bout, parce qu'on forma la digue à son ouverture. *Facr Eddin* envoya cinq cents cavaliers bien montés pour disputer aux Français le passage de la rivière. Ils se postèrent sur la rive opposée. Malgré leur contenance fière, les Templiers passèrent les premiers, et le Roi ayant défendu de mar-

(1) L'historien Macrizi, qui s'accorde presque toujours avec Joinville, fixe comme lui le départ des Français au mois de décembre, mais il l'attribue à la nouvelle de la mort du Sultan. Or, il est certain par le récit de Joinville, que les Français ne l'apprirent que lorsqu'ils furent campés près de Mansoure, et que l'arrivée du Comte de Poitiers fut le motif de cette marche hardie et dangereuse pendant l'inondation. C'est ainsi que les historiens, en rapportant des faits vrais, se trompent souvent sur les causes qui les ont produits.

cher à l'ennemi, ils ne songèrent qu'à former leurs rangs. Cette conduite prudente enhardit les Arabes, qui la prirent pour l'effet de la crainte. Ils attaquèrent les Templiers avec fureur, et renversèrent un de ces braves guerriers, aux pieds de frère Renaut de Bichiers, leur maréchal. Ce spectacle l'enflamma d'indignation, et incapable de modérer son courage il s'écria: *De par Dieu courons à eux. Je ne puis en souffrir davantage.* Tout le corps à l'instant s'ébranle, et se précipite sur les Egyptiens. Ils ne purent soutenir ce choc. Leurs rangs furent rompus. Une partie des cavaliers demeurèrent sur le champ de bataille, et les autres s'élancèrent dans le fleuve où ils trouvèrent la mort. Malheureusement ce succès encourageoit à la désobéissance, et ce fut elle qui causa toutes les disgraces des Français.

Le même jour, l'armée alla camper à *Scherimsah*, village peu éloigné, sans être inquiétée de l'ennemi. Elle faisoit de petites journées, parce que sans cesse il falloit combler des bras de rivière, ou de gros ruisseaux. Elle campa ensuite à *Baramoun*, et ce ne fut que le 19 Décembre qu'elle parut devant *Mansoure*. Le canal d'*Achmoun* étoit entre la ville et les Français. Il falloit le passer pour attaquer l'ennemi retranché sur la rive

opposée, (1) et se rendre maître de cette place importante.

Une flotte composée de gros bateaux accompagnoit l'armée, et y entretenoit l'abondance. On se battoit sur la terre et sur l'eau. Le bras d'*Achmoun* est aussi large que la Saône, mais beaucoup plus profond. Les bords en sont presque par-tout escarpés. Il étoit impossible de le passer à la nage en présence de toutes les forces de l'Egypte. On résolut d'y jetter une digue. On fit dresser les balistes, et les autres machines propres à lancer des pierres, et pour couvrir les travailleurs, on éleva deux tours de bois avec des galeries couvertes à la tête de la chaussée. Mais au lieu de la commencer à l'ouverture du canal, comme à *Farescour*, on s'y prit une demi-lieue plus bas. Cette mal-adresse en rendit l'exécution impossible ; car à mesure que l'on avançoit, les Egyptiens ouvroient de leur côté des tranchées profondes, qui portant tout-

(1) Dans la carte qui accompagne la belle édition de Joinville, imprimée au Louvre, par ordre du Roi, on a placé le canal d'*Achmoun* au-delà de Mansoure. Cette position malheureuse, aussi contraire à la vérité qu'à l'intelligence de l'histoire, feroit croire que les Français venoient de la haute Egypte pour assiéger cette ville, autrement ils n'auroient point rencontré de canal sur leur passage.

à-coup les eaux du fleuve contre la digue, la renversoient, et détruisoient en un moment l'ouvrage de plusieurs semaines. Ces mauvais succès ne rebutèrent point la patience des ingénieurs, et ils s'obstinèrent à exécuter un plan qu'ils avoient donné. Tandis qu'ils y travailloient avec zèle, *Facr Eddin* fit débarquer secrètement des troupes à *Scherimsah.* Elles attaquèrent le camp à l'improviste, et y causèrent quelque désordre. Joinville qui avec les Templiers gardoit le côté de Damiette, s'arma à la hâte, marcha aux ennemis, et les repoussa. Cet événement engagea S. Louis à tirer un fossé depuis le canal d'*Achmoun* jusqu'au Nil. Cette précaution mit le camp à l'abri des surprises.

On continuoit sans fruit le travail de la digue. Les ennemis enhardis vinrent une seconde fois attaquer les Français dans leur camp. Le Comte d'Anjou leur livra un rude combat, où ils furent repoussés avec perte. Ils se jettèrent du côté que défendoit le Comte de Poitiers, mais la vigoureuse résistance qu'ils éprouvèrent les obligea de se retirer. Ces revers ne les rebutoient point. Des corps d'Arabes à cheval rodoient sans cesse autour de l'armée, et enlevoient tous ceux qui osoient s'en écarter. L'impraticable digue ne s'ache-

voit point. Les Egyptiens faisoient pleuvoir une grêle de pierre sur les travailleurs. Le feu grégeois leur réussit encore mieux. Ils le lancèrent à plusieurs reprises, et embrâsèrent les tours et les galeries, malgré tous les efforts que l'on fit pour prévenir ce malheur. Joinville qui étoit une nuit de garde à la tête de la digue, nous offre une description effrayante du feu grégeois. « Ce feu, dit-il, qu'ils nous » lançoient, étoit gros comme un tonneau, » et traînoit une longue queue enflammée. Il » faisoit en traversant l'air un bruit semblable » à la foudre, et paroissoit un dragon volant. » La clarté qu'il jetoit étoit si grande, que » l'on voyoit dans tout le camp comme en » plein jour ». Ce terrible artifice consumoit tous les corps sur lesquels il tomboit sans qu'on put l'éteindre.

L'incendie des tours et des galeries, ne fit point abandonner un projet mal conçu. On prit tout le bois qui se trouvoit dans les bateaux, et l'on forma de nouveaux ouvrages. Ils eurent le sort des premiers, et toute la valeur des Français ne pût les défendre contre le feu grégeois. Cette dernière disgrace porta la désolation dans le camp, et ôta l'espérance de passer le canal d'*Achmoun*. Tandis que l'on délibéroit si l'on retourneroit à Damiette,

le Connétable Hymbert de Beaujeu, vint dire au Roi qu'un Bedouin (1) lui avoit promis de découvrir un gué, à condition qu'on lui donneroit 500 besans d'or. Ce Prince y consentit. Le gué ayant été reconnu, il fut décidé que le Duc de Bourgogne resteroit à la garde du camp, tandis que S. Louis et ses trois frères iroient combattre les Egyptiens.

Le 8 février 1250, toute la cavalerie Française, conduite par le Bedouin, se rassembla dès le point du jour devant le gué, éloigné de deux lieues du Nil. On y descendit. Les eaux étoient profondes (2), et les chevaux nagèrent jusques vers le milieu du canal. Ayant pris terre, ils gagnèrent aisément la rive opposée. Plusieurs cavaliers, entre lesquels se trouva Jean d'Orléans, se noyèrent dans ce passage dangereux. Environ trois cents Arabes étant venus pour le défendre, furent aisément dissipés. Saint Louis avoit ordonné que les Templiers marcheroient à la tête de l'armée,

---

(1) *Bedouin* vient du mot *Bedaoui*, qui signifie *habitant du désert*. C'est le nom que prennent les Arabes errans.

(2) Joinville et Macrizi, s'accordent à dire que le Nil étoit alors dans sa plus haute crue, ce qui est extraordinaire ; car dans cette saison ses eaux sont basses. Il est vrai que l'histoire Arabe nous offre quelques exemples semblables. On a vu quelquefois l'inondation tarder un ou deux mois.

et que le Comte d'Artois les soutiendroit avec le corps qu'il commandoit; mais lorsque ce Prince vit fuir les ennemis, il ne put modérer son ardeur et courut sur eux. Le grand maître du Temple l'envoya prier d'attendre, disant que c'étoit à lui de marcher le premier. Il conjuroit le Prince de ne pas le déshonorer en lui enlevant un poste confié à sa bravoure. Le Comte d'Artois écouta cette sage remontrance sans oser y répondre. Malheureusement Fourcaut du Merle, brave Ecuyer, qui tenoit le frein de son cheval étoit sourd; et comme il n'avoit point entendu ce que l'on avoit dit au Prince, il continuoit d'avancer, et crioit de toute sa force : *Or à eux*, *Or à eux*. Les Templiers voyant leurs représentations inutiles, crurent qu'il étoit de leur honneur de reprendre leur rang. Ils donnèrent des éperons à leurs chevaux, et vont au galop à l'ennemi. Les Egyptiens épouvantés de cette attaque imprévue, prennent la fuite de toutes parts, et abandonnent leur camp. Ces braves mais imprudens cavaliers, ayant renversé tout ce qui résistoit, arrivent à Mansoure, enfoncent une des portes, et pénètrent dans la ville. *Facr Eddin*, qui étoit au bain dans ce moment, eut à peine le temps de se vêtir. Il sauta sur un cheval sans selle et sans bride, et rassem-

blant quelques-uns de ses esclaves, voulut s'opposer au torrent. Il tomba percé de coups avec ceux qui l'accompagnoient. L'attaque avoit été si brusque, la déroute si rapide, que le comte d'Artois étoit dans Mansoure avec les Templiers, lorsqu'une partie de l'armée n'avoit pas encore passé le gué. Si toutes les troupes avoient été réunies dans ce moment, si les vainqueurs eussent pu être secourus à temps, la défaite des ennemis étoit complette. Mansoure et peut-être toute l'Egypte en eussent été le prix. Mais il se trouvoit un espace de deux lieues entre l'avant-garde et le reste de l'armée Française. *Bibars elbondouk dari*, chef des esclaves *Baharites* (1), apperçut cette faute et en profita en habile Général. Ayant rallié

---

(1) Nejm Eddin (dont j'ai parlé) assiégeoit Napoulous, ville de Syrie. Ses troupes l'abandonnèrent. Les esclaves Baharites soutinrent seuls le choc de l'ennemi, et donnèrent le temps au prince de se sauver. Ce service leur mérita sa confiance. Appelé peu de temps après au trône d'Egypte, à la place de son frère *Melec eladel Seif Eddin*, il les combla de bienfaits et les éleva aux premières dignités de l'Etat. Ce prince quitta le château de Salah Eddin, résidence ordinaire des Sultans, pour habiter celui qu'il avoit fait bâtir dans l'île *Raouda*, vis-à-vis le vieux Caire. Il en donna la garde à ses esclaves favoris. Et comme les Arabes appellent *bahar* ou *mer* les grands fleuves, ils prirent le nom de *baharites* ou de *maritimes*. Ayant assassiné *Touran Chah*, le dernier de la famille des Aïoubites, ils régnèrent sur

les fuyards, et rassemblé autour de lui l'élite de la cavalerie Egyptienne, il se jetta entre la ville et le corps de l'armée Française et en empêcha la communication. Tandis qu'il combattoit des troupes divisées, et qu'il arrêtoit Saint Louis, le Comte de Poitiers et le Comte d'Anjou, les Egyptiens, animés par son exemple, reprirent courage, et attaquèrent les cavaliers qui s'étoient engagés mal-à-propos dans les rues étroites de Mansoure. Les habitans les secondèrent à merveille, en faisant pleuvoir sur eux du haut de leurs toits, une grêle de pierres. Assaillis de toutes parts, les Français succombèrent : les deux tiers des Templiers, et près de trois cents Chevaliers y périrent. Le Comte d'Artois, après des prodiges de valeur, tomba percé de coups au milieu d'un tas de morts et de presque tous les officiers qui l'accompagnoient, victime malheureuse de sa désobéissance aux ordres de son Roi.

Joinville et plusieurs braves Chevaliers s'é-

---

l'Egypte et la Syrie pendant 136 ans, et eurent 27 rois. Les Baharites étoient Turcs d'origine. Nejm Eddin les avoit achetés des marchands Syriens. Ils furent détrônés à leur tour par les *Mamloucs* ou esclaves Circassiens, l'an 784 de l'hégire. Ceux-ci formèrent une nouvelle dynastie qui posséda l'Egypte jusqu'à la conquête de Selim, Empereur des Ottomans, qui arriva l'an 923 de l'hégire.

toient refugiés dans une maison ruinée, d'où ils se défendoient courageusement contre des flots d'ennemis. Malgré leur bravoure, ils ne pouvoient espérer d'échapper à la mort. La plûpart étoient dangereusement blessés. Dans ce péril imminent, Erart de Severey, qui avoit reçu un coup de sabre sur le visage, et qui perdoit tout son sang, leur dit : « Chevaliers, » si vous m'assurez que nous serons moi et » mes descendans à couvert de tout blâme, » j'irai demander du secours au Comte d'Anjou » que j'apperçois là-bas dans la plaine ». Tous donnèrent de grands éloges à sa résolution. Il monte à cheval, traverse les escadrons ennemis, arrive au Prince, qui, aussi-tôt qu'il eut entendu son rapport, tourna bride, et alla dégager Joinville et sa troupe. Ils durent la vie à ce Seigneur plein d'honneur, qui près de mourir, craignoit d'emporter dans la tombe la honte d'avoir abandonné ses compagnons, quoiqu'il ne les quittât que pour les secourir.

Le corps d'armée que commandoit S. Louis s'avançoit dans la plaine, et soutenoit l'effort de toute la cavalerie Turque et Arabe. Le Prince monté sur un beau cheval, paroissoit comme un héros au milieu de ses escadrons. Sa tête étoit couverte d'un casque doré. Il tenoit dans sa main une épée d'Allemagne.

Toutes ses armes étoient resplendissantes. La fermeté qu'il montroit au milieu du carnage animoit ses guerriers. Les Français et les Egyptiens étoient si pressés, qu'on ne faisoit usage que de la masse, de la hache et du sabre. Tandis qu'il arrêtoit l'élite de la cavalerie ennemie, Jean de Valeri lui conseilla de se replier à droite, du côté du fleuve, afin d'avoir le secours du Duc de Bourgogne, et de n'être pas enveloppé. Sès généraux qu'il fit venir, approuvèrent ce conseil. Aussi-tôt l'officier qui portoit l'oriflamme, eut ordre de tourner vers le canal. Ce mouvement exposoit les troupes avancées. A peine eut-on fait quelques pas en arrière, que le Comte de Poitiers et le Duc de Flandres envoyèrent dire au Roi qu'ils étoient perdus, s'il ne tournoit bride, et ne leur donnoit le temps de le rejoindre. Il s'arrêta. Dans ce moment même, Hymbert de Beaujeu vint lui annoncer que le comte d'Artois environné d'ennemis, se défendoit encore dans une maison de Mansoure, mais que sa mort étoit certaine, s'il n'étoit promptement secouru. Allez, lui dit le Prince, je vais vous suivre. A l'instant le Connétable, Joinville et quelques cavaliers se détachent et volent vers la ville. A peine eurent-ils fait un quart de lieue, qu'un gros d'ennemis se jettant entre

eux et S. Louis, l'empêcherent de passer outre. Joinville voyant qu'il étoit impossible de rejoindre le corps de bataille, et de pénétrer à Mansoure, où les Turcs étoient les maîtres, proposa au Connétable de garder un pont qui se trouvoit sur un large ruisseau, afin d'empêcher les ennemis de prendre à dos les Français. Hymbert de Beaujeu accepta l'offre, et six cavaliers se mirent en devoir d'arrêter les ennemis qui voudroient passer. Pendant qu'ils gardoient la tête du pont, les différens corps de l'armée Chrétienne séparés et environnés par les Mahométans, étoient rudement poussés vers le canal. Un grand nombre de cavaliers croyant tout perdu s'y précipitèrent. Mais leurs chevaux fatigués ne purent gagner l'autre rive. Dans un instant, les eaux furent couvertes d'armes et de cavaliers qui se noyoient. Saint Louis se vit en danger de la vie. Ses troupes l'avoient abandonné. Six Turcs ayant saisi la bride de son cheval, l'emmenoient prisonnier. Ce péril n'effraya point son courage. Au contraire, rassemblant ses forces, et se servant avec adresse de ses armes excellentes, il terrassa lui seul ces six ennemis. Cette action héroïque arrêta les fuyards. Ils eurent honte d'abandonner un Roi qui se défendoit avec tant de bravoure. Ses Cheva-

liers revinrent en foule autour de lui, et comme si ce prodige les eut ranimés, ils renouvellèrent le combat avec fureur, et repoussèrent les vainqueurs.

Pendant que ces choses se passoient, Joinville et le Connétable gardoient leur poste. Ils virent arriver de Mansoure le Comte Pierre de Bretagne, le visage couvert de sang avec un escadron dont la plûpart des soldats et des officiers étoient dangereusement blessés. Les Turcs les poursuivoient l'épée dans les reins. Hymbert de Beaujeu et sa petite troupe, volèrent à leur rencontre et leur firent lâcher prise. Joinville invita le Comte de Soissons, son parent, de rester avec lui à la garde du pont, afin d'empêcher les Mahométans de prendre les Français à dos : ce brave Chevalier accepta l'offre, et le Connétable les voyant déterminés à garder ce poste important, alla leur chercher du renfort. Pierre de Néville, surnommé Cayet, se joignit à eux. Ces trois Chevaliers la lance en arrêt, et couverts de leurs boucliers, défendirent ce passage contre tous les ennemis qui se présentèrent.

Devant eux, se tenoient deux vaillans gardes du Roi, nommés Guillaume de Boon et Jean de Gomaches, que les Turcs ne purent faire reculer d'un pas. Les armes de ces généreux

guerriers étoient hérissées de traits. Pierre de Néville y reçut un coup de masse à la tête, Joinville fut blessé de cinq javelots, et son cheval de quinze. Tandis qu'ils étoient exposés à mille périls, le Comte de Soissons, inaccessible à la crainte, dit à Joinville en plaisantant : « Sénechal, moquons-nous des huées » de cette canaille : que par la quoife Dieu, » (c'étoit sa manière de jurer); encore par» lerons-nous de cette journée ès chambres » des dames ». Ce trait fait voir que la galanterie fut de tout temps compagne de la bravoure française.

Le Connétable tint parole aux braves qu'il avoit laissés à la garde du pont. Vers le soir, il leur amena du secours, et ils chassèrent les ennemis. Ils allèrent rejoindre le Roi, qui, ainsi que ses soldats, avoit combattu tout le jour sans prendre de nourriture. La nuit approchoit, les combattans fatigués, se retirèrent de part et d'autre. Le Sire de Châtillon commandoit l'arrière-garde, et l'armée Française, maîtresse du camp des Egyptiens et de leurs machines de guerre, y passa la nuit. Elle se trouva divisée en deux camps, dont l'un gardé par le Duc de Bourgogne, étoit au nord du canal, et l'autre au midi. Cette journée, qui couta la vie au Comte d'Artois, et à une foule

de Seigneurs, eut vu la prise de Mansoure, et la défaite entière des Egyptiens, si toute l'armée Française eût donné à la fois. Les écrivains Arabes en conviennent, (1) malheureusement les ordres de Saint Louis ayant été méprisés, toutes les troupes se trouvèrent dispersées; et l'habileté de *Bibars Elbondoukdari* les empêcha de se réunir. Joinville dit, que pendant qu'il veilloit à la garde du pont, il vit bien des gens du bel air qui fuyoient à toute bride, sans que ses cris pussent les arrêter, mais que Guion de Malvoisin, accompagné d'une troupe de Chevaliers de son sang, et le Comte Pierre de Bretagne se couvrirent de gloire, et revinrent honorablement de Mansoure, où ils avoient signalé leur courage.

Dès le matin de cette journée mémorable, on avoit fait partir un pigeon (1) de Man-

---

(1) Macrizi, qui a fort bien décrit l'expédition de Saint Louis, avoue que Mansoure étoit perdue, et les Mahométans totalement défaits, si les Français avoient attaqué en corps et non par pelotons.

(2) Cet usage qui a subsisté si long-temps dans l'Orient, est actuellement aboli. Il n'y a pas long-temps que les négocians de Syrie s'en servoient encore pour apprendre à leurs correspondans l'arrivée d'un bâtiment. Lorsqu'il abordoit au port d'Alexandrie, on faisoit partir un pigeon qui portoit dans

soure, pour porter au grand Caire la nouvelle de la mort de *Facr Eddin* et de la fuite des Egyptiens. Cette lettre consterna les habitans. Les fuyards augmentèrent encore les allarmes. Les portes de la ville furent ouvertes toute la nuit pour les recevoir. Le lendemain un autre pigeon y apprit les succès de *Bibars*, et des esclaves Baharites. La joie succéda à la tristesse. Tout le monde se félicitoit dans les rues. On fit des réjouissances publiques.

Avant le lever du soleil les ennemis avoient repris les armes. Ils firent une irruption dans le camp pour enlever leurs machines de guerre qui étoient restées au pouvoir des Français. L'attaque se dirigea du côté que gardoit Joinville. Ayant entendu crier aux armes, il se leva; mais ce seigneur et les soldats qu'il commandoit, couverts de blessures ne purent vêtir ni casque ni cuirasse. Cependant ils marchèrent aux ennemis, qui, ayant enfoncé les gardes avancées, étoient prêts à se saisir de leurs balistes. S. Louis ayant envoyé un renfort commandé par le Sire de Châtillon, on chassa les Egyptiens hors de la palissade. A quelque dis-

cinq ou six heures cette nouvelle à Alep. Les Califes avoient établi de cette manière une correspondance rapide depuis le Caire jusqu'à Bagdad.

tance de là, huit Turcs bien armés, retranchés derrière un monceau de pierres, et soutenus d'un gros de cavalerie, tiroient à la volée sur le camp, et blessoient beaucoup de monde. Joinville étoit résolu d'aller les attaquer pendant la nuit, et de détruire leur retranchement. Jean de Vassey, un de ses prêtres, fut moins patient. Il se coëffa d'un chapeau de fer, se couvrit d'une cuirasse, et cachânt sous son bras un large cimetère, il marcha vers eux. Les ennemis firent peu d'attention à un homme qu'ils voyoient seul. Il s'avançoit insensiblement. Lorsqu'il fut près des Turcs il tira son sabre, s'élança sur eux, et frappant à grands coups, les mit tous huit en fuite. Cette action courageuse le rendit fameux dans toute l'armée.

Touran Chah étoit arrivé en Egypte. *Chegeret Eddour*, dont le génie fécond en ressources avoit su tenir les rênes de l'Etat dans ces temps difficiles, lui remit le soin des affaires. Le nouveau Sultan se rendit à Mansoure. Il parut à la tête de ses troupes, et leur montra la cotte d'armes du Comte d'Artois, en leur assurant que c'étoit celle du Roi. « Braves » Musulmans, ajouta-t-il, redoublez vos efforts. » Les ennemis ont perdu leur chef. Ils ne » pourront résister à notre valeur. Livrons-

leur

» leur demain un assaut général. Forçons-les » dans leur camp, et que ce jour soit le der-» nier des Français ». Les soldats répondirent par de grandes acclamations à ce discours, et se disposèrent à bien faire leur devoir. Saint Louis fut averti par ses espions de l'attaque prochaine. Il commanda que, dès le point du jour, chaque chef disposât ses bataillons en bon ordre derrière la palissade de pieux que l'on avoit fichés en terre pour empêcher la cavalerie ennemie de pénétrer dans le camp. Ses ordres furent exécutés. Au lever du soleil, on vit le Sultan monté sur un cheval superbe, ranger ses troupes en bataille depuis le canal d'*Achmoun* jusqu'au fleuve. Il plaça la cavalerie dans les premiers rangs, et l'infanterie derrière. Il renforçoit ses lignes à proportion des ennemis qu'elles avoient en face. Vers midi, toutes ses troupes étant prêtes pour l'attaque, il fit déployer ses drapeaux et sonner la charge. On entendit un bruit épouvantable de trompettes et de timbales, et l'armée Egyptienne vint assaillir de toutes parts les Français.

Le Comte d'Anjou étoit à la tête du camp, du côté de Mansoure. Il fut le premier attaqué. Les gens de pied se présentèrent d'abord, et après qu'ils eurent lancé le feu grégeois,

les cavaliers fondirent sur lui, et s'ouvrant un chemin à grands coups de sabres, pénétrèrent dans les retranchemens. Le Prince combattoit à pied au milieu de ses soldats, car à la journée de Mansoure, presque toute la cavalerie avoit été démontée. Le nombre des ennemis, l'avantage qu'ils avoient de combattre à cheval, le terrible artifice dont ils se servoient, mirent le désordre dans ses bataillons. Malgré toute sa valeur il étoit en danger d'être pris ou tué. On vint annoncer cette nouvelle au roi. Il vola au secours de son frère, avec les cavaliers qui lui restoient. Il s'enfonça si avant dans la mêlée, que le frein de son cheval fut couvert du feu grégeois, et qu'il faillit lui-meme d'en être embrâsé. Les Egyptiens ne purent soutenir le choc de ce Prince, et de ses généreux chevaliers ; ils se replièrent en désordre, et abandonnèrent le terrain qu'ils avoient gagné.

Après le Comte d'Anjou, venoient les Croisés, commandés par Gui d'Ibelin et Baudouin son frère. Auprès d'eux se trouvoit Gautier de Châtillon, à la tête de son escadron. Ces deux troupes remplies de preux chevaliers, et d'excellentes cavaleries, résistèrent à tous les assauts des ennemis, et demeurèrent immobiles dans leur poste, sans reculer d'un pas.

Guillaume de Sonnac, grand maître du Temple, ayant perdu dans les combats précédens la plus grande partie de ses Chevaliers, avoit fortifié d'une double palissade la partie du camp qu'il gardoit. Les Egyptiens y mirent le feu ; et se précipitant à travers les flammes, l'attaquèrent avec furie. Les intrépides Templiers, quoique couverts de dards et de flêches, formèrent de leurs corps un rempart impénétrable. Leur grand-maître qui avoit laissé un œil à Mansoure, perdit l'autre dans cette rencontre, et mourut de sa blessure. Joinville assure que derrière la place qu'ils occupoient, on voyoit un grand espace tellement hérissé de javelots, qu'on n'appercevoit pas la terre.

Guion Malvoisin, qui commandoit un bataillon près des Templiers, se défendit avec tant de bravoure, que les ennemis ne purent l'entamer. Mais ce brave chef faillit d'être consumé par le feu grégeois qu'on lui avoit lancé.

Le Comte Guillaume de Flandres s'étendoit du côté du fleuve. Il reçut avec vigueur les Egyptiens ; et après les avoir repoussés avec gloire, passa la palissade et les chargeant avec fureur, mit en fuite tous ceux qui se trouvoient devant lui, et en tua un grand nombre. Gautier de la Horgne signala son

courage dans cette rencontre par de hauts faits d'armes.

Le Comte de Poitiers suivoit Guillaume de Flandres. Il n'avoit que de l'infanterie. Les ennemis la rompirent, pénétrèrent dans le camp, et s'étant saisis du Prince l'emmenoient prisonnier. A cette vue, les femmes et les bouchers élevèrent un cri ; et s'étant armés de haches, se précipitèrent sur les vainqueurs, les chassèrent des retranchemens, et ramenèrent le frère du Roi.

Jocerant de Brancion, un des plus vaillants Chevaliers qui fussent dans l'armée Française, défendoit la partie du camp qui touchoit le canal. Tous ses soldats se trouvoient à pied. Lui seul étoit à cheval. Plusieurs fois les Arabes les enfoncèrent ; mais ce brave commandant, se précipitant sur eux le sabre à la main, les mettoit en déroute, et rallioit ses gens. Il auroit infailliblement succombé avec tous ceux qu'il commandoit, si Henri de Brienne qui étoit dans le camp du Duc de Bourgogne, n'eut fait tirer ses arbalétriers à travers le bras du fleuve, sur les ennemis, chaque fois qu'ils renouvelloient l'attaque. Jocerant de Brancion s'étoit trouvé en trente-six combats et batailles, dont il avoit remporté le prix d'armes. Il reçut dans cette journée,

qui ne fut pas la moins glorieuse de sa vie, un grand nombre de blessures dont il mourut.

La nuit sépara les combattans. Le lendemain, le Roi assembla ses Barons pour les consoler de leurs pertes, et les exciter à la constance. « Seigneurs, leur dit-il, rendons graces au » Ciel, et prenons courage; nous avons passé » une rivière, chassé les ennemis de leur camp, » et résisté sans cavalerie à toute la puissance » du Sultan d'Egypte ». Effectivement, *Touran Chah*, rebuté d'une résistance si opiniâtre, désespéra de forcer les Français dans leur camp. Il résolut de les affamer. Leur armée jouissoit de toutes les provisions entassées à Damiette. La flotille qu'ils avoient sur le fleuve amenoit les convois et leur procuroit l'abondance. Le Roi d'Egypte jugea que s'il réussissoit à couper la communication entre le camp et Damiette, il prendroit par famine ceux qu'il ne pouvoit vaincre. Dès ce moment il mit tout en œuvre pour exécuter ce projet. Ayant rassemblé un grand nombre de bateaux, il les fit démonter et on les transporta sur des chameaux près du canal de *Mehallé* (1).

(1) Abulfeda nous apprend qu'il y a en Egypte plusieurs villes et villages qui portent le nom de *Mehallé*. Celui dont il est question ici, se trouve à trois lieues au-dessous de Man-

On les cacha dans ce lieu propre à une embuscade.

La flotille Française remontoit sans défiance, et portoit suivant la coutume, des vivres au camp. Lorsqu'elle approcha de l'île où les galères du Sultan étoient cachées, les Egyptiens parurent tout-à-coup et surprirent leurs ennemis. Ils les attaquèrent avec furie, les enveloppèrent, leur tuèrent environ mille soldats, et prirent cinquante gros bateaux chargés de provisions. Dès ce jour les Egyptiens devinrent maîtres du fleuve, et la communication entre le camp et Damiette fut interrompue. La disette ne tarda guère à se faire sentir. La maladie, sa terrible compagne la suivit bientôt. Les blessés, manquant de nourriture, périssoient. Les cadavres dont les eaux du fleuve et du canal étoient remplies corrompirent l'air. Une épidémie affreuse se répandit dans l'armée.

---

soure. On y voit un petit canal dont l'ouverture est cachée par une île. Ce lieu parut propre à une embuscade. Dans l'édition de Joinville, imprimée au Louvre, on a mis une note au bas de la page où Macrizi parle de *Mehallé*, et l'on a cru qu'il désignoit *Mehallé Kebire*, capitale d'une des provinces du Delta. C'est une erreur. Cette ville est située six lieues au-dessus de Mansoure. Pour qu'une flotte placée en cet endroit eut pu empêcher les bâtimens français de se rendre à leur camp, il eut fallu qu'ils eussent apporté leurs provisions de la haute Egypte.

Peu de ceux qui en étoient attaqués, échappoient à la mort. Leur chair se desséchoit ; leur peau livide étoit couverte de taches noires ; leurs gencives s'enfloient si prodigieusement, qu'elles les empêchoient de prendre des alimens ; on étoit obligé de couper cette chair surabondante. Les malheureux qui éprouvoient cette opération, poussoient des cris lamentables. Telle étoit la face d'une armée si florissante à son entrée en Egypte. Les Auteurs Arabes s'accordent avec Joinville pour nous offrir une peinture effrayante de l'état déplorable des Français environnés d'ennemis et en proie aux horreurs de la famine et de la maladie.

Le 7 Mars 1250, les bâtimens qui restoient à Damiette, firent une nouvelle tentative pour porter des vivres à l'armée. Ils furent tous pris. Un seul, qui appartenoit au Comte de Flandres, se défendit si vaillamment, qu'il fit lâcher prise aux Egyptiens et arriva au camp. Il annonça la défaite de deux flottes, et l'impossibilité de recevoir des secours de Damiette à travers des ennemis qui couvroient le fleuve de leurs galères. Cette nouvelle consterna les Français et ajouta aux maux dont ils étoient accablés. Saint Louis ayant pris l'avis de ses Barons, résolut de faire passer son armée du

côté du Duc de Bourgogne, sur le pont de bois qu'on avoit jetté entre les deux camps. Pour empêcher les ennemis de profiter de ce mouvement, on éleva par son ordre un mur à quelque distance de la tête du pont, et les troupes défilèrent par les côtés. On envoya les bagages d'abord. Ensuite le Roi et son corps passèrent. Gauthier de Chatillon commandoit l'arrière-garde. Toute l'armée Egyptiennne vint fondre sur lui. La fermeté avec laquelle il la reçut, arrêta son impétuosité. De nouveaux ennemis succédoient sans cesse, et une partie de l'armée entre le mur et le canal, couverte de feu grégeois et de javelots, alloit être entièrement détruite. La valeur brillante du Comte d'Anjou la sauva, en écartant les Egyptiens. Geffroi de Mussembourg, qui combattoit à ses côtés, se distingua par des actions héroïques, et mérita la palme de cette journée.

Les Français campés derrière le canal d'*Achmoun*, étoient en sûreté contre le fer des ennemis, mais non contre la contagion et la famine. S. Louis leur payoit tribut comme le reste de ses soldats. Le camp devenoit chaque jour un vaste cimetière, où la mort marquoit ses victimes. Dans ces douloureuses circonstances, il n'y avoit qu'une trève qui put sau-

ver les débris de son armée. Il la fit proposer au Sultan. On nomma de part et d'autre des Ministres. Le Roi de France offrit de rendre Damiette (1), à condition qu'on remettroit aux Chevaliers de Jérusalem, les places qui leur avoient été enlevées dans la Syrie. Les deux partis n'ayant pu s'accorder, les conférences furent rompues. Il ne restoit qu'une

---

(1) L'an 1218, les Croisés attaquèrent Damiette, et la prirent après un siège de seize mois. Le Sultan *Melek Elkamel* se retira à deux journées de cette ville, et vint camper à l'angle que la branche d'Achmoun forme avec le Nil, à l'endroit où l'on bâtit Mansoure. Les Princes Croisés le suivirent, et placèrent leur camp sur la rive opposée, en face des Egyptiens. La communication entre l'armée et Damiette ayant été interrompue, les Européens offrirent de rendre cette ville à condition qu'on leur céderoit Jérusalem, Ascalon et Tibériade. Cette proposition fut rejettée. Le Sultan fit faire une saignée au Nil qui étoit dans sa plus grande hauteur, et inonda le camp des ennemis. Ils étoient dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et sans une chaussée où ils se retirèrent, toute l'armée eut été submergée. *Melek el Kamel* jetta des ponts sur le canal d'*Achmoun*, et fit passer des troupes qui se saisirent de la digue. Les Croisés brûlèrent leurs tentes, leurs machines de guerre, et voulurent prendre la route de Damiette, mais il leur fut impossible d'avancer. Ils offrirent de rendre cette ville, et la paix fut conclue à cette condition, l'an 1221. *Macrizi, Histoire des dynasties Arabes.*

Saint Louis étoit campé au même endroit que les Croisés : il offrit les mêmes conditions, mais il éprouva un sort encore plus cruel qu'eux.

ressource aux Français, c'étoit de gagner Damiette. La nuit du mardi, cinq avril, fut choisie pour prendre la fuite. S. Louis recommanda fortement à ses frères et aux ingénieurs, de couper les cables qui tenoient le pont suspendu sur le canal d'*Achmoun*. Lorsque les ténèbres eurent couvert la terre, les troupes commencèrent à défiler vers Damiette. Ceux que la maladie empêchoit de marcher ou de se tenir à cheval, entrèrent dans des bateaux et descendirent le fleuve. De ce nombre étoit Joinville. S. Louis, quoique affoibli par la dyssenterie, ne voulut pas abandonner ses troupes ni s'enfuir des premiers; au contraire, il se mit à l'arrière-garde, que commandoit Gautier de Chatillon. De tous ses officiers, Geffroi de Sergines fut le seul qui lui demeura fidèle, et qui ne l'abandonna jamais dans ce poste dangereux.

Les Egyptiens, au point du jour s'apperçurent que l'armée étoit décampée, et volèrent à sa poursuite. Malgré les ordres précis de S. Louis, le pont n'avoit point été coupé. Ils y passèrent sans peine, et la cavalerie allant à toute bride, atteignit les Français à *Farescour*. L'arrière-garde fut la première attaquée. Geffroi de Sergines défendit son Roi avec une intrépidité admirable. Il écartoit à

grands coups de masse et d'épée, tous ceux qui en approchoient. Il le conduisit dans une maison du village, où la fatigue et la maladie le firent tomber évanoui dans les bras d'une bourgeoise de Paris. Il revint à lui, et eut la consolation d'apprendre qu'environ cinq cents Chevaliers, rassemblés autour de sa personne, le défendoient vaillamment contre toutes les forces du Sultan. On se battoit avec acharnement à l'entrée du village. Les Français, animés par le desir de sauver (1) un Prince qu'ils adoroient, faisoient des prodiges de valeur, et disputoient la victoire aux ennemis. Au milieu du choc des combattans, un traître, « nommé Marcel, cria d'une voix forte : Seigneurs Chevaliers, rendez-vous, le Roi vous » le commande. Que votre obstination ne le » fasse pas périr ». A ces mots, ils mirent bas les armes. Le Roi, ses frères, et toute l'armée furent faits prisonniers. Tandis que ces choses se passoient, Gautier de Chatillon défendoit seul une rue étroite contre des flots

---

(1) Joinville et les Ecrivains Arabes conviennent que le Roi eut pu, en prenant la fuite des premiers, se sauver à Damiette. C'étoit le parti le plus sage, mais ce prince généreux ne voulut jamais consentir à laisser tant de braves gens exposés au fer de l'ennemi, et son courage lui fit choisir le poste le plus dangereux.

d'ennemis. Il étoit armé de toutes pièces, et monté sur un bon cheval. Il tenoit en main une épée redoutable, et lorsque les Egyptiens paroissoient, il voloit à leur rencontre en criant: *Chatillon, Chevalier, où sont mes preud'hommmes?* Lorsqu'il avoit renversé ceux qui étoient en face, il tournoit bride, et couroit sur d'autres qui venoient l'assaillir par derrière. Il avoit tué un grand nombre d'ennemis; mais hérissé de flèches, épuisé de fatigues, et perdant tout son sang, il tomba, et on lui coupa la tête.

Le Roi et tous les prisonniers furent conduits à Mansoure. Ceux qui s'étoient embarqués n'eurent pas un meilleur sort. Ils tombèrent entre les mains des ennemis, qui en noyèrent une partie dans le fleuve. Joinville n'échappa à la mort que par une espèce de miracle. Il étoit si foible qu'il avoit peine à se tenir debout. Les Egyptiens vouloit lui couper la tête, mais un généreux Arabe eut pitié de son sort, et le serrant dans ses bras, cria de toute sa force: *c'est le cousin du Roi, c'est le cousin du Roi*. Ces paroles lui sauvèrent la vie, et il fut conduit avec plusieurs Seigneurs à Mansoure. Raoul de Wanon, qui se trouvoit dans le même bateau, avoit eu les jarrêts coupés dans les batailles précédentes. Il ne

pouvoit se tenir sur ses jambes. Un vieil Arabe en eut compassion, et le prenant à son col, le portoit à la selle toutes les fois qu'il en avoit besoin.

Touran Chah envoya cinquante habits au Roi et aux Seigneurs prisonniers. Ils s'en revêtirent, mais Saint Louis refusa de le faire, disant fièrement qu'il étoit souverain d'un Royaume aussi grand que l'Egypte, et qu'il étoit indigne de lui de se couvrir de l'habit d'un autre Souverain. Le Sultan ayant fait préparer un grand repas, le fit prier de s'y rendre; mais ce Prince fut également inflexible, et il ne dissimula point qu'il démêloit à travers les politesses du Sultan, l'envie qu'il avoit de le donner en spectacle à son armée.

Dix mille Français étoient dans les fers. Ce grand nombre embarrassoit *Touran Chah.* Ce Prince barbare en faisoit sortir toutes les nuits trois ou quatre cents de prison, et *Seif Eddin,* ministre cruel de ses vengeances, coupoit la tête à tous ceux qui refusoient d'embrasser le Mahométisme.

Pierre de Bretagne fut nommé pour traiter de la délivrance de Saint Louis et des prisonniers. Les Egyptiens demandèrent qu'on leur remit Damiette, et toutes les places de Syrie. Ce dernier article ayant été rejetté, les

Mahométans rompirent les conférences, et voulurent essayer d'obtenir par la crainte ce qu'on leur refusoit. Ils firent entrer dans la maison où S. Louis et ses frères étoient gardés, une troupe de gens armés, qui agitant leurs sabres, menacèrent de leur trancher la tête. Ces menaces n'ayant produit aucun effet sur un Prince dont l'ame élevée étoit au-dessus de l'adversité, et que rien n'étoit capable de porter à commettre une injustice, on renoua les négociations. Les Egyptiens demandèrent 100,000 besans d'or (1), et la reddition de Damiette, pour la délivrance du Roi et de tous les prisonniers. Saint Louis dit qu'il y consentoit, pourvu que la Reine l'approuvât. Les Mahométans ayant paru surpris qu'il mit cette clause au traité, il ajouta : *La Reine est ma dame, et je ne puis faire cette démarche sans son aveu. Touran Chah,* étonné que le Roi eut accordé sans balancer une somme aussi considérable, voulut paroître généreux, et déclara qu'il remettoit cent mille livres en faveur de sa rançon. Les deux partis étant d'accord et les sermens acceptés de part et d'autre, le Sultan commanda qu'on fit embarquer les

---

(1) 500,000 liv. parisis.

Princes et les prisonniers dans quatre grands bâtimens, pour les conduire vers Damiette.

Tandis qu'on dressoit les articles, Joinville et plusieurs Seigneurs qu'on tenoit renfermés dans une tente éloignée, virent entrer une troupe de jeunes gens armés de cimetères, avec un vieillard à leur tête. Après les exécutions sanglantes que l'on faisoit toutes les nuits, ils les prirent pour des ministres de mort et se crurent perdus. Le vieillard leur demanda d'un ton grave s'ils croyoient en un Dieu mort et ressucité pour eux. Nous y croyons, répondirent-ils. « Hé bien, reprit le » grave personnage, ne vous découragez donc » pas ; car les maux que vous souffrez pour » lui n'égalent pas ceux qu'il a souffert pour » vous. S'il a eu le pouvoir de se ressusciter, » soyez certain qu'il vous délivrera quand il » le jugera à propos. En disant ces mots, le » vieillard se retira ». Ces paroles portèrent l'étonnement dans les esprits, et ranimèrent l'espérance dans tous les cœurs. Peu de temps après, on vint leur apprendre la conclusion du traité qui leur rendoit la liberté.

Touran Chah avoit emmené avec lui du Diarbekir, une cinquantaine de courtisans, qui possédoient toute sa confiance. En montant sur le trône d'Egypte, il avoit signalé

les commencemens de son règne par l'abaissement des anciens serviteurs de son père, et l'élévation de ses favoris. Les premiers, parvenus successivement aux grandes dignités de l'Etat, par des services réels, se trouvèrent dépouillés tout-à-coup, et de nouveaux venus occupèrent les emplois les plus importans. Cette injustice révolta les esprits des grands et de l'armée. Le jeune Sultan ne borna pas là sa mauvaise politique. Il devoit à la bravoure des esclaves baharites, la victoire de Mansoure et la défaite des Français. Loin de les récompenser et de s'attacher par des largesses un corps formé par *Nejm Eddin*, et redoutable par son crédit et par sa valeur, il le dépouilla de ses charges, et fit connoître par ses discours qu'il ne songeoit qu'à l'abolir. L'indignation fut le fruit de cette conduite imprudente. La haine germoit au fond des cœurs, et le desir de la vengeance n'attendoit qu'un prétexte pour s'assouvir. *Touran Chah* l'offrit bientôt. Pendant les négociations, il s'étoit retiré à *Farescour*, théâtre de sa victoire. Il avoit fait bâtir une tour de bois sur le bord du fleuve, et dresser des tentes magnifiques, où il campoit en attendant la reddition de Damiette. Enivré de ses succès, et des louanges de ses flatteurs, il s'abandonna à
son

son goût pour la débauche, et se livra sans mesure à toutes sortes de voluptés. L'or coule comme l'eau dans les mains d'un roi débauché. Ses dépenses devinrent excessives. Pour fournir à ses plaisirs, il osa demander compte à *Chegeret Eddour* des trésors de son père, et la menaça de son indignation si elle ne le satisfaisoit pas au plutôt. Cette femme ambitieuse se vit perdue si elle ne prévenoit le tyran. Elle alla trouver les chefs des esclaves baharites, leur représenta les services qu'elle avoit rendus à la monarchie dans des jours malheureux, la bienveillance qu'elle leur avoit toujours témoignée, et l'ingratitude de *Touran Chah.* Elle finissoit par implorer leur protection contre un Roi qui avoit voué une haine implacable aux amis de *Nejm Eddin.* Il n'en fallut pas davantage pour exciter à la vengeance les esclaves baharites, qui n'y étoient que trop portés. Ils lui promirent satisfaction et jurèrent la mort du Sultan. Dès le jour même, *Bibars Ellondouck Dari* ayant gagné les gens qui l'environnoient, entra dans sa tente, où il étoit à table et lui déchargea un coup de sabre qui lui auroit abattu la tête s'il ne l'eut paré de la main. Le prince eut les doigts coupés. Il s'enfuit précipitamment dans la tour qui étoit sur le bord du Nil, et ferma la porte. Les

assassins le poursuivirent, et les Français que l'on conduisoit à Damiette, se trouvant arrêtés en cet endroit, furent témoins d'une scène qui fait frémir. Les meurtriers voyant qu'ils ne pouvoient entrer dans la tour, y mirent le feu. *Touran Chah* crioit vainement qu'il abdiquoit l'empire, et qu'il ne demandoit qu'à retourner au Diarbekir ; on ferma l'oreille à ses cris et à ses gémissemens. Les flammes l'ayant environné, il se précipita du haut de la tour. Un clou le retint par son manteau, et il demeura suspendu. Les barbares fondirent sur lui, le mirent en pièces à coup de sabre, et le jettèrent dans l'eau près du bateau de Joinville. Toute l'armée Egyptienne vit ce spectacle horrible sans faire un pas pour sauver son Roi, tant sa conduite imprudente avoit révolté les esprits. C'est ainsi que le dernier souverain de la famille des Aïoubites, établie en Egypte par *Salah Eddin*, périt misérablement.

Après le massacre de *Touran Chah*, la Sultane *Chegeret Eddour* fut déclarée Reine d'Egypte. C'est la première esclave qui ait régné dans ce pays pendant la domination des Arabes. Cette princesse étoit Turque d'origine, d'autres disent Arménienne. *Nejm Eddin*, qui l'avoit achetée, l'aimoit si éper-

dument, qu'il ne la quittoit jamais, et qu'il la menoit à la guerre avec lui. On battit la monnoie en son nom, et l'Emir *Azed Eddin Aïbeh* le Turcoman fut nommé généralissime des troupes (1).

Les assassins entrèrent dans les bâtimens qui portoient les prisonniers Français, et celui qui avoit achevé *Touran Chah*, et dont la main étoit encore dégoûtante de sang, dit à Saint Louis : que me donneras-tu pour t'avoir défait de ton ennemi? Le Roi ne lui répondit

(1) Chegeret Eddour, après avoir régné pendant trois mois l'épousa, et se démit de la souveraine puissance en sa faveur. Il fut le premier souverain de la dynastie des Baharites. Après sept ans de règne, la Sultane voyant qu'il se lassoit de n'avoir que le titre de Roi tandis qu'elle en avoit l'autorité, et qu'il songeoit à d'autres amours, le fit assassiner quoiqu'il eut répudié pour lui plaire, une femme qu'il aimoit. *Nour Eddin*, fils de cette malheureuse épouse, conçut une haine violente contre *Chegeret Eddour*. Il corrompit à force d'argent ses femmes, et la fit assommer par elles. Son corps jetté nud dans un fossé, demeura trois jours sans sépulture, et fut enfin mis dans le tombeau qu'elle s'étoit préparé. Nour Eddin, le second Sultan Baharite, fut assassiné au bout de deux ans. *Bibars* lui suceéda, et régna dix-sept ans avee gloire. *Echref Hagi*, le dernier des esclaves Baharites qui monta sur le trône d'Egypte, abdiqua volontairement la royauté. *Barkouk*, qui régna après lui, commença la dynastie des *Mamouks* ou esclaves Circassiens qui ont gouverné l'Egypte pendant 121 ans, sous 22 Rois. Le dernier fut *Tomam Bey*, que le Sultan Selim fit pendre à l'une des portes du Caire.

rien. Plusieurs de ces scélérats sautèrent, le sabre à la main, dans la galère où étoit Joinville avec beaucoup de Seigneurs, et agitant leurs cimetères parlèrent de leur couper la tête. Ces preux Chevaliers que la tragédie dont ils avoient été spectateurs avoient effrayés, crurent que c'étoit fait d'eux, et non moins pieux que braves ils se jettèrent à genoux devant un frère de la Trinité, et se confessoient tous ensemble. La foule étant très-grande, et le Prêtre ne pouvant les entendre tous à la fois, Gui d'Ybelin, Connétable de Chypre, se confessa à Joinville, qui lui dit avec une naïveté admirable : *Je vous absols de tel pouvoir que Dieu m'a donné.* Ce fut ainsi que Bayard, ce Chevalier sans peur et sans reproche, blessé à mort, se confessa dans la suite au pied d'un chêne à son Ecuyer. Ces Seigneurs en furent quitte pour être jettés pêle-mêle à fond de cale où, accablés de maladie, ils passèrent une nuit cruelle dans l'attente d'un sort encore plus affreux ; car ils croyoient fermement qu'ils ne sortiroient de ce cachot ténébreux que pour aller à la mort.

Abou Ali ayant été nommé pour traiter d'un accommodement avec le Roi de France, on renouvella, après bien des débats, les anciennes conventions. Il fut réglé que S. Louis

payeroit avant de sortir du Nil, 200,000 livres pour sa rançon et celle de ses sujets, qu'il évacueroit Damiette, et que le reste de la somme seroit compté dans la ville d'Acre. Lorsque les sermens eurent été acceptés de part et d'autre, on tira les Seigneurs Français de la dure captivité où ils étoient, et l'espérance vint encore adoucir leurs malheurs.

Cependant la disgrace du Roi et de toute l'armée parvenue aux oreilles de la Reine, l'avoit accablée de douleur. Elle étoit grosse, et cette nouvelle lui fut annoncée trois jours avant qu'elle accouchât. Son imagination allarmée lui représentoit les ennemis aux portes de Damiette. Elle les voyoit entrer dans la ville et y mettre tout à feu et à sang. Ses agitations devinrent si violentes, qu'on crut qu'elle alloit expirer. Un Chevalier d'environ quatre-vingt ans lui servoit d'Ecuyer et ne la quittoit ni jour ni nuit. Cette malheureuse Princesse se réveilloit en sursaut au milieu de son sommeil, s'imaginant que les Barbares entroient dans son appartement. Le vieux Chevalier qui lui tenoit la main pendant qu'elle dormoit, la serroit alors et lui disoit : Madame, ne craignez rien, vous êtes en sûreté. Un instant après qu'elle avoit fermé les yeux, elle se réveilloit encore et poussoit des

cris effrayans. Le grave Ecuyer la rassuroit de nouveau. Pour se délivrer de ces allarmes cruelles, la Reine fit sortir tout le monde de son appartement, excepté son gardien. Puis se jettant à ses genoux, elle lui dit : « Chevalier, promettez-moi que vous m'accorderez » la grace que je vais vous demander » : il promit ; elle continua ainsi : » Je vous conjure » par la foi que vous m'avez jurée, que si les » Sarrazins prennent cette ville, vous me couperez la tête avant qu'ils se saisissent de moi. » « Madame, répondit le Chevalier, soyez certaine que je le ferai volontiers. J'y avois déjà » songé, et j'étois résolu de vous ôter la vie » plutôt que de vous laisser tomber entre leurs » mains ». Cette assurance tranquillisa la Reine.

Le lendemain de cette scène touchante, elle accoucha d'un fils que l'on nomma *Jean Tristan* à cause des circonstances douloureuses où il étoit né. Le même jour on vint l'avertir que les Génois et les Pisans, qui étoient à la solde de France, et les Communes vouloient prendre la fuite et abandonner Damiette. Cette Princesse fit venir les principaux d'entre eux devant son lit, et leur dit les larmes aux yeux : « Seigneurs, pour l'amour de Dieu, » ne quittez pas cette ville. Sa perte entraîneroit celle du Roi et de toute l'armée. Ayez

» pitié de ce foible enfant que vous voyez » couché près de moi ». Les chefs lui ayant représenté qu'ils mouroient de faim, elle donna ordre qu'on achetât sur le champ toutes les provisions qui se trouvoient dans la ville, et les renvoya en leur disant que dès ce jour, ils seroient nourris aux frais du Roi. Ce fut ainsi que cette Princesse courageuse sauva Damiette, la dernière ressource des Français.

Les bâtimens où se trouvoient S. Louis et les autres prisonniers, étant arrivés près du pont de Damiette, le Roi fit venir à son bord la Reine et les Princesses. Tous les Français quittèrent la ville au terme marqué, et s'embarquèrent sur divers navires. Les Egyptiens y entrèrent. Ces barbares s'étant énivrés, tuèrent inhumainement les malades que leur traité les obligeoit de garder jusqu'à ce qu'on vînt les chercher d'Acre. Ces premières infidélités n'annonçoient pas des dispositions bien droites de leur part. En effet, il s'étoit élevé entre eux une violente contestation. Les uns vouloient qu'on massacrât le Roi et tous les prisonniers; les autres soutenoient qu'il falloit les relâcher comme on en étoit convenu. Ils ajoutoient qu'en violant ainsi leurs sermens, les Egyptiens passeroient aux yeux de l'univers pour un peuple infâme. La dispute s'échauffa, et l'on resta un

jour entier avant de décider quel parti l'on prendroit. Tandis que ces débats duroient, on fit remonter les bâteaux où étoient les malheureux captifs, une lieue au-dessus de Damiette, et on ne leur cacha point que c'étoit pour leur couper la tête. Enfin, *Aibeh*, le *Turcoman* qui comptoit partager avec les esclaves Baharites (1) les deux cent mille livres qui devoient être payées dans la ville d'Acre, tira son sabre, et jura qu'il ne souffriroit jamais qu'on violât ainsi la foi des traités. Cette déclaration termina les différens, et on convint de rendre la liberté aux Français.

Tandis que les Egyptiens méditoient un attentat aussi abominable, S. Louis se courrouça fortement contre un Seigneur qui lui dit qu'en leur payant la somme promise, on les avoit trompés de dix mille livres, et ordonna qu'on les leur rendit, quoiqu'ils eussent déjà manqué à une partie de leurs engagemens.

Les conditions dont on étoit convenu, ayant été remplies de part et d'autre, S. Louis, ses

(1) De l'aveu des Historiens Arabes, il est certain que la crainte seule de perdre cette somme qui devoit être comptée dans la ville d'Acre, fut le salut du Roi et de tous les Français, et que ces barbares qui venoient de tremper leurs mains dans le sang de *Touran Chah*, n'auroient pas épargné un seul de leurs ennemis si leur intérêt ne s'y fut opposé.

frères et son épouse, s'embarquèrent pour Acre l'an 1250, onze mois et quelques jours après la prise de cette ville.

Voici le portrait que *Gemal Eddin*, Historien Arabe, fait de Saint Louis. » Ce Prince » étoit d'une belle figure. Il avoit de l'esprit, » de la fermeté, de la religion. Ses belles qua- » lités lui attiroit la vénération des Chrétiens, » qui avoient en lui une extrême confiance. » Il eut pû échapper aux mains des Egyptiens » en prenant la fuite, soit à cheval, soit dans » un bateau; mais ce Roi généreux ne voulut » jamais abandonner ses troupes.»

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XXVI.

Au Grand Caire, le 2 février, 1779.

A. M. L. M.

Je vous ai offert, Monsieur, la description de la basse Egypte, des détails géographiques et historiques sur ses principales villes, le parallèle des mœurs anciennes et modernes de ses habitans; il me reste à vous entretenir du commerce de ce pays, de son gouvernement bisarre, des révolutions arrivées sous mes yeux, et des merveilles de la haute Egypte. Ces ojets formeront un second volume. Vous m'exhortez à le mettre promptement au jour, et me promettez des succès; mais l'amitié est indulgente, et le public sévère. Permettez que j'attende son jugement sur la première partie de ces Lettres, avant d'en exposer la suite à sa censure. S'il n'accueille pas favorablement cet ouvrage, j'aurai trop écrit, et s'il l'honore de son suffrage, j'en aurai plus d'ardeur à continuer. J'ai l'honneur d'être avec respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur

SAVARY.

TABLE
GÉNÉRALE
DES MATIÈRES
Contenues dans le premier volume.

TOME PREMIER.

Fin de la Table du Tome premier.

Carte générale de l'Egypte.

46 47 48 49 50 51 52

Mer Mediterranée

Golphe de Plinthine

Bouche Canopique

Bouche Bolbitine ou de Rosette

Cap Bourlos

Bouche Sebennitique

Bouche de Damiete ou Phatmetique

Bouche nouvelle

Dibé Bouche Mendesienne

Omm Faregé Bouche Tanitique

Et Farama Bouche Pelusiaque

Aboukir Canope

Alexandrie

Taposiris Tour des Arabes

Paretonium

Lac Mareotis desseché

Damanhour

Petite Taposiris

Rosette

Faoua

Derout

Lac Bourlos

Bourlos

Mehallé Malek

Safi

Gizé Senanie

S.te Gemiane Demaig

Diast

Damiete

Farescour

Mehallé

Tanis

Mansoure

Gerah

Sebennitus Samanout

Mehallé Elkebire

Tanta

Zefte

Mit Demsis

Mit Kamr

Peluse

Farama

Salakia

Mont Casius

Schabour

Saouafé

Lac de Natron

Couvents Cophtes

S.t Macaire

Terrané

Ouardan

Elarksas

Tant

Atrib Atribis

Dagoué

Zoupheti

Charakanie

Kelioub

Heliopolis

Branche Pelusiaque comblée

Canal de Ptolemée

Isthme de Sués

Route d'Alexandre au Temple d'Ammon

Ancien Lit du Nil fermé par un Roi d'Egypte et dont on suit encore la trace dans le Desert.

Gizé

Boura

Lac des Pelerins

Grand Caire

Canal d'Amrou

Vieux Caire

Atar

Ennabi

Halouan

Pyramides de Gizé

Pyramide de Saccara

Memphis

Achantus Dachour

Ageroud Arsinoë le Sues

Aïn Mousa Fontaine de Moïse

Temple de Jupiter Ammon

Oasis d'Ammon

Elouah

Gamaz Elzraira

Colzoum ruinée

Alfih Aphroditopolis

Echmend

Tamieh

Birket Caroun Lac Meris

Heraclée

Mardoum

Bouch

Nagamoun

Hajar Mousson

Citerne

Carrieres de Marbres rouge jaune noir

Monasteres de S.t Antoine de S.t Paul

Carrieres de Granit

Casr Caroun le Labyrinthe

Balad Caroun

Benisouef

Arsinoë

Elfaioum

Berangieh

Baiad

Abou Ennour

Nesle

Bébé

Torrent d'Hyver

Elbakara Plaine de la Vache

Fechné

Torrent d'Hyver

Arabie Deserte

Libye

Behnesé du desert Seconde Oasis Elouah

Behnesé Oxyrinchus

Abou Girgé

Minieh

Cynopolis

Scherouné

Sohra

Grabie

Mont Oreb

Mont Sinaï

Tor

Elmotagara

Saouadi

Grottes d'anciens Anachorettes

Gebal elteir Mont des Oiseaux

Achmounain Hermopolis

Ensiné Antinoë

Achmounain du desert

Bousir

Babain

Tanis Superieure

Rodda

Tarout

Eccherif

Manfelouth

Gebal Ezzeit Montagne d'ou coule l'huile de Petrol

Couvent Cophte

Monquabat

Sollaem

Lycopolis

Sciout

Mer Rouge ou Bahr Elcolzoum

Abous

Aboutig

La petite Appollon

Selfé

Themé

Silin Selimon

Coum olarab

Kau el Kebiré Anteopolis

Mochta

Scheik Zein Eddin

Chahtoura

Mont Colzoun

Aphroditopolis

Tatha

Scheik Heredi

Akmim Panopolis ou Chemmis

Souadj

Grande Oasis Elouah

Couvents Cophtes

Crocodilopolis

Menchie

Ptolemais d'Hermes

Girgé

Der Hadid

S.t Michel

Abydus

Elberbi

Bardis

Bohené

Farchout

Badjoura

Hau

Casr

Fau

Gene

Vieux Coseir

Coseir

Route des Caravannes

Dendera

Tentyra

Neguade

Gournou

Cophtos

Medinet Abou

Thebes aux Cent Portes

Carnak

Luxor

Cous

Appollon

Hermuntis

Armant

Route des Caravannes d'Abisinie

Okser

Gebelein ou les deux Collines

Aphroditopolis

Asfoun

Esné

Contra Latopolis

Latopolis

le Couvent des Martirs

Carriere de Pierre de Baram

Edfou

Hajar

Salsale Pierre de la Chaine

Grande Appollon

Bamban

Coum Ombo Ombos

Girbé

Vallée fertile avec de grandes Ruines

L'Armée de Cambise perit en passant de cette Vallée dans l'Ethiopie

Isle d'Elephantine

Isle de Phile

Assouan Siene

Deserts de Libye

Lieues Françoises de 2500 Toises

5 10 15 20 25

Milles Romains.

15 30 45 60 75

Schenes de quatre Milles chacun.

3 3/4 7 1/2 11 1/4 15 18 3/4

18 Schenes 3/4 25 Lieues.

32 31 30 29 28 27 26 25 24


MER MÉDITERRANÉE
A....Le Diamant; Ecueil
B....Rocher sur lequel le Phare étoit bâti, et où l'on voit un mauvais Chateau.
C....Digue par laquelle on joignit l'Ile de Pharos au Rocher du Phare.
DDD. Ile de Pharos.
EEE. Le Grand Port, actuellement le Port neuf.
FF...Le Port Eunoste, actuellement le Port vieux.
GG..Emplacement du Port Kibotos
HH..Terrain qu'occupe l'Alexandrie des Tu rs.
III...Emplacement de l'Alexandrie des Arabes, avec ses 100 Tours
K....bab Raschid porte de Rosette.
L....bab Sedra
M....bab Elbahar, porte de la Mer.
N....Le Farillon.
O....Promontoire Lochias.
PPP. Emplacement du Palais des Ptolemées.
Q....Aiguilles de Cleopatre.
R....Colonne d'Alexandre Severe.
SS..Canal tiré du Nil à Alexandrie.
TTT. Emplacement du Lac Mareotis. U Bain de Cleopatre.
Echelle de 100 200 300 400 500 Toises.

PLAN DE L'INTERIEUR DE LA GRANDE PYRAMIDE.



LATITUDE DES PRINCIPAUX LIEUX DE LA BASSE ÉGYPTE.

Alexandrie	31.d	12.m	Baln Elbakara	30.d	13.m
Rosette	31	24	Zephté	30	42.
Ouardan	30	21	Damiette	31	26.
Le Grand Caire	30	2	Cap Bourlos	31	41.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.

